



L'ÉCOLIER DE BRIENNE,

OU

LE CHAMBELLAN INDISCRET.

Imprimerie de Vᵉ H. PERRONNEAU, quai des Augustins, nº 39.

L'ÉCOLIER

DE BRIENNE,

OU

LE CHAMBELLAN INDISCRET,

MÉMOIRES HISTORIQUES ET INÉDITS,

Publiés par M. le Baron de B***,

Auteur du Précis historique sur Napoléon, des Mémoires secrets, et des Amours secrètes de Napoléon Buonaparte, etc., etc.

Ouvrage orné de *Fac simile.*

Il n'est pas de héros pour
son valet de chambre.

TOME PREMIER.

PARIS,

Chez { H. VAUQUELIN, lib., quai des Augustins, nº 11.
MONGIE, libraire, boulevard poissonnière.
DELAUNAY, au Palais-Royal.

1817.

No.

Citoyen

Veuillez dit que ... Je ne

es mon ami ... 2 au c

ma Lente ... ec redu

la cretiument ... d pouvoir

Dans ma manière ... de Sort

L'ÉCOLIER DE BRIENNE,

OU

LE CHAMBELLAN INDISCRET;

MÉMOIRES HISTORIQUES ET INÉDITS.



CHAPITRE PREMIER.

Un livre va paraître. Il a pour titre : le Despote dans l'intérieur de sa famille. Ce livre n'est autre chose que la vie secrète du prisonnier de Sainte-Hélène.

Parmi les faits qui composent cet ouvrage, quelques-uns sont vrais et curieux ; mais les autres sont totalement dénaturés. Cinq à six personnages y sont traités sans ménage-

ment, entre autres moi. L'auteur me prête des faits auxquels je n'ai jamais pris la moindre part, et des intentions qui ne furent jamais les miennes.

Si mon nom y était en toutes lettres, j'attaquerais directement l'écrivain, non pas précisément pour ce qu'il dit de moi, mais seulement parce qu'il est assez peu conséquent pour me faire un crime de l'honnête aisance que j'ai doucement acquise. Suis-je cause s'il fut un maladroit, et s'il en est encore à ses moutons? Il va probablement se dire plus honnête homme que moi, parce qu'il est plus pauvre. Qu'est-ce que cela prouvera, sinon qu'il est jaloux? Certes, homme d'honneur est un titre qui doit flatter tout le monde; mais qui le prend n'est pas toujours celui qui y a le plus de droits.

Une foule de gens qui ne surent

point s'enrichir pendant la révolution, ou sous le règne de Buonaparte, fulminent sans cesse contre ceux qui mirent simplement les circonstances à profit. Ils se pavanent d'une probité qu'ils échangeraient volontiers contre un millier d'écus de rente. Ils ont beau le nier; le fiel qu'ils épanchent sur le papier les démasque. En faisant sonner bien haut leur désintéressement, ou plutôt leur maladresse, ils ressemblent à ces filles, vieilles et vilaines, qui se vantent continuellement d'avoir conservé une virginité que personne n'a voulu leur faire perdre.

Quoi qu'il en soit, je ne puis attaquer l'auteur qui s'en donne amplement sur mon compte, parce que son ouvrage et le nom des personnages sont présentés sous une forme allégorique. Or donc, pour annihiler

les imputations dont je suis menacé, je ne crois pas qu'il soit d'autre parti à prendre que de publier ces Mémoires. Je ne rendrai point compte des motifs qui me les firent écrire. Je dirai seulement que, sans les circonstances, ils n'auraient jamais vu le jour.

Autant qu'il est donné à l'homme d'être impartial en narrant quelques particularités de sa vie, autant je le serai dans les aveux que je vais faire. Mais il serait possible qu'en parlant des autres, je le fusse bien davantage. On donne plus volontiers un coup de fouet à son voisin qu'à soi-même.

Par la même raison que mon nom ne se trouve point dans l'ouvrage précité, je ne me mettrai point en toutes lettres dans celui-ci. C'est réellement un sacrifice que je fais aux bien-

séances, à ma famille et à mes amis; car je suis plus que certain que mon livre sera lu des personnes même qui ne lisent guère. Je dis plus : il passera à la postérité. Ce n'est cependant point une histoire suivie ; ce n'est pas plus un cours de politique : eh bien! malgré tout cela, l'historien y puisera des faits, et le politique des leçons. Le tout, je l'avoue, n'y sera point aussi pesamment, aussi gravement exprimé que dans ces lourdes et volumineuses théories qui, depuis long-temps, ont réduit à zéro le commerce des narcotiques chez les pharmaciens de la capitale. Je crains seulement que la hardiesse des pensées et la légèreté du style ne nuisent à la solidité des raisonnemens ; mais enfin, que faire à cela ? Ce sont mes pensées et mon style. Je suis au surplus entiché de la malheu-

reuse opinion qu'en tous genres nous avons assez de graves somnifères imprimés. C'est aux libraires de Paris à me soutenir dans cette assertion :

. . . . . . Comptons plutôt,
Tout est encor dans leurs boutiques.

J'aurais voulu être plus grave, que cela m'aurait été presque impossible. La nature m'a pétri de manière à ne jamais trop m'appesantir tristement sur les divers événemens de la vie. Ne pouvant ni les prévoir, ni les empêcher, j'en ris, quand faire se peut. Cette manière d'être en vaut je crois bien un autre. Plus d'une fois je serais allé corriger le poëme de la Navigation dans les filets de Saint-Cloud, si je n'avais eu le bon sens de chercher le côté plaisant de mes chagrins. Il faut que ce caractère enjoué soit

bien naturellement le mien, puisque le despote, le guerrier souverainement taciturne, près lequel je passai tant d'années, n'est point parvenu à l'étouffer.

D'ailleurs, au sortir d'une révolution, où, grâce à nos écrivains, les faits n'arrivent jusqu'à nous qu'en passant sur des victimes et des bourreaux, des ruines, des proscriptions, des haines, des calomnies, des délations et d'atroces satyres; au sortir, dis-je, d'une telle révolution, et parmi cette foule de sanglans récits, serait-il irrégulier et contre les bienséances d'exposer moins tragiquement certains faits ignorés ou peu connus? Serait-il possible de peindre moins lugubrement un homme terrible, extraordinaire, sur le compte duquel on n'a jamais bien su s'arrêter. Nous connaissons malheureu-

sement ce qu'il a fait, mais non ce qu'il était. Des faits domestiques, des entretiens particuliers, certaines expressions, jets de l'ame et du sentiment, peignent, selon moi, beaucoup mieux un individu que les grands traits de l'histoire, qui, suivant Fontenelle, n'est qu'une *fable convenue.* Mes notes aideront à connaître, non-seulement le captif de Sainte-Hélène, mais bien encore divers personnages assez mal jugés jusqu'à ce jour. Les copies pourraient bien ne pas ressembler à ce que sont réellement les originaux; mais je les garantis ce que furent les individus en présence du maître qui, probablement, fut ainsi que moi leur dupe.

Quoi qu'il en soit, si la légèreté de ma diction était susceptible de nuire à l'intérêt de mon livre, ce défaut

serait suffisamment racheté par la vérité des faits dont j'ai constamment tenu un journal. Je ne dis que ce que j'ai vu et entendu ; et sous ce rapport je n'ai pas eu beaucoup d'imitateurs. Car, et depuis le mois d'avril 1814, que n'a-t-on pas dit de ce Buonaparte ? Les dix-neuf vingtièmes de ceux qui en ont parlé ne savaient pas même s'il s'exprimait en langue corse ou en français ; aussi leurs petits factums sont-ils restés dans l'oubli.

Quel être mérite néanmoins d'être mieux connu ? Qui le fera connaître aura bien mérité de ses concitoyens. Quiconque a vécu près d'un despote, à la fois ambitieux et conquérant et ne craint pas de rendre ses conversations, ses pensées, ses principes, ses projets, ses quintes et ses petites passions, est presque certain

de lui ravir la moitié de ses partisans, et d'imposer silence à l'autre moitié.

Les hommes pardonnent difficilement à qui les a faits dupes. Et quels Français ne l'ont point été du fougueux soldat qu'ils laissèrent asseoir sur le trône de Henri IV ? Non, jamais homme n'a mieux trompé son siècle. Ces Mémoires, j'ose le croire, viendront à l'appui de cette grande vérité.

CHAPITRE II.

On a dit de Buonaparte, qu'il n'eut d'autres amis à l'école de Brienne que deux ou trois petits idiots qu'il avait séduits par l'originalité de ses manières. Je ne puis nier, à l'auteur qui s'exprime aussi poliment, que je suis l'un de ces deux ou trois petits idiots. En effet, il faut être bien borné à treize ans, pour observer attentivement un jeune enfant de douze ans qui déjà n'a rien de commun avec cinq à six cents de ses camarades. Quel fruit au surplus ai-je tiré de mes observations? peu de chose, j'en conviens. J'étais seulement persuadé à quatorze ans, que Buonaparte était l'être le plus émi-

nemment jaloux, le plus éminemment ambitieux que le globe eut jamais porté.

Jeune encore, son ambition et sa jalousie étaient proportionnées à son âge et à ses moyens. Ces deux passions s'accrurent avec ses années, le placèrent sur le trône de son Roi et l'en précipitèrent.

Où Buonaparte puisa-t-il sa jalousie, son ambition, sa taciturnité, et son mépris pour l'espèce humaine ? voilà au moins ce qu'il importait de savoir, et ce que personne ne nous a appris.

Plus heureux sous ce rapport que les autres, parce que j'ai plus souvent été à même d'étudier le personnage, je puis mettre le lecteur dans cet important secret.

Buonaparte doit les vices qui l'ont mis en évidence et ensuite dans l'exil,

à l'indigence de sa famille. Si cette circonstance ne lui a pas tout-à-fait donné ses mauvaises qualités, je me suis souvent convaincu qu'elle en avait furieusement développé le germe secret.

Napoléon, fils de parens plus fortunés, eût moins éprouvé de privations dans ses classes. Ses regards jaloux ne se fussent point si souvent et si douloureusement arrêtés sur les jouissances de ses jeunes camarades, presque tous enfans de bonnes familles. D'abord ce furent des chagrins secrets, suivis d'une jalousie sombre, qui le conduisirent à mépriser et à ne point hanter ceux qu'il ne pouvait imiter.

Ce fut M. de Marbeuf qui le fit entrer à l'école de Brienne. Bientôt le bruit courut que ce protecteur était son père, quoiqu'il soit constant que

le jeune Napoléon avait près de deux ans lorsque M. de Marbeuf mit pour la première fois le pied dans l'île de Corse.

Les élèves n'en firent pas moins d'amères plaisanteries que le jeune offensé ne souffrit pas toujours patiemment. Témoin le fait suivant :

Buonaparte venait de recevoir une lettre et trois pièces de six francs de l'évêque d'Autun, frère de M. de Marbeuf. Comme il était occupé à lire sa lettre, Defoulers cadet eut l'imprudence de lui dire : « Eh bien ! comment va la maman *Marbeuf?* est-elle toujours la mère *la Joie* (1)? » Le jeune Corse, indigné d'une telle insulte, lui lance à travers la figure les trois pièces de six livres qu'il avait à

(1) Allusion au mot latin *Lœtitia*, prénom de la mère de Buonaparte.

la main : le coup fut si violent que Defoulers en fut couché sur la place. Il avait le front ouvert et une dent de cassée. Il vit encore, et la cicatrice est toujours fortement marquée.

Napoléon fut mis aux arrêts dans sa chambre ; mais le même jour il obtint sa liberté par cette réponse faite au supérieur qui l'interrogeait. *Un fils outragé dans la personne d'une mère chérie est-il maître d'un premier mouvement ?*

Il y avait cinq semaines que Buonaparte était à l'école de Brienne quand j'y arrivai. Huit jours s'étaient à peine écoulés que je conçus le désir de le connaître plus particulièrement que mes autres camarades. Voici d'abord ce qui m'en fit concevoir la première idée.

Quoique jeune il était réellement

dominé par le génie de la guerre et de la destruction. Il est probable que ses espérances reposaient sur ces deux terribles moyens.

Dans un endroit retiré de la cour, il avait bâti une petite forteresse dont les ouvrages avaient quelque chose d'original, sans néanmoins trop s'écarter de la manière du célèbre Vauban. Ce petit modèle me parut annoncer des connaissances, et je lui en fis mon compliment.

L'éloge, mérité ou non, fut de tout temps le chemin de son cœur. Depuis cette époque je me liai à lui, autant que l'on peut se lier à un homme qui croit et veut toujours avoir raison. Ma gaieté et la tournure de mes idées l'apprivoisèrent insensiblement; mais ce fut uniquement avec moi seul qu'il se montrait moins taciturne et moins réservé. Avec moi seul, il

souffrait moins de la contrainte qu'il s'était imposée pour se donner la réputation d'un être supérieur. Il me fut prouvé que son amour de la solitude et sa taciturnité n'étaient point à cette époque son caractère naturel.

Je suis encore à me demander comment il se fait que j'aie suivi sa connaissance; car sa société n'avait rien de trop séducteur. Sombre et sévère, dédaigneux, emporté, et surtout opiniâtre, ce jeune Corse n'avait réellement rien de ce qui lie les jeunes gens ensemble. Néanmoins, soit caprice ou destinée, nous devînmes quelque temps inséparables.

J'aurais douté que l'éloignement de Buonaparte pour les autres élèves, prenait sa source dans les douceurs qu'ils se donnaient, et dont il était privé, que j'en aurais été convaincu par l'événement qui suit.

Parmi une foule de papiers communs entre nous, je trouvai un jour la copie d'une lettre qu'il avait écrite à son père. La voici telle qu'elle m'est tombée sous la main (1).

De l'École militaire de Brienne, le 5 avril 1781.

« Mon père, si vous ou mes protecteurs ne me donnent pas les moyens de me soutenir plus honorablement dans la maison où je suis, rappelez-moi près de vous, et sur-le-champ. Je suis las d'afficher l'indigence, et d'y voir sourire d'insolens écoliers, qui n'ont que leur fortune

---

(1) J'ignore comment cette lettre, qui ne sortit point de mon portefeuille, a pu paraître dans un ouvrage allemand, aujourd'hui fort rare. Il est probable que c'est quelqu'un de la famille de Buonaparte qui en a communiqué l'original.

au-dessus de moi ; car il n'en est pas un qui ne soit à cent piques au-dessous des nobles sentimens qui m'animent. Eh quoi, monsieur! votre fils serait continuellement le plastron de quelques nobles *paltoquets*, qui, fiers des plaisirs qu'ils se donnent, insultent en souriant aux privations que j'éprouve. Non, mon père, non : si la fortune se refuse absolument à l'amélioration de mon sort, arrachez-moi de Brienne ; donnez-moi, s'il le faut, un état mécanique ; que je voie des égaux autour de moi, je saurai bientôt être leur supérieur. A ces offres, jugez de mon désespoir. Mais, et je vous le répète, je préfère être le premier d'une fabrique que l'artiste dédaigné d'une académie.

« Cette lettre, veuillez le croire, n'est point dictée par le vain désir de me livrer à des amusemens dispen-

dieux : je n'en suis point du tout épris. J'éprouve seulement le besoin de montrer que j'ai les moyens de me les procurer comme mes compagnons d'études.

« Buonaparte. »

Cette lettre peint Buonaparte à son jeune âge beaucoup mieux que tout ce que l'on pourrait en dire. Cependant je n'aurais pas voulu pour tout au monde qu'il m'eût su dans le secret de sa jalousie. Je le connaissais sous ce rapport, et il était homme à me faire un mauvais parti.

Un des grands plaisirs de Buonaparte était de se dire le filleul du célèbre Paoli, quoiqu'il fût bien avéré que c'était son frère qui avait cet honneur. Il s'était si naturellement entiché de cette imposture, qu'il la croyait

une vérité, et que lui prouver le contraire, était un sûr moyen de le mettre en colère.

Cette remarque est d'autant plus historique, que ce même Paoli, que Buonaparte mettait au-dessus des héros de l'antiquité, devint tellement son ennemi quelques années après, qu'il le fit bannir lui et sa famille de l'île de Corse. Il est vrai que dans la suite Napoléon sut passablement s'en venger.

Le désir d'étudier un jeune homme aussi bizarre, m'attachait aussi fortement à Buonaparte que la plus douce amitié. L'empire qu'il avait pris sur moi ne peut ni se décrire ni se comprendre. Sa morgue et le ton de supériorité qu'il affectait partout et sur tout n'avaient rien qui me rebutât, parce que je ne lui voyais aucun des défauts qu'il réprimandait en moi.

Certes, j'étais sa dupe; mais qui pourrait m'en faire un crime, aujourd'hui qu'il est prouvé que toute l'Europe a été la sienne!

Si la civilisation de l'Europe à fait de la dissimulation une qualité essentiellement nécessaire, Buonaparte a possédé au plus haut degré cette qualité. Je ne dispute en rien les assertions de l'histoire; mais qu'il me soit permis d'avancer que Louis XI, Cromwel, Mazarin, Alberoni étaient des hommes droits et sincères, comparés à Napoléon. Depuis sa sortie de l'école de Brienne jusqu'à son avénement au trône, il sut tout feindre, et ses qualités physiques, et ses qualités morales.

Néanmoins, son hypocrisie et sa dissimulation furent telles, qu'on ne peut refuser un grand caractère à qui s'en fit ainsi une étude, pour abuser

l'univers, et se placer sur un trône. C'était au moins pécher pour quelque chose.

De tous les ambitieux anciens et modernes, Buonaparte se distinguera toujours par une physionomie particulière.

Alexandre avait devant lui la gloire de son père, et, jeune encore, il put rêver la conquête du monde. Thamas-Kouli-Kan, Mahomet étaient des hommes faits quand ils commencèrent à méditer leurs grands projets. Mais il n'en est pas un d'entre eux qui s'imposât la centième partie des privations auxquelles Napoléon se soumit dans sa jeunesse pour se distinguer de ses semblables, et ensuite leur donner des lois. Il n'est, selon moi, qu'un seul homme qui, sous ce rapport seulement, pût lui être comparé; cet homme, c'est le fameux

Sixte-Quint, que le désir de ceindre la tiare courba vingt ans sur le bâton de la vieillesse : encore le parallèle ne serait-il pas juste ; car Sixte-Quint avait près de cinquante ans, lorsqu'il conçut le projet d'en imposer ainsi à ses collègues : mais avec Napoléon, ce fut bien autre chose ; il n'avait pas quatorze ans, que son ambition lui apprit à renfoncer ses désirs. J'ai vécu près de lui à cette époque, je puis en parler. En dépit de sa dissimulation et de ses grimaces, je m'aperçus bientôt qu'il aurait volontiers partagé les plaisirs de ses camarades, s'il n'avait eu besoin de s'en distinguer par la singularité de ses habitudes. Je le surpris un jour dans l'enfoncement d'une croisée. Il souriait assez naturellement aux amusemens que les élèves prenaient dans les cours. Dans ses traits perçait le

désir de s'y mêler. Tout à coup il se retourne, et voit que je l'avais observé. Le dépit et la honte se broyèrent sur son front; mais, en homme habile, il essaya de me donner le change, et momentanément il y réussit. « J'examinais, me dit-il, *ce bloc* de jeunes étourdis qui, dans l'âge le plus précieux, s'amusent à des riens; et quels plaisirs sont les leurs? ils se fatiguent et s'exténuent à se lancer une balle dont ils ne sauraient même développer mathématiquement la surface. Certes, leur âge exige des distractions; mais n'en est-il pas de plus nobles que celles qu'ils se donnent? La promenade, la conversation, l'aspect des cieux et l'inspection des plantes; voilà, Dangeais, voilà des distractions dignes de la jeunesse, et susceptibles de *la jeter dans le grand moule du génie*; aussi, combien ils

me font sourire de pitié ! Dangeais, descendons ; viens nous perdre dans les plus sombres allées, je te lirai la vie de Cromwell. Ah, mon ami ! quel homme ! que de génie ! que d'audace ! que de ressources ! qu'il est grand ! qu'il est heureux ! qu'il est *craint !* pourquoi faut-il qu'il ait pris rang parmi les assassins de son roi ? ignorait-il que le régicide est une tache en tout temps et en tous lieux, remplaçât-on le monarque égorgé ? S'il avait besoin de la mort de son maître pour régner, ne pouvait-il pas en commettre secrètement le soin à d'autres, et ne paraître en rien dans cette affaire ? Des siècles n'effaceront pas la signature qu'il apposa sur l'arrêt de mort de Charles Ier. Ses descendans ne peuvent, en vérité, lui pardonner cette malheureuse imprévoyance. Quoi qu'il en soit, quel que fût ce

grand homme, je consentirais volontiers à ne vivre que vingt-cinq ans pour lui ressembler seulement une année. » Ce vœu que Buonaparte exprimait à quinze ans, prouva que, déjà, il parlait autrement qu'il ne pensait. Je ne doute pas que la fortnne et la renommée du protecteur de l'Angleterre n'eussent de quoi flatter son ambition; mais quant à leur sacrifier une portion de son existence, c'est, selon moi, ce dont il était physiquement incapable.

La conduite qu'il tint en Égypte, à Moscou, à Vaterloo, l'a fait regarder comme un lâche par un grand nombre de personnes. Je ne crains pas de dire que, sous ce rapport, on se trompe au moins de moitié.

Buonaparte ne fut pas précisément un lâche. Son amour extrême pour la vie, tenait essentiellement à son

impiété, car il était athée dans toute la force du terme. Vérité que probablement il n'aurait point avouée. On sait, néanmoins, qu'il avait sans cesse à la bouche ce dangereux axiome, *qui n'est plus, n'est rien*. S'il se garda bien de professer publiquement une pareille morale sur le trône, il le dut à Berthier, qui lui dit un jour : « Si vos ennemis vous en croyaient quand vous dites, *qui n'est plus, n'est rien*, vous seriez assassiné avant deux mois. » C'en fut assez pour l'obliger à renfermer ses véritables sentimens au fond de son cœur.

Était-il naturellement irréligieux celui-là à qui Paoli écrivait en 1791 : « Votre père, avec qui je combattis à San-Fiorenzo, était un brave homme; j'en attendais encore plus de vous; mais les principes que vous venez de professer en face de vos conci-

toyens, me prouvent que vous ne respectez pas même le Dieu qui vous créa. »

Paoli s'exprimait ainsi à l'occasion du discours que Buonaparte avait prononcé dans le club de Calvi, le 2 décembre 1791. Voici quelques traits de ce discours trouvé dans les papiers de feu Aréna.

« Amis, la vérité déchire les voiles, brise les idoles et démasque les jongleurs; grâce à la liberté, nous saurons à quoi nous en tenir sur le compte de la Divinité. Est-il un Dieu? croyons-le; mais avouons qu'il ne se mêle pas de nos disputes, et peut-être de nous. S'il en était autrement, jamais un tyran n'eût vu deux soleils. »

. . . .

Outre ces impiétés, les diverses observations que j'ai faites dans la

suite, m'ont donné la conviction que les lâchetés dont Buonaparte s'est rendu coupable, sont plutôt les effets de son irréligion que de la faiblesse de son caractère ; car enfin il était soldat. Mais celui-là qui ne croit point à une autre vie, ou prodigue son existence, ou ne ménage rien pour se la conserver. Buonaparte crut toujours que ce dernier parti était le plus sage. On verra dans la suite de ces mémoires, comment il justifiait ses désertions.

CHAPITRE III.

L'HUMEUR impérieuse du jeune Corse, et l'air dédaigneux avec lequel il regardait la plupart de ses camarades, lui avaient suscité de nombreux ennemis. C'était à qui ferait naître l'occasion de l'humilier. Comme il ne donnait que fort peu de prise à leurs méchancetés, son indigence et son origine étaient principalement l'objet de leurs sarcasmes. Ces insultes étaient souvent triviales et peu motivées; en voici une preuve.

Tout le monde sait que le père de Napoléon, Charles Buonaparte, était assesseur à la cour royale d'Ajaccio. Les élèves, feignant de ne point com-

prendre ce mot *assesseur*, publièrent que c'était tout simplement un huissier. Bientôt il fut constant dans toute la maison que Buonaparte était fils d'un simple huissier. Ces impostures, que tout autre aurait méprisées, affligeaient sensiblement le jeune écolier. Il est vrai que, parfois, les agresseurs le traitaient sans ménagement. Témoin le trait suivant.

Un jour qu'il parlait de son père en présence d'un écolier nommé Pougin-des-Ilets, avec lequel il se disputait, ce dernier ne craignit pas de lui dire : « *Votre père est un mi-*
« *sérable sergent.* . . . . . .

. . . . Et si dans la province
On distribue en tout vingt coups de nerf de bœuf,
Votre père à lui seul en embourse dix-neuf.

Cette cruelle parodie des vers de Racine fit éclater de rire les témoins de cette querelle. L'excès de la colère

avait anéanti toutes des facultés de Buonaparte ; il était immobile et ne sonnait mot : tout à coup il sort de sa stupeur, pousse un cri et se sauve vers sa chambre. Sa fuite et son cri furent tels, qu'ils glacèrent d'effroi les mêmes jeunes gens qui, l'instant d'avant, éclataient de rire : tous craignirent les suites de cette affaire pour leur camarade, qu'ils engagèrent à se retirer : quant à moi je courus chez Napoléon dans le dessein de l'apaiser. Je le rencontrai sur l'escalier avec un billet à la main : j'allais lui parler raison, mais il me ferma la bouche, en me disant : « Laissez-moi. » Il descend alors rapidement l'escalier; je le suis : Pougin-des-Ilets n'était plus au même endroit ; il le cherche chez lui, dans les classes, au jardin, et ne le trouve pas. « Vous connaissez particulièrement le mal-

heureux qui vient de m'outrager, dit-il à un élève, faites-moi le plaisir de lui remettre ce billet; il y va de ses jours. » Je connaissais mon ami, il était Corse, et je tremblai vraiment pour l'agresseur. Ne sachant plus comment apaiser cette affaire, j'engageai l'élève à porter au préfet des classes le billet adressé à Pougin-des-Ilets; mon avis fut suivi, et le préfet lut ces mots :

« Gredin, s'il te reste seulement la cent millième partie de l'honneur que tout homme doit avoir, tu me rendras raison de l'outrage que tu m'as fait. A quelque prix que ce soit, j'aurai des pistolets : si nous ne pouvons sortir, ta chambre, la mienne, un coin du jardin, tout lieu m'est bon, pourvu que je me venge. »

Le préfet ne put contenir son in-

dignation; le style et les expressions de ce billet lui commandaient d'en punir sévérement l'auteur en présence de ses camarades. Tous les élèves furent assemblés dans la salle des examens. « Est-ce vous, monsieur, demanda le préfet à Buonaparte, qui avez écrit ce billet ? —Oui, monsieur, lui répondit froidement le jeune Corse, et si vous le tenez de Pougin, c'est une lâcheté de plus qu'il me laisse à punir. — Veuillez, s'il vous plaît, tenir un autre langage : votre billet est atroce, et décèle un affreux caractère. Vous avez été offensé, je le sais : mais n'avez-vous pas des chefs... —Des chefs... non... de pareils outrages ne se vengent pas par autrui. —Vous persistez, je le vois, dans votre ressentiment : vous voulez donner à vos camarades l'exemple de la vengeance et du dé-

sordre ; eh bien, monsieur, vous allez vous rendre à l'instant à la chambre de discipline. — Aux enfers, s'il le faut, pourvu que mon ennemi en partage les tourmens avec moi. »

Ces derniers mots laissèrent le préfet et les élèves dans une espèce d'étonnement qui n'avait rien de trop fâcheux pour Napoléon. Pougin fut vivement réprimandé, et reçut l'ordre de garder les arrêts dans sa chambre.

Le même jour je visitai mon ami à la discipline. A mon grand étonnement il ne se plaignit de rien ; je le conseillai de faire ses soumissions au préfet. « Vous voulez donc, me dit-il, que je m'avoue coupable ? je pourirais plutôt ici : j'ai d'ailleurs besoin de connaître à quel point les hommes sont injustes ; afin de ne pas craindre un jour de l'être envers

eux. Veuillez seulement me faire le plaisir de cacheter cette lettre et de la mettre vous-même à la poste. »

Avec un autre élève, j'aurais été assez délicat pour cacheter la lettre sans en prendre connaissance; mais tout ce qui venait de Napoléon ne pouvait échapper à ma curiosité. Il écrivait à monsieur le comte de Marbeuf alors à Sens, chez madame d'Espinal. Après un détail exact de ce qui s'était passé entre Pougin-des-Ilets et lui, il terminait ainsi :

« Maintenant, monsieur le comte, si je suis coupable, si ma liberté m'est ravie à juste titre, veuillez ajouter aux bontés dont vous m'avez comblé, la grâce de me retirer de Brienne et de me priver de votre protection. Ce serait un vol que je ferais à qui saurait mieux la mériter que moi : non, monsieur, jamais

je n'en serais plus digne : je ne me corrigerais point d'une impétuosité d'autant plus dangereuse que j'en crois le motif sacré. Quelque fût l'intérêt qui me le commandât, je n'aurais pas la force de voir traîner dans la boue un homme d'honneur, mon père, mon respectable père ! Sous ce rapport, monsieur le comte, je sentirais toujours trop vivement pour me borner à en porter plainte à mes chefs. Je serais toujours persuadé qu'un bon fils ne doit point commettre un autre à venger un pareil outrage. Quant aux bienfaits que vous fîtes pleuvoir sur moi, ils seront sans cesse présents à ma pensée ; je me dirai : j'avais acquis une honorable protection, mais pour en profiter, il fallait des vertus que le ciel m'a refusées.

« Veuillez, généreux protecteur, ne

voir dans la présente qu'un jeune homme qui préfère à la fortune la douce satisfaction de ne point affliger un jour son respectable bienfaiteur.

NAPOLÉON BUONAPARTE,

à Brienne, le 8 octobre 1783.

Je n'avais alors que seize ans, et néanmoins le mérite de cette lettre ne put m'échapper. Qui n'y verrait en effet un modèle d'hypocrisie et de modestie feinte? Le rusé jeune homme ne se dit point innocent; mais il avoue ingénument qu'il ne saurait être meilleur à l'avenir. Il ne demande point d'être protégé contre celui qui le punit; il sollicite au contraire que son protecteur l'abandonne, tant il craint de l'affliger par l'impétuosité de son caractère. Il ne

se donne pas de vertus, il se suppose incapable d'avoir celles qui sont nécessaires à son avancement. Il abandonne jusqu'au parti qu'il pourrait tirer des excès auxquels peut nous porter l'amour filial : à peine en parle-t-il ; mais le peu qu'il en dit est, selon moi, mille fois plus énergique que les phrases banales qu'un autre aurait pu coudre à ce sujet. Cette lettre enfin, chef-d'œuvre d'artifice et d'adresse, ne pouvait manquer d'intéresser en sa faveur l'homme généreux qui le protégeait.

Monsieur de Marbeuf, comme je l'ai déjà dit, était à Sens chez madame d'Espinal, où se trouvaient aussi Raynal, le marquis de Saillant et le prieur de Chambonas. Tout le monde était au salon, quand un domestique du comte lui remit la lettre venue de Brienne. Il n'en avait pas

fini la lecture, qu'il s'écria que c'était une injustice. La lettre passa successivement dans les mains de la société, qui prononça d'un commun accord que le jeune écolier n'avait fait qu'obéir aux deux premiers sentimens de la nature, l'honneur et la piété filiale; on insista même afin que M. de Marbeuf partît au plutôt pour Brienne, où probablement il ferait cesser les persécutions exercées contre son protégé. Il était en effet le lendemain chez le directeur général de l'école. J'ignore quelle conversation ils eurent ensemble, mais une heure après son arrivée Napoléon fut mis en liberté. Dans l'entretien qu'il eut avec son protecteur, ce dernier lui dit: « Quelque légitime que soit votre ressentiment, je vous en commande le sacrifice, parce que je suis certain que jamais

pareil outrage ne vous sera fait : soyez désormais moins facile à vous irriter ; car, qui se met en colère pour de bons motifs, finit par s'emporter pour des riens. »

Cet événement, peu de chose en apparence, eut cependant pour Buonaparte de très-grands résultats. Ses camarades, frappés de l'énergie qu'il avait déployée dans cette affaire, ne se hasardèrent plus à le mortifier. Quelques-uns, au contraire, prirent une haute opinion de son courage et de ses qualités personnelles. A cette époque, enfin, s'il eût entré dans son système de se faire des amis, il y serait facilement parvenu ; mais c'était la chose à laquelle il pensait le moins.

Le même soir que ses arrêts furent levés, je le rencontrai dans le jardin. « Je suis charmé, lui dis-je, que

cette affaire ait pris une aussi heureuse tournure. Je craignais qu'il n'en fût pas ainsi. Vous aviez à vous plaindre, je le sais; mais ce maudit billet, la violence des expressions, vos réponses au préfet, votre ténacité, toutes ces choses, dis-je, m'inquiétaient furieusement pour vous. — Il faut avouer, me répondit-il en souriant dédaigneusement, que vous êtes encore bien vulgaire! ne cesserez-vous jamais de juger des choses à l'apparence? Dangeais, avant de se prononcer sur une action humaine, il faut savoir lire dans le cœur humain, et se pénétrer des circonstances. Vous étiez dites-vous inquiet? Eh bien! moi, j'étais parfaitement tranquille. Pougin-des-Ilets venait de m'outrager indignement. Vous me vîtes un moment absorbé et silencieux; vous crûtes alors que l'excès

de ma colère était le seul motif de mon silence ; eh bien ! vous étiez dans l'erreur : je réfléchissais seulement aux moyens de mettre à profit l'insulte qui venait de m'être faite. Je crus entrevoir l'occasion de n'en plus recevoir de pareilles ; je la saisis rapidement ; je connaissais la valeur des expressions de mon billet ; j'aurais désiré le concevoir plus outrageant, plus impétueux, plus susceptible de m'attirer des réprimandes. Enfin, tel qu'il était, il a rempli mon but. Je me disais, la rage peinte dans tous mes traits, et fortement imprimée dans mon billet, fixera l'attention des élèves. Le préfet sera bientôt instruit : il me fera venir, il me réprimandera ; je lui repliquerai laconiquement, mais avec fermeté ; je persisterai dans mes projets de vengeance ; il me punira, c'est ce que je demande ; sans

cela mon projet serait manqué. Ma cause est bonne au fond, et mon protecteur est puissant. Il n'est qu'à quelques lieues d'ici ; je lui écrirai, ma lettre n'aura rien de commun avec ce que tout autre pourrait lui écrire à ce sujet ; elle l'intéressera en ma faveur en piquant son amour propre ; je gagnerai ma cause, et l'impression que j'aurai laissée me mettra pour toujours à l'abri des insultes de mes camarades. Ce que j'ai prévu n'est-il pas arrivé ? personne ici, croyez-le bien, ne se permettra de me vexer en aucune sorte. Je puis même assurer que si j'ambitionnais leurs égards, je les obtiendrais. Maintenant dites-moi si dans cette affaire je n'avais pas sagement raisonné les conséquences et les résultats ; je me suis procuré par ce moyen ce que dix années ne m'au-

raient point obtenu, une réputation d'audace et d'intrépidité. Vous, Dangeais, qui n'ignorez pas que l'éducation que je reçois ici, et la protection de M. de Marbeuf, sont ma seule ressource et mon unique espérance, avez-vous cru que je sacrifierais ces avantages au plaisir de me venger d'un étourdi ? C'est, en vérité, bien peu me connaître ; car, si mes fils n'avaient été si bien noués, il ne s'agissait rien moins que de perdre ma place à l'école, et le généreux protecteur qui m'y soutient. Fi de la vengeance qui retombe sur son auteur! grâce au ciel, ce n'est pas ce qui m'est arrivé aujourd'hui, et le succès a passé mon espoir. Dans la conversation que j'ai eue avec M. le comte, je lui ai fait adroitement apercevoir que ma famille m'exposait au mépris de mes camarades,

en me refusant le plus petit moyen de partager une partie de leurs amusemens; le généreux seigneur, vivement attendri de cette circonstance qu'il ignorait, m'a laissé, presque malgré moi, une somme qui me mettra pour quelque temps à l'abri du dédain des autres élèves; en vérité, politique passe savoir et prudence.

. . . .

Je ne pouvois revenir de ce que je venais d'entendre. Quoi! me disais-je, son silence, son cri, sa fuite, son billet, ses expressions, sa colère, ses réponses, son audace, tout cela était médité, calculé et lancé à dessein? M. Buonaparte, vous êtes fourbe et sage tout ensemble; vous en revendriez au plus habile politique; mais je vous proteste et vous jure que, quelles que soient et vos

paroles et vos actions, je ne croirai à elles que six mois après les avoir vérifiées. En effet cette conversation avec Buonaparte me fixa irrévocablement sur son compte. Désormais incapable d'être séduit par son charlatanisme, parce que tout en lui me paraissait douteux, je devins habile à le connaître; et, sous ce rapport, il n'est que deux hommes en France qui peuvent aller de pair avec moi, le baron de B.... et C.... t.

Si j'avais pu douter un moment de l'hypocrisie de Napoléon, j'en aurais été persuadé deux mois après l'événement que je viens de narrer.

J'avais fait connaissance d'une jeune fille que j'aimais dans toute la pureté de ce mot: c'étaient mes premières amours; et jamais l'idée du crime n'en avait empoisonné le charme. Voir Colombe, lui parler, l'en-

tendre, admirer son sourire et son innocence, suffisait à mon bonheur. J'avoue même que j'aurais été fort mal reçu si j'eusse exigé autre chose de cette belle fille. J'ignore comment Buonaparte fut instruit de mes liaisons; mais, un jour que je l'abordais, il me tint cet étrange discours :

« Monsieur, me dit-il, dans l'âge le plus précieux de la vie, je veux m'éloigner de tout ce qui pourrait corrompre et mon cœur et ma jeunesse : nous ne pouvons plus nous voir; vos liaisons avec une fille qui ne peut être votre épouse, mettent entre vous et moi une barrière d'airain. Imitez une impudente jeunesse; délectez-vous des supplices que vous préparez à la jeune imprudente qui va croire à vos sermens et se souiller dans vos bras; abreuvez-vous délicieusement de ses larmes, et venez

ensuite insulter à mes scrupules :
traitez ma sévérité d'idiotisme; faites moi le plastron de vos sarcasmes, j'y consens ; mais ne vous dites plus mon ami; ne m'approchez pas; je craindrais de contracter votre corruption. »

Je restai anéanti de la mercuriale tant elle était inattendue et peu mesurée. C'était cependant bien ce même Napoléon qui, deux mois avant, m'avait appris ce que je devais penser de ses discours ; toutefois il venait de mettre dans ses reproches, un calme, une dignité, qui me séduisirent à tel point que je me fis le raisonnement suivant. « Cet homme, me dis-je, peut être un fourbe quant à ses petits intérêts domestiques ; mais je crois qu'il me parle de cœur aujourd'hui : puis-je en douter ? depuis trois ans que je le hante, jamais je ne lui

ai entendu prononcer le nom d'une femme; en un mot c'est un jeune homme extrêmement chaste. » Ces réflexions me conduisirent à prendre un juste milieu dans cette affaire. « Buonaparte, lui répondis-je, j'ai besoin de distractions; je les aime, comme vous, douces et paisibles; je les trouve auprès de Colombe telles que je les désire; sa société, ses grâces, son innocence, voilà tout ce qui m'attire auprès d'elle. —Dangeais, repartit le farouche écolier, trop combustibles à notre âge nous ne devons pas approcher du flambeau de la beauté. Ou votre amante, ou votre ami, optez. » Peu s'en fallut, je l'avoue, que je n'envoyasse paître le Corse et ses principes; mais l'étude de cet être original, étant presque un besoin, je n'osai m'en affranchir. Je ne sais quoi me disait secrètement

que mes observations ne seraient point perdues. « Il faut avouer, lui dis-je, que vous êtes furieusement pourvu d'amour-propre, pour vouloir, à quinze ans, morigéner un camarade qui compte six mois de plus que vous? —Si j'en ai trente de sagesse plus que lui, qu'a-t-il à réclamer? eût-il cinquante ans, s'il est sujet à se perdre, pourquoi ne suivrait-il pas d'excellens avis? N'entrons pas au surplus dans de plus grands détails; ne verrez-vous plus Colombe? —Vous l'exigez? — Oui, pour votre bonheur et le sien. — Je vous cède; je vous la sacrifie; mais n'oubliez pas que vous contractez un fort engagement avec moi; — Lequel, s'il vous plaît? — Devinez-le et ne me le demandez pas. » J'ignore s'il me pénétra, mais il n'ajouta rien, et nous

nous séparâmes avec l'espoir de nous voir comme avant cette discussion.

La victoire du jeune Corse ne fut pas aussi complète qu'il le pensait. Je ne cessai point de voir ma belle amie; je m'arrangeai de manière à ménager *la chèvre et le chou*; mes mesures furent tellement bien prises, que le rusé matois en fut complètement la dupe. Si ce dernier mot n'était écrit, je ne le tracerais pas; car, si Napoléon fut ma dupe, relativement à Colombe, il faut avouer que d'un autre côté j'étais passablement la sienne. Nous étions à la fin de 1784. Le père de Colombe avait une maison de campagne à deux lieues de Brienne; j'avais obtenu de mes chefs un congé d'un demi-jour que j'allai passer près de mon amante. Les heures sont des secondes près d'une femme que l'on adore; il était

nuit enfin quand je quittai mon amie pour rentrer à l'école ; j'étais à deux portées de fusil de Brienne, dans un chemin détourné, bordé de buissons, lorsque je crus entendre parler quelqu'un : l'heure et la solitude des lieux, tout excitait vivement ma curiosité. Le bruit venait du buisson voisin auprès duquel je me traînai à pas de loup ; bientôt je me trouvai posté de manière à ne pas perdre un mot de ce qui serait dit de l'autre côté. Je ne fus pas long-temps sans connaître et les personnages et le sujet de leur rendez-vous. « Oui, mon ami, disait une femme avec l'accent de la douceur et de l'amour, oui, je porte dans mon sein le gage précieux de notre mutuelle tendresse ; sais-tu, Buonaparte, que je suis fière d'être ton épouse ?... « Au nom de Buonaparte, je faillis bondir de l'autre côté

du buisson, tant était grande ma surprise: je crus réellement faire un rêve; mais ce qui suivit me prouva bientôt que tout était réalité. « O qu'il sera beau pour moi, continue la jeune femme, le jour où tu ratifieras aux pieds des autels le titre que tu m'as donné en secet ; hâte, je t'en prie ce délicieux moment. Mais.... tu ne dis rien, mon ami? pourquoi ce silence, te serais-je moins chère? répugnerais-tu à serrer des nœuds?...
— Eugénie, je t'aime comme une portion de moi-même; je donnerais tout au monde pour t'avouer mon épouse; mais, tu le sais, je suis sans fortune ; il faut que je travaille à la mienne ; bien des soleils se lèveront avant que je puisse mettre le comble à tes désirs : tes inquiétudes, ton impatience, peuvent me perdre à jamais. Ah! chère amie, réunissons-

nous d'esprit et de cœur pour dérober ta grossesse aux habitans de cette ville; tu le peux si tu le veux. Tu as à la Fère une tante qui t'adore, qui n'a que toi; tu te retireras chez elle, lorsque tu ne pourras plus rien cacher au public; tu diras à cette bonne parente : « Je ne viens point vous avouer une faiblesse et la cacher près de vous. Je suis épouse; j'en ai la promesse écrite; et si je ne la ratifie devant les lois, c'est que des circonstances impérieuses s'y opposent : mais ce beau jour viendra; alors mon jeune enfant et mon époux vous dédommageront amplement des bontés que vous aurez pour moi... et toi aussi, mon Eugénie, tu ne me dis plus rien ?.... — Tes volontés, mon ami, sont des lois; mais, s'il faut te le dire, je ne me porte pas bien, des maux de reins et d'estomac, un épuise-

ment général menacent mes jours : ta présence seule me soutient ; s'il faut m'en priver, je t'obéirai ; mais je crains de m'éteindre loin de toi : je sens que j'expirerais plus doucement, si de tes bras je coulais dans l'éternité. — Rentrons Eugénie, tu t'affectes trop, et tu me déchires : il en sera autrement pour nous ; un jour je te presserai librement sur mon cœur. »

Les deux amans s'étaient levés et se retiraient. Mille pensées me passaient par la tête, et j'étais secrètement humilié d'avoir été la dupe d'un aussi jeune tartufe. L'occasion de le mystifier était trop belle pour que je ne la misse pas à profit. Je tourne rapidement le buisson et me trouve en face du couple amoureux. « Qui va là ? s'écrie Buonaparte. — Votre ami, Dangeais, lui répondis-je ; je rentre.

Il se fait tard, demain je vous reverrai. » En disant ces mots, je m'éloignai et rentrai à la maison.

Dans un âge plus avancé, et avec plus d'expérience, j'aurais moins pris à cœur cet événement : mais sitôt que je me représentais l'austérité de la réprimande que le jeune imposteur m'avait faite, je hâtais par mes vœux l'instant de le confondre à mon tour.

Quel plaisir de battre un fourbe avec ses propres armes! Que répondra ce Napoléon à mes justes reproches? Je l'ai pris en flagrant délit; et, fût-il le plus effronté des hommes, il sera près de moi sans excuse. Comme moi, il n'a pas seulement adoré son amante, il l'a flétrie. La mienne est encore une vierge pudibonde; et la sienne porte dans son sein le gage de son déshonneur. Ah! voyons-le, ce

jongleur imberbe, et jouissons du moment de supériorité qu'il m'a donnée sur lui. Mais, que dis-je? il se renfermera dans sa turpitude; il m'évitera pour ne me point faire l'aveu de sa faiblesse et de sa duplicité. Que je me trompais! que je connaissais mal le compagnon de mes études! Mes réflexions, mes suppositions, mes projets, tout fut en défaut.

Le sommeil avait fui ma paupière, et le jour commençait à peine à poindre, lorsque je descendis dans les jardins. Le jeune Napoléon, qui avait l'habitude de se mettre tous les matins à sa croisée, ne m'eut pas plus tôt aperçu, qu'il me fit signe de monter chez lui. Je fus d'autant plus étonné de son invitation, que je croyais qu'il éviterait ma présence. J'avoue de bonne foi que cette circonstance improbable me ravit la

moitié des sarcasmes dont je voulais accabler l'hypocrite. Néanmoins, j'allai le trouver. « Eh bien ! me dit-il, comment avez-vous passé la nuit? savez-vous, Dangeais, que vous vous dérangez furieusement? » C'en était trop, et, dût-on m'accuser de pusillanimité, je perdis toute contenance, et ce ne fut qu'au bout de quelques minutes que je pus lui répondre. « Savez-vous, Napoléon, que vous êtes de tous les hommes le plus inextricable, pour ne pas dire le plus dissimulé? — Vous n'y êtes pas, monsieur; dites donc que je suis de tous les hommes celui qui veut descendre le plus avant dans la machine humaine, et connaître les individus avec lesquels il se trouve en rapport. — Mon ami, je ne prendrai point le change, et la semonce que vous m'avez faite n'a rien de commun

avec les projets que vous annoncez. — Pauvre tête, qui ne voit pas au delà de son nez ! Une mite, il est vrai, ne croit pas à l'existence d'un éléphant. — Des épigrammes ne sont pas des raisons. — Des raisons...... Eh bien ! je vais vous en donner, et d'excellentes, que vous serez obligé d'admettre. Écoutez-moi : Je pense grandement, et je me complais à décomposer les hommes et les choses. Je me crois, sans amour-propre, au-dessus de toutes les charlataneries de l'espèce humaine : je ne crois pas aux vertus, dût tout l'univers me soutenir qu'il en existe. Si j'ai tort, tant mieux : je ne péche que par excès de prévoyance. Or donc, faisant de vous ma société, j'ai voulu m'assurer si vous étiez en garde contre l'hypocrisie ou autres vertus feintes. J'avais tout à gagner dans cette épreuve. Si

vous n'eussiez point cru à ma continence et à la sévérité de mes mœurs, je me serais dit avec plaisir, j'ai trouvé dans mon ami un homme pénétrant et versé dans la connaissance du cœur humain. Mais votre dangereuse simplicité ne m'a pas donné cette satisfaction; et, tandis que je savourais les parfums de l'amour, vous m'en avez cru le plus cruel ennemi. Certes, mon ami, je vous ai plaint; mais que ce léger chagrin était bien compensé par le plaisir de voir un jeune homme, plus âgé que moi de six mois, courber servilement la tête sous mes vertueuses jongleries! Ne comptez-vous pour rien, aussi, la haute opinion que je prenais dans votre estime, et la conviction précieuse que j'acquérais? conviction qui burina dans ma pensée cette éternelle vérité, que « pour séduire

les hommes, le plus important c'est de bien choisir son masque et de savoir bien l'attacher.

« Sans le hasard qui vous a conduit à mon rendez-vous, je serais encore à vos yeux le plus continent des hommes, tant vous avez la vue basse et la conception rétrécie. Comment avez-vous pu ajouter foi à la capucinade que je vous ai déclamée? Le beau sexe eût-il été sans attraits pour moi, que je n'aurais pu, sans injustice, condamner les douces liaisons qui faisaient alors votre bonheur. Si vos plaisirs empiétaient sur votre santé, vous seriez coupable; car, à notre âge, toute inclination qui tend à comprimer la sève de notre accroissement, est un crime envers nous-mêmes. Si toutefois vous n'avez rien à vous reprocher sous ce rapport, en est-il de même sur la publicité

que vous donnez à votre amour? en connaissez-vous les inconvéniens? les voici : Vos supérieurs en seront instruits; de là, des tracasseries, des réprimandes; votre amour fût-il le plus chaste, votre réputation est entachée, votre conduite équivoque, et l'on vous surveille. Quel avantage n'ai-je pas sur vous, quoique plus répréhensible? J'offre à mes supérieurs un front que rien n'altère; j'affronte leurs regards qui n'ont pas le droit de faire baisser les miens; je suis un être à part, duquel ils disent : c'est un excellent sujet. Que m'importe si je ne mérite pas les éloges qu'ils me donnent; je les reçois et n'en fais pas moins mon profit en temps et lieu. Ces éloges, au surplus, ne sont pas ce dont je suis le plus flatté. Il est dans cette affaire un bien plus doux plaisir pour moi; le connaissez-

vous, ce plaisir ineffable? Mais non, vous êtes encore trop vulgaire; et il n'est donné qu'aux êtres privilégiés de le bien sentir. Eh bien, écoutez: Tromper les hommes, s'en faire supposer vertueux quand on est tout le contraire, capter ainsi leur confiance et s'établir leur supérieur, voilà de toutes les voluptés celles que je sens le mieux, et je ne changerais pas l'art avec lequel je me la procure contre les vertus d'un saint. Dangeais, quarante-neuf hommes sur cinquante vous diront que mon raisonnement est un sophisme; gardez-vous de les croire si vous voulez faire votre chemin. Je n'ai que quinze ans, et j'ai vécu un siècle. Ma tête est déjà l'encyclopédie des vérités sociales. Si la fortune me sourit, je ne jetterai point ces vérités dans le monde, je ferai mieux, je les mettrai à profit. Ce sys-

tème me conduira loin si je suis assez au-dessus du vulgaire pour ne point m'en départir. Celui-là prime nécessairement sur les autres hommes qui les sait par cœur ; et grâce à de constantes observations, je suis dans ce dernier cas.

« Il m'est déjà prouvé que des vertus l'homme ne chérit que l'apparence ; encore, cette préférence est-elle une conséquence de son égoïsme, et qu'il est naturel de préférer une rose à une ronce.

« Cette apparence si nécessaire, je la possède ; je la posséderai bien mieux encore quand l'occasion de me développer se présentera.

« Ne croyez pas, mon ami, qu'il ne me serait pas plus doux d'élever l'édifice de mon existence sociale sur un terrain moins rocailleux ? mais enfin, puisque tel est le siècle, tel doit être

l'homme. Aussi, que j'ai bien senti cette urgence! Dangeais, je crache secrètement sur la moitié du genre humain (1); et, ce qui plus est, je crois lui rendre justice. Je ne connais maintenant que très-peu d'individus en état de me donner le change sur leurs véritables intentions. Quelque étroite que soit ici la scène du monde, j'en ai apprécié les acteurs; et tous m'ont prouvé l'excellence et la nécessité de mon système d'hypo-

(1) Voilà bien Buonaparte. Je défie ses plus sincères admirateurs de ne point le reconnaître à ce trait, qui justifie complétement le mot suivant. Thibeaudot dit un jour, en sortant du cabinet dè Napoléon: « Dieu me pardonne, le plus grand plaisir de cet homme serait, je crois, de se torcher le . . . avec le genre humain. »

La saillie est incongrue, ma elle n'en est pas moins précieuse, surtout de la part de qui elle vient.

crisie et de dissimulation..... Vous voyez donc bien, mon ami, que je suis ce que je veux être; que la semonce que je vous aï faite, était une conséquence des principes que je me suis tracés? je voulais me donner du relief auprès de vous, ou connaître à quel point je devais vous estimer. Je vous ai trouvé crédule et confiant; donc mon but était rempli; et vous étiez à mes yeux ce que sont tous les autres hommes, faible et borné. Le hasard, une maudite rencontre, ont déchiré les voiles. Eh bien! Dangeais, qui de nous deux prime dans cette affaire? ce ne sera pas, je pense, celui qui fut la dupe de l'autre. Vous me devez, à tout prendre, de grandes obligations. Je vous donne une leçon qui vaut seule toutes celles de nos rhéteurs en morale; et désor-

mais vous serez en garde contre ceux qui pourraient me ressembler. »

Je ne crois pas qu'il soit donné à l'homme d'éprouver une plus grande surprise que la mienne. Le jeune Napoléon m'avait jeté hors des choses ordinaires; je voyais ce qui ne s'était point encore vu; j'entendais ce qui n'avait jamais frappé les oreilles de qui que ce fût. Quelle effronterie! quelle audace! quel mépris pour l'espèce! quelle étonnante précocité dans l'art de feindre! Qui donc s'était crée de tels principes? était-ce un homme roulé depuis un demi-siècle dans toutes les classes de la société, rompu à ses erreurs ou courroucé de ses injustices? non; ce mortel atrabilaire, dédaigneux et caustique, n'avait pas encore vu seize printemps. Encore au matin de la vie, il se complaisait à dénigrer l'homme afin de justifier les

moyens qu'il emploîrait à le dominer. Si l'espèce humaine eût été plus vertueuse, elle lui aurait moins convenu.

Ce ne fut cependant point ainsi que je l'accusai à cette époque; et cet aveu dût-il me faire tort, l'effronté jeune homme me séduisit encore, mais d'une autre manière. Je m'étais moins appesanti sur les actions humaines que Buonaparte. J'usais doucement mon aurore, sans trop songer à mon midi. Mon inexpérience et ma jeunesse me livraient sans défense à la bruyante logique du terrible écolier. Les projets du fourbe l'ennoblissaient à mes yeux; son caractère me parut colossal; je pris son audace pour une noble fierté, sa fougue pour de l'énergie, et les opinions qu'il mettait en avant pour des vérités hardies, puisées dans l'étude

de l'homme et des événemens. Qui condamne ma faiblesse, n'eût pas eu plus de caractère s'il eût été à ma place. Le séducteur avait quelque chose de si extraordinaire, que plus sage que moi l'aurait admiré. Je lui demandai, toutefois, si les confidences qu'il venait de me faire n'étaient pas quelque peu inconséquentes. « D'abord, lui dis-je, je n'ajouterai foi à aucune des bonnes qualités que vous déploîrez. —Que m'importe, me répliqua-t-il vivement! ce sera un peu plus de finesse qu'il faudra mettre dans mes feintes avec vous. — Si j'allais vous démasquer à toute la maison ?— Écoliers et maîtres vous taxeraient d'imposture. On vous dirait : « Un tel être à quinze ans n'est pas dans la nature. » Et certes ils auraient raison dans leur sens. Tout ce qui demeure ici n'est que de stature

humaine ; et moi, j'ai déjà des coudées de plus qu'un homme. Quant à mes opinions, ce serait de l'hébreu pour les quatre cinquièmes de la maison. Le peu de gens qui en sentiraient l'énergie, supposeraient que je les aurais émises sans en connaître la portée. Vous-même, êtes-vous bien sûr que je professe les maximes que je viens de citer. Qui vous a dit que ce n'est pas un nouveau piége que je vous dresse, pour me donner du relief à vos yeux ? Naguère vous étiez persuadé que j'étais le plus continent de tous nos camarades. Le hasard vous a prouvé le contraire ; conséquemment j'étais déchu dans votre opinion. Eh bien ! qui vous répond que ce n'est pas pour me récupérer de cette perte, que je me donne ici un caractère extraordinaire et des principes peu communs ? Vous voilà,

certainement bien embarrassé, mon cher Dangeais. Quel parti prendrez-vous ? comment vous fixerez-vous sur mon compte ? qui suis-je ? que serai-je ? Allons, ne vous cassez pas la tête. Vivez avec moi au jour le jour. Je suis, mon ami, le premier mot d'une énigme dont le temps seul peut donner la solution. »

Buonaparte avait raison, et c'eût été perdre son temps que de vouloir l'expliquer ; car je crois qu'à cette époque il était pour lui-même un être inextricable. Je m'en tins donc à son avis. Je me décidai à vivre au jour le jour avec lui, sauf à tenir note de toutes les variations de son caractère.

J'étais cependant curieux de connaître ses intentions à l'égard de son amante. » Votre dessein, lui dis-je, n'est probablement pas de l'épou-

ser?....» Vîtes-vous jamais un jeune et fier taureau atteint de l'aiguillon? Le fougueux animal bondit, se redresse et menace : tel fut Napoléon à la demande que je venais de lui faire. « Dangeais, me répondit-il, avec un calme forcé, si, dans la conversation que nous avons eue ensemble, il m'est échappé certaines expressions choquantes, la demande que vous me faites vous venge suffisamment. J'aime à croire que vous n'avez point prévu le coup qu'elle porterait à mon amour-propre; je ne vous le pardonnerais pas. Eugénie est beaucoup mieux partagée de la fortune que moi. Mais, pour que j'en fasse mon épouse aujourd'hui, il ne lui manque qu'un titre, celui de reine de France : A ce prix seul je ferais le sacrifice de ma liberté : je m'immolerais avant

d'avoir atteint ma seizième année!.. A seize ans me marier !... à qui ? à la fille d'un simple particulier... où ? dans une bicoque. Dangeais, avoue-le moi, tu ne m'as jamais cru capable d'une telle modestie ? De grâce, réhabilite-moi à mes propres yeux. Malheureux ! si tu avais.... (1) mais, non : tu ne me crois pas fait pour être un paisible citadin ? Aurais-je, par hasard, l'encolure d'un obscur et bon père de famille ? est-il quelque chose en moi qui décèle l'individu fait pour vivre tranquille sur un modeste héritage ? la nature, enfin, m'a-t-elle taillé de manière à ce qu'il me plaise de m'user doucement sur le sol, et de couler ensuite, sans fra-

(1) Quand Buonaparte était animé de son sujet, il tutoyait facilement son monde.

cas et sans bruit, dans le torrent de l'éternité ? non : je ne crois pas qu'au physique et au moral, il soit quelque chose en moi qui annonce de telles inclinations. Oui, Dangeais, si je savais n'être rien dans l'avenir, et être obligé de compter des jours calmes et sans commotions, je m'isolerais au sein des mers et sur un rocher à pic. Là, au moins, j'entendrais de plus près gronder la foudre; mon oreille saisirait le mugissement des vagues se brisant sur le roc. Je serais témoin des tourmentes de l'Océan; j'assisterais aux naufrages; les cris des naufragés viendraient jusqu'à moi; je compterais les débris. Sais-tu, mon ami, que toutes ces sensations ne sont pas du vulgaire des hommes, et qu'il n'est pas d'un cuistre de s'en faire d'agréables distractions? Viens, maintenant, me de-

mander si j'épouserai Eugénie ? — Si, néanmoins, sa tante en écrivait à vos chefs ; cela pourrait considérablement vous nuire. — Encore une fois, Dangeais, je ne hasarde rien sans en avoir prévu et corrigé les résultats. Prudence et prévoyance sont la force du faible. Le malheur que vous me faites entrevoir, ne saurait m'atteindre. Avant de m'oublier dans les bras d'Eugénie, je l'ai rompue à mes intérêts, à mes volontés. Elle est moins elle que moi-même. Ses vœux, ses désirs, ses sensations, ses chagrins, ses plaisirs, sa pensée, ses soupirs, sa joie et ses larmes, tout cela ne prend naissance qu'à mes ordres. « Si ta tante, lui ai-je dit, te demande quel est ton futur époux et le père de ton enfant, réponds-lui : c'est un homme d'honneur. Quant à son nom, lui seul vous

l'apprendra aux pieds des autels. Eugénie, n'ajoute pas une syllabe de plus. » Voilà l'ordre que je donnai à mon amante. Eh bien ! toutes les puissances de la terre ne le lui feraient pas enfreindre. L'aurais-je aimée, au surplus, si elle ne m'eût prouvé qu'elle était toute entière à moi. Ne me suis-je pas dit intérieurement, que qui s'attache et voudra s'attacher à ma personne, fera complétement abnégation de lui-même, ou ne me sera de rien.»

Ce que je venais d'entendre eût peut-être eloigné de Buonaparte tout autre que moi; c'est ce dont je ne disconviens pas. Ce fut néanmoins un sentiment contraire que j'éprouvai à son égard. Plus il se montrait original, plus il affichait de principes durs et tranchans, et plus je crus devoir le suivre et m'attacher à lui. Je ne l'ai-

mais pas, il est vrai; mais tout ce qui venait de sa part m'intéressait vivement. Sans pouvoir détermiuer le rôle qu'il jouerait sur la scène du monde, je ne sais quoi me disait qu'il serait extraordinaire. Jamais pressentimens, j'ose le croire, n'ont été plus complétement justifiés.

Nous étions au commencement de 1784, lorsque nous fûmes désignés l'un et l'autre pour entrer à l'école militaire de Paris. Si cette nouvelle fit un très-grand plaisir à Napoléon, elle réduisit son amante au désespoir. Cette infortunée était d'autant plus à plaindre qu'elle était contrainte à dévorer ses larmes que son amant aurait condamnées comme ennemies de son intérêt et de son avancement.

Eugénie n'avait que seize ans; c'était vraiment l'amour en miniature, tant elle était belle et mince. Sa taille,

quoique bien prise, aurait été facilement contenue entre les dix doigts. Son extrême douceur, jointe aux premiers symptômes de sa grossesse, avait épanché dans tous ses traits certain air mélancolique et douloureux qui n'avait rien de très-rassurant pour sa personne; ajoutez que toutes les femmes de sa famille étaient attaquées du poumon et mouraient fort jeunes.

J'ai cru ces détails nécessaires, parce qu'on a publié que Buonaparte avait empoisonné sa première amante. J'ignore qui peut avoir donné lieu à cette imputation qui tombe d'elle-même devant le médecin qui traita la malade jusqu'à son dernier soupir.

Certes, je ne prétends point justifier Buonaparte; mais, pour Dieu, ne lui supposons pas des crimes imaginaires; il en est assez de réels sur

son compte. N'oublions pas surtout cette excellente péroraison d'un de nos premiers hommes d'état :

« Les historiens, disait-il, se sont bien gardés de prêter à Néron des crimes qu'il ne commit point ; c'eût été mettre la postérité dans le cas de ne pas ajouter foi à ceux dont il s'est réellement rendu coupable. Que n'en agit-on de même avec Buonaparte? est-il besoin de prêter des forfaits à l'assassin du duc d'Enghien? Je ne le crois pas. »

Ce sera donc en raisonnant toujours ainsi que je tracerai ces Mémoires.

Lorsque Buonaparte reçut l'ordre de se préparer à partir pour la capitale, M. de Marbeuf était dangereusement malade ; cette circonstance privait le jeune élève de correspondre avec son protecteur, et

d'en obtenir les secours pécuniaires dont il avait besoin pour son déplacement. Il en avait écrit à son père qui ne lui fit pas de réponse. Son embarras et son mécontentement perçaient plus que jamais dans ses moindres actions. Je crus avoir trouvé le motif de son chagrin. » Si vous avez besoin de quelques louis, lui dis-je, je puis vous les faire prêter par mon oncle? — Qui vous a parlé que j'ai besoin d'argent, me répondit-il avec humeur?... » Puis, faisant quelques pas en s'appuyant la main sur le front : « Dangeais, pardon : oui, j'ai besoin d'argent; ma famille me néglige : je voudrais être mort. Mais cela ne durera pas long-temps; je vais lui écrire. Que pouvez-vous me prêter? Je vous ferai mon billet. Je ne veux point voir votre oncle. Si dans un mois vous n'êtes point payé,

je vous donne ma montre, une partie de mon linge, quarante ou cinquante volumes qui m'appartiennent; je déserte : je me jette sur le premier vaisseau, n'importe en quelle qualité; je quitte l'Europe, et dis un éternel adieu à mes ingrats parens. »

Je savais combien il eût été inutile de lui parler raison. Je lui promis seulement de lui apporter vingt pistoles le surlendemain; promesse que j'effectuai, grâce à mon oncle qui ne me refusa pas cette somme.

Jamais prêt ne fut fait d'un meilleur cœur, et plus maussadement reçu. Napoléon, au lieu de me remercier amicalement, ne me dit que ces mots : « Vous serez remboursé sous un mois. — Pourquoi vous fixer une époque, lui répondis-je. Depuis quand n'est-il plus permis de s'entr'aider ? Etes-vous blessé de ce que,

la fortune me sourit un moment plus qu'à vous ? — Oui, me réplique vivement mon farouche ami, Dangeais, je donnerais quarante pistoles pour n'avoir pas l'humiliation de vous en emprunter vingt. C'est un titre, une prééminence que vous avez sur moi. — Quoi ! vous me croyez capable... — Je crois que vous êtes un homme, et par conséquent susceptible de profiter des avantages qui vous sont offerts. Si pendant ce mois il survenait quelque différent entre nous, vous vous diriez secrètement, si toutefois ce n'était pas tout haut : « Il fut trop heureux de ce que je voulus bien lui prêter vingt pistoles. — Mauvaise manière de voir ; c'est peindre la société avec un crayon de fer. — C'est la peindre ce qu'elle est. Voyez mes parens, que sont-ils près de moi ? égoïstes et sans pitié. Mais, s'ils m'ou-

blient, je vais me rappeler à leur souvenir d'une terrible manière. »

En disant ces mots, Buonaparte me quitta, et courut vîte à sa chambre dans le dessein d'écrire tout de suite à son père.

Un Goldsmits, Anglais éhonté, et quelques pamphlétaires des rues, ont pu seuls avancer que Napoléon ne connaissait pas un mot de français, et qu'il ignorait tellement les principes de notre orthographe, qu'il écrivait ainsi : *Jiré demen o cenat,* pour, j'irai demain au sénat. De tels gens, dis-je, ont pu imprimer ces dégoûtantes impostures. Triviales assertions que démentent complétement l'éducation que l'on recevait alors à Brienne, et les épreuves qu'il fallait subir pour entrer à l'école militaire. De pareilles turpitudes, disaient les étrangers, sont un affront sanglant

fait à la nation française, et ils avaient raison. Aussi le gouvernement s'est-il empressé de supprimer ces misérables écrits. Il n'avait pas besoin de ces ignobles moyens pour flétrir l'auteur de nos calamités.

Si Buonaparte connaissait de notre langue tout ce qu'un Français élevé dans un collége royal ne peut éviter d'en connaître, j'avoue toutefois que son style était faible et sans couleur quand la passion ou l'intérêt ne lui mettaient pas la plume à la main. Mais cet impétueux mortel fut si rarement tranquille dans le cours de sa vie que sa diction écrite ou parlée est à la fois brusque, fougueuse, tranchante et gigantesque. Entraîné par la force de ses idées, et ne sachant comment les rendre, plus d'une fois il a violé les règles de la

syntaxe, et s'est créé des expressions qui n'appartenaient qu'à lui.

Je me permettais quelquefois de le reprendre de ces licences. » N'agissant et ne pensant point comme les autres hommes, me répondait-il, éprouvant des milliers de sensations plus qu'eux, je dois nécessairement construire autrement ma phrase, et chercher des expressions neuves pour rendre des idées qui ne furent point encore exprimées. Notre langue, relativement à moi, est à la mendicité. »

Que répondre à un homme qui se résume ainsi? quelles observations faire à qui se met au-dessus des règles, parce qu'il se met au-dessus des hommes? en cas pareil, on s'en éloigne s'il nous révolte, ou on s'attache plus que jamais à lui, s'il nous inspire une vive curiosité de le connaître à fond.

Ce dernier parti fut celui que j'adoptai presque malgré moi.

J'avais prévu que Napoléon remontait chez lui dans l'intention d'écrire à son père ; je ne me trompais point. Il remit dans l'après-midi une lettre au concierge avec l'injonction de la mettre à l'instant même à la poste.

Les dispositions dans lesquelles était le jeune écolier lorsqu'il me quitta, m'étaient un sûr garant que sa lettre serait empreinte du ressentiment qu'il conservait à sa famille.

J'étais jeune, curieux, et surtout entièrement décidé à ne rien négliger pour connaître tout ce qui avait rapport à mon compagnon d'études. Certes, je ne fus pas très-délicat sur les moyens de parvenir à mon but. Me le reproche qui voudra. Le plus important pour moi, c'est que j'ai passablement réussi dans l'étude de

cet être vraiment unique sous tous les rapports.

Je désirais ardemment de connaître ce que le jeune Corse écrivait à sa famille. Après y avoir mûrement pensé, je fus convaincu que rien n'était plus facile que de me satisfaire.

Napoléon, qui n'écrivait jamais sans faire un brouillon, déposait tous ceux de sa correspondance dans un carton fermé par une agrafe. Ce fut sur ce petit meuble que je jetai les yeux pour apprendre de quel style mon ami écrivait à ses parens.

De tous les élèves de Brienne, le protégé de M. de Marbeuf était le seul qui eût une petite bibliothéque à lui. Cette circonstance me retenait souvent dans sa chambre tandis qu'il était au jardin ou autre part. Ce fut un de ces momens de liberté que je mis à profit pour fouiller dans le car-

ton dépositaire de sa correspondance. Mon espoir ne fut pas déçu ; je trouvai tout de suite le brouillon de la lettre qu'il venait de mettre à la poste. Le besoin d'écrire sous la dictée des professeurs m'avait déjà fait pressentir l'art du sténographe. Je m'étais fait des signes et des caractères qui abrégeaient singulièrement mes transcriptions. Cette ruse d'écolier, que j'ai très-bien perfectionnée dans la suite, m'a souvent été d'un grand secours pour recueillir et ce que disait l'ex-empereur et les longs discours que lui faisaient Montalivet, Champagny, et surtout l'interminable Régnier, qu'il renvoya souvent avec les trois quarts de ses harangues.

Je n'eus pas plus tôt la lettre entre mes mains que j'en pris copie à ma manière. Je vais la rendre ici, telle que je l'ai copiée sur l'original. Elle

est en tout différente de celle imprimée à Padoue, sous la même date et sur le même original. J'ignore pourquoi les éditeurs se sont permis de la tronquer aussi maladroitement. Ont-ils craint de livrer à la jeunesse un style proscrit par la piété filiale ? ou, se sont-ils fait un scrupule de présenter un fils insolent, un jeune pédagogue sermonnant son père et lui donnant des conseils avec l'accent de la menace? dans l'un ou l'autre cas, ils se sont abusés; sous aucuns rapports Buonaparte ne fera exemple ; personne je crois ne sera tenté de l'imiter.

Quoi qu'il en soit, voici la lettre telle qu'il la conçut.

De l'École de Brienne, 23 avril 1784.

« Du jour où M. de Marbeuf me fit entrer à l'école royale de Brienne,

vous pensâtes probablement, mon cher père, ne plus rien devoir à votre fils? si telle fut votre opinion, souffrez que je m'en afflige et pour vous et pour moi. Vous y perdrez le plaisir de me voir heureux de vos bienfaits, et moi celui de les reconnaître. Faites-vous, de grâce, une idée de ma position, et justifiez-vous, s'il est possible, du silence que vous gardez sur les demandes que je vous ai faites. L'extrême besoin, n'en doutez pas, m'a contraint de vous les faire. Oh! qu'il est heureux celui-là qui peut se passer des autres, qui n'a rien à demander même à ses proches! Qui vous forçait à me transplanter où je suis? que n'avez-vous consulté vos moyens? qui ne peut faire un avocat de son fils en fait un menuisier. Votre amour-propre, au surplus, ne doit-il pas être blessé du

rôle ignoble que je joue parmi la brillante jeunesse qui m'environne? Votre fils nécessiteux au milieu de jeunes enfans qui ne manquent de rien! Mon père, cet ordre de choses ne peut long-temps exister. Vous avez une maison à Sartène, vendez-la. Que l'éducation de mes frères soit bornée; que mes sœurs travaillent, se nourrissent et s'entretiennent; en un mot soutenez-moi honorablement dans le poste où vous m'avez placé. Je suis à la veille de partir pour la capitale. Ce déplacement ne peut s'opérer sans frais. J'ai fait un emprunt de vingt pistoles sur un billet à terme d'un mois. J'aime à croire qu'au reçu de la présente, vous me ferez tenir les moyens de m'acquitter. Si je manquais à cette restitution, je serais complétement déshonoré, et peut-être perdu pour vous. Quant au

style de cette lettre, veuillez en pardonner la crudité aux humiliations que j'éprouve en secret, et surtout à la noble fierté de mes sentimens. Votre fils, Monsieur, n'a que seize ans, mais le grandiose de ses idées a l'ampleur d'un demi-siècle. En vous honorant comme l'auteur de mes jours, je ne puis, il est vrai, vous exprimer un respect enfantin. Si vous pressentez les résultats que peut avoir ce caractère mâle et fortement prononcé, vous y verrez l'assurance qu'un jour votre fils vous dédommagera au centuple des sacrifices que vous aurez faits pour lui. Si vous hâtez votre réponse en proportion de l'urgence des motifs qui m'ont dicté la présente, je recevrai de vos nouvelles avant mon départ pour l'École militaire. Mille choses honnêtes à

tout ce qui s'intéresse à mon bonheur.

NAPOLÉON BUONAPARTE.

Dix volumes sur le caractère de Buonaparte à seize ans, ne le peindraient pas aussi bien que cette lettre. Que d'audace ! que d'irrévérence ! que d'amour-propre ! Comparez ce style à celui dont il se servait, vingt ans plus tard, pour écrire à Joseph, Louis et Jérôme, qu'il avait embarrassés d'une couronne, et vous serez contraint d'avouer que c'est la même plume et le même personnage.

On a cru, et beaucoup de personnes croient encore, que Maret, duc de Bassano, était indistinctement le *faiseur* de tout ce que signait Buonaparte dans son cabinet; sous ce rapport, on est dans l'erreur. L'ex-prince écrivait ou dictait lui-même

toute sa correspondance domestique, et particulièrement les lettres fulminantes qu'il adressait de temps à autres ; ou à ses frères et sœurs, ou à quelques petits princes. Ce qu'il écrivait lui-même à cet égard, était aux rédactions de ses ministres, ce qu'est le style du néologue Mercier à celui de l'imitation de Jésus-Christ.

Si le père de Napoléon eût reçu la lettre que son fils lui écrivait, il est probable qu'il aurait traité ce dernier comme il le méritait ; mais il en arriva tout autrement. M. Buonaparte était à Bastia lorsque cette lettre parvint à son épouse ; elle en fut probablement indignée, puisque oubliant l'excessive tendresse qu'elle portait à Napoléon, au préjudice de ses autres enfans, elle lui fit la réponse suivante :

« J'ai reçu votre lettre, mon fils.

Si votre écriture et votre paraphe ne m'avaient été aussi bien prouvés, je n'eusse point cru cette lettre de vous. Napoléon, vous êtes de mes enfans celui que je chéris le plus tendrement; mais encore une pareille épître, et je m'éloigne de vous à jamais.

« Jeune homme ! où prîtes-vous qu'un fils, quel qu'il soit, doive ainsi parler à son père ? Rendez grâce au ciel de ce que le vôtre est absent. S'il eût vu votre lettre, père outragé, il eût fait le voyage de Brienne pour sévir contre un fils insolent et coupable. Je la lui cacherai néanmoins cette criminelle dépêche, dans l'espoir que vous gémirez et vous repentirez de l'avoir écrite. Quant à vos besoins, s'il était de votre devoir de nous les exposer respectueusement, c'en était encore un pour vous d'être

convaincu qu'une impuissance absolue nous empêchait d'y pourvoir.

« Ce ne sont ni les conseils déplacés que vous avez la témérité de nous donner, ni la menace que vous semblez nous faire, qui me décident à tirer pour vous une lettre de change de trois cents francs sur la maison Bahic. Dites-vous bien, en recevant cette somme, qu'elle est le résultat de la tendresse que nous portons à nos enfans.

« Napoléon, j'aime à croire que, plus respectueux et plus modeste, vous ne me donnerez jamais l'occasion de vous écrire ainsi. Je serai alors comme par le passé, »

Votre tendre mère,

Lætitia Buonaparte.

Ajaccio, le 2 juin 1784.

J'étais avec lui lorsqu'il reçut cette lettre. Tout le temps qu'il la parcourut, il souriait doucement. « Ce sont, sans doute, d'agréables nouvelles, lui demandai-je, que vous venez de recevoir ? — C'est vrai, me répondit-il, et certes la chère maman ne pouvait me tracer une plus aimable épître. Tenez, je vous en fais juge. Lisez cette lettre, vous le pouvez sans indiscrétion. »

Je la parcourus en effet deux fois de suite sans y apercevoir ce qu'elle avait d'agréable pour mon ami. « Voilà, lui dis-je, une missive un peu sèche, et si je vous ai vu sourire à sa lecture, c'était sans doute de dépit ? — Point du tout : cette lettre eût été écrite sous ma dictée, qu'elle ne serait pas mieux conçue. — Je ne vois pas cela. — Aveugle-voyant, lisez donc ces mots : *Une lettre de change*

de trois cents francs sur la maison Bahic. Voilà, mon ami, une phrase dont l'harmonie vaut toutes les périodes de l'amour maternel. — Et les vifs reproches que l'on vous fait ? — Ce sont des mots, et une lettre de change, c'est de l'argent. — Cependant, et sans savoir en quels termes vous avez écrit à vos parens, je suis certain que vous regrettez de les avoir irrités ? — Je regretterais donc d'avoir obtenu de quoi m'acquitter envers vous ? En vérité, mon ami, il est des momens où vous ne raisonnez plus. Écoutez-moi, et, en deux mots, je me justifie. J'éprouvais des besoins. J'écris doucement à ma famille d'y pourvoir. On ne me répond pas. Indigné d'un tel abandon, j'écris de nouveau ; mais c'est avec l'énergie d'un jeune homme fatigué d'implorer en vain. Ma lettre, il est

vrai, n'a pas toutes les proportions de la piété filiale; qu'importe, elle frappe, elle étonne, elle arrache le sacrifice demandé. Quel était enfin mon but? d'obtenir de l'argent. En voici; je vous en dois; je vous paie; je suis en avance. Maintenant un imbécile peut seul condamner le moyen dont je me suis servi pour réussir, surtout lorsqu'il saura que j'avais épuisé tous les autres. Des mots, croyez-moi, ne sont pas des faits. Ma lettre n'est pas un coup de poing; elle peut avoir affligé un instant celle qui la reçut. Eh bien! elle la brûlera; et moi, dont le but est rempli, j'écrirai désormais avec respect et soumission. Je me pousserai rapidement dans mes études; mes succès donneront de douces espérances à ma famille, et tout rentrera dans l'ordre. Voilà, mon ami, ce que sont réel-

lement les choses quand, par ostentation ou par préjugé, on ne veut pas les prendre autrement. »

Je me garderai bien de prononcer sur une telle dialectique. Peindre Buonaparte ce que je l'ai connu, et ce qu'il est réellement, est l'unique but que je me suis proposé dans ces mémoires. J'ai cru que ses actions et ses discours, rendus impartialement, pouvaient seuls transmettre son portrait à la postérité. Quant aux conversations que nous eûmes ensemble, aux discours qu'il tint publiquement et en particulier, le tout est écrit comme il fut prononcé; même tour de phrases, mêmes expressions; on peut d'autant mieux y croire, que je n'attendis jamais au lendemain pour jeter sur le papier ce que j'avais vu ou entendu. Sténographe de ma façon, plus d'une fois j'ai fait mes notes

dans l'embrasure d'une croisée de l'appartement où était le personnage que j'étudiais. Mes collègues, et ceux qui fréquentèrent l'ex-souverain, peuvent me démentir si j'en impose.

CHAPITRE IV.

Napoléon était d'autant plus satisfait de la somme qu'il avait reçue, qu'il ne pouvait comprendre comment sa mère avait pu se décider à lui envoyer cent francs de plus qu'il ne lui avait demandé. « Cette générosité, disait-il, me paraît si peu naturelle que je suis inquiet de savoir si madame Buonaparte jouit encore de sa raison. Je crains réellement que ma lettre ne lui ait troublé l'esprit; car il est de toute probabilité qu'elle ne s'appartenait plus lorsqu'elle ajouta cent francs aux vingt pistoles que je lui demandais. Dans tous les cas c'est une libéralité dont elle ne s'est jamais rendue coupable. Elle et son frère

(aujourd'hui le cardinal Fesch), sont bien les deux plus francs Fesse-Mathieu que jamais le globe ait portés. Ah! que ma chère mère n'essaie plus à me prouver sa tendresse, je l'en crois sur parole d'après l'effort extraordinaire qu'elle vient de faire en ma faveur. »

C'était ainsi que, par fois, il s'égayait sur l'avarice de sa mère. J'avoue que ses sarcasmes n'étaient pas d'un bon fils; mais il est prouvé par toutes les personnes qui ont connu cette dame, qu'elle a quintessencié la lésine (1).

---

(1) Voici à ce sujet l'extrait d'une lettre du baron Greebergg à Kotzebuë, qui la publia au commencement de 1806. Elle était cependant datée de Paris, le 8 décembre 1805. Quoique tout ce qui vient du docteur allemand nous doive être suspect, sa lettre

Buonaparte, à peu près en état de faire face aux frais de son déplacement, en attendait l'époque avec la plus vive impatience. Sa jeune

---

fourmille de traits à la vérité desquels on ne peut se refuser, pour peu que l'on ait connu les personnages dont il est question. La traduction est du colonel Perrin.

. . . .

« Quant à Buonaparte, il fait les choses assez grandement. Les habits, les accessoires et l'étiquette sont de cour, et ont quelque chose de vraiment royal. Le militaire, généralement, est bien : enfin, on se croirait à la cour d'un souverain de longue date, si l'on ne rencontrait parmi ses courtisans, ses conseillers et ses ministres, certaines figures qui portent leur certificat d'origine. Si ma jeune épouse était nouvellement enceinte, je me garderais bien de la conduire chez le grand-juge. Ah ! mon ami, on n'est pas mieux chez les Hottentots. Un de ses aides-de-camp, nommé, je crois, Savary, a la mine d'un *poignard rouillé et sanglant.* Pardon-

amante ne put se méprendre à des désirs qui perçaient malgre lui. L'idée de cette douloureuse séparation, réunie au vice de santé naturel à la

nez à cette définition; mais enfin, je n'ai rien trouvé dans notre langue qui puisse bien rendre l'air et l'abord de cet homme-là.

« J'avais un domestique français qui m'a quitté pour entrer chez Madame, mère de l'empereur. Ce pauvre diable, que depuis six semaines je n'avais pas vu, est venu me voir avant-hier, et m'a prié de le reprendre à mon service. Comme c'est un garçon fidèle, de beaucoup d'esprit, et parlant bien l'allemand, j'ai cédé à sa prière. J'étais, il est vrai, curieux d'apprendre si les Parisiens ne brodaient pas sur l'avarice de madame Buonaparte. Je questionnai mon domestique. « Ma foi, me dit-il, que l'on dise de Madame mère tout ce que l'on voudra, relativement à son avarice, on sera toujours au-dessous de la vérité. Je crains moi-même d'être taxé d'imposture en vous citant quelques traits à ce sujet.

famille de cette infortunée, la mit d'abord au lit, et quelques jours après dans la tombe. Si Napoléon eût su pleurer, il est certain qu'il aurait

---

« Sa réputation de ladrerie est si bien faite, que toute la maison assurait qu'elle avait répondu à madame la baronne de S.-Sauveur, qui la badinait agréablement sur son extrême économie, « Puis-je, hélas! trop économiser? j'aurai peut-être un jour *une demi-douzaine de princes et princesses sur les bras ; et comment entretenir tout cela, si je ne fais pas des épargnes?* » Le fait est qu'on lui prête ce propos ; car elle croit son fils plus solide sur le trône que le Louvre sur ses fondemens. C'est précisément ce qui me fait croire que sa lésine est un vice du sang ou d'une basse origine. Imaginez, s'il se peut, la mère d'un puissant monarque faisant corder son bois devant elle, et se plaignant qu'on la sert mal. Ses domestiques ont de moindres gages que ceux d'un simple particulier. Son maître d'hôtel est sans cesse à la torture ; et son intendant la donne trente

versé des larmes, car il fut vivement affecté. Il garda le lit le jour des funérailles, et ne parut dans les classes que le surlendemain.

---

fois au diable par semaine. Il n'est pas de quinzaine qu'elle ne descende dans ses caves, toujours assez mal fournies, et dont elle vérifie l'état. L'acquisition d'une robe est pour elle un supplice. Étant dernièrement à l'opéra, huit paillettes d'or se détachèrent d'un de ses vêtemens; elle ne s'aperçut de cette perte qu'en rentrant au palais. Croirait-on qu'un valet de pied fut envoyé sur-le-champ à l'opéra, afin de vérifier si les paillettes ne seraient point tombées dans la loge? Un très-petit nombre de ses domestiques sont nourris; si quelques-uns de ceux qui ne le sont pas étaient vus dans l'office ou dans les cuisines, ils seraient impitoyablement chassés.

« Lors de la formation de la Société de Charité maternelle, Madame mère s'en déclara la protectrice. « Bon dieu! s'écria plaisamment la baronne de B......eux, je

Cette sensibilité, à laquelle je ne m'attendais pas, me surprit au delà de l'expression. « Quoi ! lui dis-je avec l'accent du reproche, la mort d'une

---

craignais qu'elle ne s'en déclarât la trésorière. Il faut avouer que le denier de l'orphelin l'échappe d'une belle. » Le cardinal Fesch, en dépit de sa passion pour les tableaux, est à peu de chose près le digne pendant de sa sœur, surtout dans son domestique. Il ne nourrit point ses valets. Tous n'ont que quarante sous par jour, son cocher seul a trois francs. Il montrait un jour à Buonaparte le plan d'un palais qu'il faisait bâtir rue du Mont-Blanc. Cette maison, ceinte de toutes parts et sans décors à l'extérieur, n'annonce en aucune manière le palais de l'oncle d'un empereur. « Quelle inscription mettrez-vous au-dessus de la porte, lui demande Napoléon? — Palais-Cardinal, lui répond le prélat. — Dites donc *Auberge-Cardinal*; car, les portes fermées, votre construction a tout l'air d'une hôtellerie. » Ce mot piquant n'a point corrigé le cher oncle ; et, à peu de chose près, la mai-

femme vous abat? A vous entendre, vous étiez au-dessus des événemens de la vie. — Votre reproche, me répondit-il, serait motivé si j'étais plus

---

son a été construite sur le plan critiqué. Ce n'est pas le seul affront qu'il reçut pour son avarice.

« Le jour que ses peintres en bâtimens terminèrent leurs travaux, un d'entre eux le pria de ne point oublier leur *pourboire*. « Ton maître, lui répondit-il avec dureté, ne te donne-t-il pas tous les jours trois livres pour boire? — Oui, Monseigneur, réplique vivement le jeune ouvrier, notre maître nous donne tous les jours trois livres dix sous pour nourrir notre femme et nos enfans; mais quand nous travaillons pour un grand seigneur, et qu'il est bon et généreux, et digne de son rang, nous ne le quittons jamais sans qu'il nous donne pour boire. » Le prélat, étourdi de la réplique, ne sonna mot, et rentra chez lui; mais, quelques minutes après, un domestique remit quatre pièces de cinq francs à l'intrépide ouvrier. J'oubliais

long-temps affecté. Connaissez-vous au surplus le véritable motif de mes regrets, pour vous exprimer ainsi ? le héros ne voit pas sans douleur son cheval emporté d'un coup de canon. Ne m'est-il point permis d'être affecté du tort que la mort me fait ? Ce n'est pas la jeune fille que je regrette ; ce sont les beautés et les plaisirs qu'elle emporte dans la tombe. N'est-ce

---

de vous citer le mot d'un M. Redon, qui, dit-on, a son franc-parler à la nouvelle cour.

« Une jeune femme disait un jour en sa présence : « A l'empressement que met Madame mère à entasser des richesses, on dirait qu'elle est persuadée de les emporter en mourant. — Telle est aussi sa croyance, répond M. Redon : son avarice est, selon elle, une excellente précaution. Elle craint que son fils n'ait besoin de faire un dix-huit brumaire dans l'autre monde. »

. . . .

pas là une perte réelle? Cette belle amie était une cire molle et flexible que je pétrissais au gré de mes désirs. C'était un être fait à ma taille. Sa docilité m'avait coûté du travail et des soins ; maintenant c'est à recommencer. — Voilà, mon cher Napoléon, de l'égoïsme comme il n'en est pas, et je doute beaucoup qu'il réunisse les suffrages de la multitude. —La multitude, Dangeais, laissez là ce cloaque ; quant à moi, je m'en isolerai toujours. Oui, mon ami, je suis égoïste, je fais plus, je m'applaudis de l'être. Grâce aux principes qui maintenant dirigent la société, l'égoïsme n'est plus un vice ; c'est au contraire la première des vertus pour l'homme qui, avec peu de moyens, aspire à faire son chemin. Lancez dans la société deux hommes avec le même avoir et les mêmes moyens.

Que l'un soit essentiellement égoïste; que le malheur d'autrui glisse légèrement sur son ame; qu'en tout et partout il ne voie que lui : que l'autre soit doux, sensible humain et généreux; qu'il recueille l'orphelin et protége l'opprimé; qu'il s'oublie pour les autres et s'affecte de leurs malheurs; vous verrez lequel de ces deux mortels prospérera le mieux. Le premier se logera sous de riches plafonds, et le second dans un grenier. Voilà de terribles vérités, je le sais; mais pourquoi n'en être pas convaincu puisqu'elles existent. Cette conviction, croyez-moi, est de toutes les connaissances nécessaires à l'homme, celle dont il a le plus besoin. Aussi cette partie de l'étude sociale sera toujours celle que je suivrai le mieux. Je ne la recommanderai point aux autres, parce qu'un secret

pressentiment m'avertit que j'aurai besoin quelques jours de trouver des hommes faibles pour en faire des dupes. »

Qui ne s'étonnerait point d'entendre ainsi raisonner un jeune homme, serait, ou un mortel de sa trempe, ou une brute.

J'avoue sincèrement que j'aurais voulu me détacher de lui, que je n'y aurais pas réussi. Au contraire, plus je le fréquentais, et plus je désirais ne point m'en séparer. Ce n'était certainement pas sa douceur, son amabilité, et les égards qu'il avait pour moi, qui me faisaient chérir sa société; mais, et ses actions et ses discours s'isolaient tellement de ce que disaient et faisaient les autres hommes, que j'aurais cru manquer un cours complet d'éducation, si j'avais cessé de le hanter.

L'ordre de nous rendre dans la capitale, vint enfin mettre le comble à ses vœux. Il eût été question d'un poste brillant qu'il n'aurait pas fait éclater plus de joie. On eût dit qu'il avait déjà besoin d'étudier les mœurs et les habitans de la métropole.

En arrivant à l'École militaire, son premier soin fut de se tracer la conduite qu'il y devait tenir. Les élèves, plus âgés et moins évaporés qu'à Brienne, exigeaient, selon lui, une tenue plus sévère, et une originalité plus marquante. Selon moi aussi, je crus qu'il était de son intérêt d'en agir autrement, et sous ce rapport tout le monde eût pensé comme moi. En effet, il était sans fortune et à la veille de perdre M. de Marbeuf, son unique protecteur, dangereusement malade à cette époque. N'était-il pas plus intéressé que jamais à se lier

avec les autres élèves, et à s'en faire des amis? La plupart de ces jeunes gens appartenaient à des personnes riches et puissantes, qu'ils auraient pu solliciter en faveur de leur jeune camarade. J'osai lui soumettre ces importantes considérations. « Ce que vous me proposez, me dit-il, est fort sage, fort bien pensé, et peut convenir à tout autre, mais non à moi. Je vous remercie du conseil; il me prouve au moins que je suis indéchiffrable. Savez-vous, Dangeais, que je suis glorieux de n'être à la portée de personne? L'être que ne peut pénétrer son ami peut espérer de séduire et d'en imposer à tout le monde; autant vaut dire qu'il peut prétendre à de hautes destinées.

« Comment, vous, non-seulement mon compagnon d'études depuis quelques années, mais encore mon

ami, et le seul homme aux yeux duquel je me plais à m'ouvrir, vous en êtes encore à l'alpha de mon être et de mes secrètes pensées? En vérité, Dangeais, cette decouverte centuple mon amour-propre. Cependant je ne serais pas fâché que vous connussiez la structure de mon être; que vous fussiez convaincu que tout en est grand, extraordinaire et fortement ordonné. Ce désir, vous le présumez bien, prend sa source dans mon intérêt personnel; car, et ne l'oubliez jamais, une parole, un geste, un soupir, enfin tout ce qui m'échappera, sera dans le sens de mon bonheur: oui, mon ami, j'ambitionne d'être autrement connu de vous. Certain de frapper votre imagination et de vous donner une grande idée de ma personne, j'ai l'espoir que vous parlerez de moi lorsque nous serons

contraints de nous séparer. Vous direz à vos parens, à vos amis. Le jeune Napoléon est un être extraordinaire, gigantesque, et qui ne descendra pas dans la tombe sans avoir placé son nom dans toutes les bouches. Ce propos circulera de vos connaissances dans leurs sociétés. Ce sera d'abord peu de chose; un grain seulement dans l'horizon de mon avenir. Mais si, plus tard, je viens à briller dans la tempête des événemens, votre prédiction se retracera dans les souvenirs. Alors on se dira : « Ce Napoléon mérite d'être protégé; ses destinées seront superbes; car elles nous furent annoncées comme telles dès sa plus grande jeunesse. » Vous concevez comme moi de quelle utilité me seraient de tels discours? Ainsi donc je serais flatté de vous voir à la hauteur de mon

être, et c'est ce dont vous êtes encore bien loin.

« Je pardonne au vif intérêt que vous prenez à mon bonheur le conseil que vous venez de me donner. Si je le recevais en proportion du tort qu'il pourrait me faire, j'aurais lieu de m'en plaindre. N'en doutez pas, mon ami, le sentier que vous voulez que je prenne m'éloignerait à jamais de la route superbe que je me trace depuis l'enfance. Rien n'est vulgaire comme votre avis, et rien n'est moins vulgaire que moi. Liez-vous amicalement, me dites-vous, avec vos nouveaux camarades. Eh bien! où cela me conduira-t-il? à me confondre parmi eux, et c'est précisément ce que je veux éviter. Le motif en est simple; c'est qu'en me familiarisant avec eux, je ne serais bientôt plus leur égal en raison de

ma naissance et de ma fortune. Je veux donc racheter l'une et l'autre par une pantomime imposante et sombre. Mes formes ne seront pas gracieuses, mais ce qu'elles auront de gigantesque étonnera. Le Vésuve et l'Etna n'ont rien d'aimable à voir, et cependant des deux bouts du monde on les visite. L'œil du voyageur étonné s'arrête avidement sur la noirceur des cratères. Sa pensée le descend dans les gouffres dont il admire la matière destructive; et ces lugubres abîmes laissent dans son cœur un sentiment de crainte et de respect. Tel, et proportion gardée, je veux être, afin d'inspirer de même.

« Les liaisons d'amitié que je formerais, pourraient, selon vous, me procurer des protecteurs parmi les parens de mes camarades? Que sont-ils ces futurs protecteurs? leur nom?

leur rang? leurs qualités, leur nombre? Sont-ils princes ou monarques? car enfin ces deux classes d'hommes peuvent seules me protéger en proportion de mes désirs. Non, Dangeais, je n'ai pas besoin d'un protecteur vulgaire; ou, pour mieux dire, je n'en ai maintenant besoin d'aucun. N'en ai-je pas un dont nul autre n'approche? dont la tête immense se nourrit de mes projets et travaille constamment à mon bien-être? qui ne me perd pas un moment de vue, et qui se brisera sur le rocher des événemens avant de me trahir et de m'abandonner? Ce protecteur des protecteurs, c'est moi! Oui, mon ami, sur l'immensité du globe, je suis maintenant le seul être en état de me protéger proportionnellement à l'ambition qui me dévore; ambition dont je ne puis trop précisément assigner

le terme et la nature. Je suis un bloc de désirs extraordinaires ; or donc, personne ne pouvant ni me comprendre ni se plier à mes vues, *je me reste sur les bras*. Je suis même glorieux de m'y rester. Si quelque jour je suis forcé de consentir à ce qu'un autre travaille à ma prospérité, je me croirai toujours secrètement mon protecteur en titre. Cette idée m'est tellement précieuse, que qui me rendrait de trop grands services pourrait bien me trouver ingrat (1).

« Dangeais, vous venez de m'entendre ; souffrez donc que je m'écarte du chemin que vous me tracez. Je puis vous paraître inconséquent ; néanmoins, avant de vous pronon-

(1) Buonaparte pressentait probablement à cette époque ce qu'il ferait un jour à l'ex-directeur Barras, qui, le premier, lui fraya le chemin de la fortune.

cer, attendez encore quelque temps; j'ose croire que, plus tard, vous m'applaudirez d'avoir été d'un avis contraire au vôtre. »

Après de pareils aveux, j'aurais eu mauvaise grâce de vouloir encore parler sagesse et modération à celui qui me les avait faits. Ce jeune homme fut, selon moi, un fougueux coursier que le temps seul réduirait à prendre une allure moins violente.

Quels que fussent alors les sentimens que Napoléon m'avait inspirés, j'étais loin d'applaudir à tout ce qu'il disait et faisait. L'acerbité de ses principes, la profondeur de ses réflexions, le gigantesque de ses idées, m'étonnaient beaucoup plus qu'ils ne me persuadaient. Plus d'une fois, et lorsqu'emporté par la fougue de son imagination, il ne gardait plus aucune mesure dans ses prétentions et dans

sa morale, j'ai été tenté de lui croire le cerveau détraqué ; mais lorsque cette idée commençait a s'établir en moi, je ne sais quel pressentiment involontaire venait m'avertir que ce jeune Corse réaliserait une partie de son délire ambitieux.

Buonaparte ne fut pas plus tôt à l'École militaire, qu'il s'y fit remarquer par la sévérité de ses manières. Son air sombre, la sécheresse de son abord, et son amour pour la solitude, eurent bientôt éloigné de lui la brillante jeunesse dont il faisait partie. Ce n'était cependant point du mépris qu'il inspirait. Sa taciturnité avait je ne sais quoi qui écartait un pareil sentiment. Il est vrai que tout en lui était alors simulé. Traversait-il au milieu des élèves, il les saluait froidement, et ne leur adressait jamais la parole. Était-il passé, ces

jeunes gens se retournaient pour le regarder souvent ; ils se formaient en groupes pour s'entretenir de lui. C'était alors qu'ils en parlaient chacun à leur manière, et qu'en résumé, ils le regardaient comme un original assez curieux à connaître : peut-être aussi que cette opinion prenait sa source dans les rapports que je leur faisais quelquefois ; car, et malgré la défense de Napoléon, il m'arrivait de leur rendre une partie de ses idées les plus singulières.

Le jeune écolier, cependant, était instruit de ce que ses camarades pensaient de lui. Son regard en dessous n'échappait aucun de leurs gestes, et son oreille, attentive sans le paraître, saisissait au passage le moindre mot qui avait rapport à ses manières d'agir. Contre mon attente, il paraissait satisfait des sentimens qu'il leur avait

inspirés. S'en être fait remarquer, et les occuper souvent, était, selon lui, avoir rempli son but.

Lorsque je lui dis qu'un des élèves le nommait l'ours de Corse : « Je m'en vengerais bien, me répondit-il, si je le forçais quelque jour à m'en surnommer l'aigle (1). »

Si quelque chose peut prouver que l'art du guerrier était la passion favorite du jeune Napoléon, et qu'il mettait cet art au-dessus de toutes les connaissances humaines, c'est la préférence marquée qu'il donna à l'étude des mathématiques et de la géographie, étude qu'il suivit avec succès, tandis qu'il était assez mince écolier sous tous les autres rapports. Je lui en

(1) Si Buonaparte eût dit *le Vautour*, personne aujourd'hui ne lui disputerait ce titre. (*Note de l'Éditeur.*)

faisais un jour l'observation. « Souffrez, me répondit-il, que je garde le silence à ce sujet. Toujours est-il certain que vous ne m'eussiez point fait cette remarque, si les secrets de mon être vous étaient mieux connus; mais il me semble que plus je me découvre, et moins vous m'apercevez.

« Quoi qu'il en soit, si je ne crois point vous devoir raison des motifs qui me livrent tout entier à l'étude des mathématiques et de la géographie; je vous avouerai franchement ce qui me refroidit pour les autres sciences. J'ai d'ailleurs besoin de publier ces idées pour les voir discuter, et savoir enfin si je ne me trompe pas. Ah, Dangeais! en vous avouant que j'ai recours au jugement d'autrui pour me résumer, c'est vous prouver que je suis bien faible sur le sujet que j'expose. Quel aveu! j'en rougis; mais

nous sommes seuls; et si vous étiez indiscret, je vous démentirais.

« Sachez donc, mon ami, que pour être heureux à ma manière, et dans l'avenir, je possède maintenant toutes les connaissances dont je puis avoir besoin. Mes études m'ont à peine fourni le dixième de ces connaissances ; le reste, je me le suis procuré moi-même. Je suis à la fois l'élève et le rhéteur. Individuellement et généralement je connais l'homme. Cette science, la première de toutes, ne se prend point sur les bancs d'un collége, et nos auteurs sont encore impuissans sur ce grand sujet. Comment, en effet, auraient-ils pu mesurer un gouffre du fond de leur cabinet ? C'en est fait, Dangeais, le sujet m'échauffe; je m'y livre sans réserve. ; c'est vous dire que je vais

avancer de grands sophismes ou proclamer d'importantes vérités.

« Si j'ai témoigné de l'indifférence pour les autres sciences, c'est que je les ai toujours regardées comme des matériaux inutiles à l'édifice de mon bonheur. Cette idée m'a totalement refroidi pour tout ce qui fut imprimé, exception faite des livres élémentaires.

« Qu'est-ce donc au surplus qu'un auteur ? Mon ami, répondez-moi ; mais non, je préfère vous voir garder le silence à vous entendre débiter les nombreuses inepties imprimées à ce sujet. Eh bien ! moi, plus vrai, plus hardi, plus téméraire, je vais déchirer impitoyablement un voile qui déjà laisse flotter quelques lambeaux.

« Un auteur, quel qu'il soit, et quelque pompeux que soit le sujet qu'il traite, n'est qu'un phrasier qui nous

donne sa vie, ses principes, ses désirs secrets, ses goûts, ses habitudes, ses sensations, ses plaisirs, ses chagrins, son sommeil, ses rêves, ses intérêts, ses coteries, ses haines et sa politique. Qu'en résulte-il ? que tout est faux; histoire, morale, politique, voyages, découvertes, législation, prose et poésie.

« L'histoire fut et sera, dans tous les temps, un roman de conventions plus ou moins tronqué et affadi. La vie d'un monarque sera toujours un édifice dont nous n'aurons que la façade et les dates ; les héritiers ne permettant point à l'architecte de nous en montrer l'intérieur et les détails.

« J'ai long-temps cru qu'il serait possible d'écrire impartialement l'histoire sous une dynastie qui aurait égorgé et remplacé une autre dynastie. On ne pouvait plus grossière-

ment s'abuser ; c'est, au contraire, en pareilles circonstances que l'historien nous en impose davantage. Retenu d'un côté par la crainte d'irriter la famille usurpatrice, de l'autre, mû par le désir de lui plaire et d'en obtenir des récompenses, il voile le buste de l'impartiale postérité qui pourrait lui reprocher de salir le noble rôle qu'il s'est donné ; sa plume alors tronque les belles actions de la dynastie malheureuse proscrite, glisse sur sa gloire, s'appesantit sur ses erreurs, et finit par lui prêter des crimes.

«L'historien sera-t-il plus véridique sous le paisible héritier d'un monarque que la mort aura frappé ? non ; mais il sera moins méchant et beaucoup plus fade. Le besoin d'être protégé par le fils lui fera pallier les faiblesses ou les crimes du père. Ce dernier, qui jamais n'approcha du

champ d'honneur, sera, s'il faut en croire l'écrivain, le phénix des guerriers. Tel genéral, illustre par ses connaissances militaires et par ses exploits, n'aura fait que suivre aveuglément les plans que lui traça le monarque qui jamais ne régla bien qu'une partie de chasse. Il en sera de même pour les ministres et autres agens de la toute-puissance; enfin, de quel côté que l'on se tourne, on rencontre l'auteur, et rarement la vérité. Que faire en pareil cas? s'attacher aux faits principaux, et mépriser le reste.

« Le vernis de l'imposture s'étend de même à tous les autres genres d'écrire. Les livres de morale sont de longues kyrielles de maximes impraticables pour les quatre cinquièmes du genre humain. Ces faiseurs de préceptes supposèrent tous les individus dans la même situation de fortune et d'esprit.

Ils parlèrent à une classe d'hommes, et non à toutes les classes de la société. Tous les hommes devraient être vertueux, mais tous les hommes peuvent-ils également et constamment l'être? non, des milliers de fois non! Cette lugubre vérité, aussi constante que la lumière, date du jour où les hommes se dirent pour la premiere fois, *le tien, le mien*. Comment enfin nos moralistes n'ont-ils pas su varier leurs maximes et les approprier aux différentes situations de l'espèce? « On ne compose point avec l'honneur et la vertu, » s'écriera tout à coup l'hypocrite écrivain qui mit ses enfans à l'hôpital après nous avoir tracé une brillante et vertueuse série des devoirs de la paternité (1).

---

(1) Buonaparte ferait-il allusion à l'auteur d'Émile?

Que le fourbe décline son axiome tant qu'il voudra. Plus simple et plus vrai, je lui jeterai cette réponse au nez. « L'honneur et la vertu ne sont que des mots pour quiconque est dans le besoin. Celui-là que la faim tiraille, et que la force des circonstances précipite, compose avec tout ce qui peut le soulager et le délivrer. » Ce ne serait pas un livre qu'il faudrait faire pour donner un démenti à ces terribles vérités, ce serait une maison de secours et de protection qu'il faudrait établir.

« Cet établissement, je le sais, est moralement impossible, parce qu'il n'est pas dans notre nature d'être généralement sensibles, généreux et bienfaisans. Mais qu'il me soit permis de négliger des livres qui prêchent imbécilement la même morale à tout le monde; des livres qui ne dis-

tinguent pas du millionnaire l'homme qui, après avoir passé la nuit sous un escalier, se réveille sans savoir où trouver à déjeuner.

« J'ai toujours comparé ces fabricans de préceptes impossibles à un général d'armée qui donnerait à un soldat une pièce de canon pour se défendre. Le malheureux, ne pouvant ni la traîner ni la manœuvrer, fuirait ou composerait avec l'ennemi.

« Si des livres de morale je passe à nos ouvrages en législation, mêmes erreurs; et cela devait être par la raison qu'une seule classe d'hommes les a travaillés.

« L'intérêt de chaque législateur a conduit sa plume; et nos codes, au lieu d'être rédigés dans le sens d'une justice proportionnée à l'état moral des individus, ne le sont plus que

dans le sens de ceux qui furent appelés à les composer.

« Si j'étais monarque, et que je voulusse donner à mes peuples des codes parfaits, j'en confierais la rédaction à un comité secret dans lequel entrerait un chargé d'affaires pris dans le sein de chaque classe de la société.

« Grands seigneurs, courtisans en faveur et disgraciés, diplomates et magistrats, prêtres et religieux, hommes de lettres estimés et plagiaires reconnus, poëtes et artistes bons et mauvais, élèves et professeurs, payeurs et rentiers, hommes de loi, plaideurs ruinés et procureurs millionnaires, capitaines et soldats, marins, esclaves et colons, maîtres et valets, armateurs, négocians, banquiers, artisans, ouvriers et manœuvres, laboureurs et pâtres, honnêtes mar-

chands et banqueroutiers frauduleux, bonne mère de famille et femme adultère, bon époux et mari perfide, amante abusée et fille publique, acteur famé et méchant histrion, saltimbanque, acrobate, filou, gendarme, guichetier et bourreau, s'assiéraient dans ce conseil secret. Le mandataire, homme de bien, qui en serait membre, ferait à sa patrie et au bonheur général le sacrifice momentané de son amour-propre. Oubliant alors l'individu pour n'en saisir que la logique, il prêterait une oreille attentive aux raisonnemens du mandataire flétri. Des conséquences que celui-ci tirerait, il s'appliquerait à distinguer celles que lui dictent ses besoins d'avec celles qui naissent de ses penchans. De ce concours de lumières, puisées au flambeau de l'expérience et de la nature prise sur

le fait, il en résulterait un code approprié à toutes les classes de la population, un œuvre divin, et le plus beau présent que la créature puisse faire aux êtres créés.

« Ce projet, je n'en doute pas, paraîtra chimérique à quiconque l'écoutera superficiellement ; car, et il est prouvé que tout ce qui a besoin d'être approfondi est maintenant classé parmi les rêves et les sophismes. Ce projet, bizarre en apparence, serait néanmoins tout ce que pourrait entreprendre de plus intéressant pour le bonheur de ses sujets un souverain qui aurait la rare envie d'en rendre toutes les classes heureuses.

« Je ne m'appesantirai point sur les autres écrits de l'espèce humaine. Voyages et découvertes sont la plupart des espèces de fables arrangées suivant les goûts et les intérêts de ceux

qui les firent. Un sermon de Bourdaloue, ou de l'aigle de Meaux (1), n'est rien moins que proportionné aux connaissances d'un auditoire de paroisse. Un simple ouvrier, à la fois ignorant et bon chrétien, n'en saisira jamais le style et les figures. Ces sortes de compositions n'ont pas même l'avantage de ces grosses capottes déposées dans la guérite d'un corps-de-garde. Ces lourds vêtemens, qui ne furent coupés sur aucune taille, ont au moins le mérite d'abriter et d'être utiles à tous ceux qui s'en revêtent. Pourquoi livres et sermons ne réunissent-ils pas les mêmes qualités? c'est que l'auteur et le prédicateur, oubliant qu'ils doivent être à la portée de tout le monde, ne s'appliquent qu'à briller aux yeux d'une

(1) Le célèbre Bossuet.

classe d'hommes. Que n'imitent-ils cet aumônier corse (1) qui, chargé de prêcher les troupes la veille d'une bataille, ne leur dit que ces mots : « Guerriers, demain vous recevrez le signal des combats. Votre valeur vous emportera dans cette foule de villages que vous apercevez dans le lointain; là, sont de malheureux habitans qui jamais ne vous firent de mal. Chaque soufflet que vous leur appliquerez vous sera rendu dans l'enfer par un coup de lance; et, pour un coup de sabre que vous leur donnerez, il vous sera arraché quatre onces de chair avec des tenailles brûlantes. Allez, triomphez, et soyez humains, le ciel sera pour vous. »

« Certes, et je ne crains pas d'être démenti, si l'exposition des peines

(1) Lancéoli.

qui, dit-on, nous attendent dans l'éternité, peut mettre un frein à la fureur des hommes, le langage simple et terrible de cet aumônier devait, plus que tout autre, produire un pareil effet. Là ne se trouvent ni mots oiseux ni fleurs de réthorique. Chaque expression est une menace à la portée du dernier *goujat* de l'armée; chaque période comprend l'aspect d'un supplice; enfin, le commencement en est humain, le milieu d'une effrayante énergie, et la conclusion une consolante promesse, une assertion religieuse.

« Dangeais, si tout ce qui fit des livres et prononça des harangues, s'était prononcé comme cet aumônier, nos bibliothéques seraient d'agréables salons de société, où, pour un homme parlant bien, nous ne serions pas obligés de digérer le bavar-

dage, l'ineptie et les impostures d'une foule de Midas in-folio. Sans doute, alors, les sciences m'eussent paru agréables; sans doute, alors, je les eusse accolées aux connaissances de première nécessité : mais partout, je le répète, je les ai trouvées fausses et diffuses. Il n'est pas jusques à la poésie qui ne m'ait révolté par son excessive imposture Ce langage a néanmoins ses licences, motivées par la légèreté des sujets dont il s'empare, et surtout par le peu de confiance que nous devons lui accorder; mais enfin, tout excès est une faute, et toute description poétique est une exagération. Que rapporte-t-on d'une de nos meilleures tragédies? rien, absolument rien. La raison en est simple, c'est que la langue dans laquelle elles sont parlées n'est qu'un harmonieux *roucoulement* qui, momentanément,

flatte l'oreille, et ne laisse rien dans le cœur. La poésie, en un mot, est une aimable distraction qu'un homme de génie, à la fois riche et désœuvré, doit seul préparer à la classe opulente. Mais qu'un jeune homme qui a son chemin à faire, et qu'appellent de plus importantes occupations, qu'un tel homme, dis-je, attache un grand prix à l'art de rimer, et le place dans son affection au-dessus et même au niveau des autres connaissances, c'est ce que je ne puis souffrir, et cette erreur, je ne la partagerai jamais.

« Voilà, mon ami, ma profession de foi sur tout ce qui fut imprimé. Elle n'obtiendra pas les suffrages du vulgaire : tant mieux. Qui espère se bien trouver de la cécité d'un homme, ne lui souhaite pas une bonne vue. »

Ce fut ainsi que Napoléon motiva son indifférence pour tout ce qui n'était point mathématiques et géographie.

Je ne prétends point influencer le jugement d'autrui ; mais, quant à moi, je trouvai les opinions littéraires de ce jeune homme complétement en harmonie avec le reste de son caractère. Même incohérence et même singularité. C'était, en un mot, un individu qui voulait en tout différer des autres.

Je trouvais, néanmoins, qu'il était en contradiction avec ses principes ; puisque journellement on lui voyait à la main, ou les *Commentaires de César*, ou *Polybe*, ou *Plutarque*, ou *Charles XII*. Je lui en demandai la raison : « Ce n'est point, me dit il, la vérité toute entière que je cherche dans ces livres. La politique et la

science des faits qu'ils contiennent, voilà ce qui m'attache à ces importantes lectures. Que les hauts faits attribués aux hommes célèbres que j'admire soient vrais ou faux, peu m'importe. Je n'y trouve pas moins de grands modèles pour me former sur un modèle superbe, si j'ai pour moi la fortune et les événemens. Que m'importe encore, si les portraits d'Alexandre, de Sylla, de César, de Charles XII, et de Cromwell, sont d'imagination, ou que le peintre les ait flattés? en sont-ils moins de magnifiques compositions, devant lesquelles ne peut trop s'arrêter un jeune homme plein de courage et de noble ambition? Quels qu'aient été ces *géans* de l'espèce humaine, je me désire la taille que leur donne l'histoire; et s'il était possible que la fortune mît tout-à-coup à ma disposition les cir-

constances et les moyens de les imiter, soyez certain, mon ami, que je tenterais de me donner leur stature, si toutefois je n'essayais pas de la surpasser. — Savez-vous, Buonaparte, que l'immensité de vos désirs leur donne une teinte romanesque, surtout lorsqu'on les met en parallèle avec votre âge et vos moyens d'exécution? — Il se peut que mon ambition soit aujourd'hui marquée au coin du roman; mais, laissez-moi faire; je serai bien malheureux, ou je mourrai bien jeune, si je n'y mets le cachet de la vérité. — Ne pourriez-vous être plus modestement heureux? — Je vous ai déjà dit que non; *Je sue la renommée et le bruit.* — Pensez-y à deux fois, Napoléon, ce n'est pas toujours dans un bruyant tourbillon que se rencontrent une douce existence et une fin paisible.

Les hommes célèbres, dont vous me parlez, n'en sont-ils pas de terribles exemples?

« Alexandre fut l'assassin de son ami. Dans le plus bel âge de la vie, une imprudence lui donna la mort loin des lieux qui l'avaient vu naître, et l'immense empire qu'il s'était fondé sur des monceaux de cadavres fut aussitôt démembré. Sylla fut le bourreau de ses concitoyens, et mourut exécré..... Le vainqueur d'Antoine périt sous les poignards d'un sénat meurtrier. Le fougueux Charles XII perd en un seul jour son armée et le fruit de dix ans de victoires; fuyant alors chez un étranger qui l'assiége et le fait prisonnier, il rentre dans ses états, et n'en est pas plus sage: un coup d'arquebuse l'atteint dans une tranchée; il meurt, et n'obtient de la postérité que le sobriquet de

Dom Quichotte du Nord. Cromwell égorge son roi ; vit dans de continuelles alarmes, meurt lugubrement, et son cadavre exhumé se dissout sur des fourches patibulaires. Avouez, Buonaparte, que de pareils destins devraient être de puissans correctifs. — Et jamais ils n'en seront que pour les hommes vulgaires. Dangeais, vous n'êtes point à la hauteur de l'héroïsme et d'une noble ambition. Le mortel stimulé par ces deux grandes passions ne regarde pas si ceux qui l'ont précédé dans la même carrière, expirèrent sur un lit d'édredon ou sous le stylet d'un sicaire. Dans les destins des héros qui ne sont plus, et dans l'existence qu'il se prépare, il ne voit et ne compte que les momens glorieux. Les dangers auxquels ces grands hommes furent exposés, et ceux dont lui-même peut être vic-

time, n'arrivent pas jusqu'à son cœur. Tel au moins je serais, si la fortune, oubliant qui je suis, voulait fortement m'aider à devenir ce que je désire être. »

J'eusse voulu ramener Napoléon à des sentimens plus paisibles et plus modérés, que sa dernière phrase m'eût prouvé l'inutilité de mes tentatives. Emporté par un tourbillon d'ambitieuses espérances que rien ne motivait encore, ce jeune homme n'était plus capable d'entendre la voix de la sagesse et de la raison. Sa situation néanmoins ne le rendait que plus digne d'être observé; et si quelque chose m'en eût séparé à cette époque, j'aurais certainement perdu une intéressante distraction.

CHAPITRE VI.

Depuis dix-huit mois, seulement, le protégé de M. de Marbeuf était à l'École militaire, et déjà les professeurs n'osaient le confondre avec les autres élèves. Sa tenue sévère, son air profond et réfléchi, et surtout la sécheresse de son laconisme, lui donnaient, à la vérité, toutes les proportions d'un homme fait et bien pensant. Pouvait-il en être autrement d'un mortel continuellement occupé à se travailler un masque capable d'en imposer à tout le monde? Son système d'hypocrisie ne se déployait pas seulement dans les occasions solennelles, ce jeune élève se composait encore dans les plus petits détails

de la vie. Je ne puis mieux le prouver qu'en citant le trait suivant.

J'étais une après-midi à lire dans sa chambre, tandis qu'il écrivait à Brienne. Tout à coup une voiture entre dans les cours, et nous en vîmes descendre M. de Marbeuf. Je crus que Napoléon allait courir au-devant de son protecteur; je le lui conseillai même. « Continuez votre lecture, me dit-il, et laissez-moi faire. » A l'instant il se place à sa table, s'entoure de traités algébriques, et se met à tracer sur le papier quelques proportions en ce genre. Un domestique de la maison vint alors l'avertir de descendre, sans lui nommer la personne qui l'attendait. « Je ne le puis pour l'instant, » répondit-il brusquement au domestique, en lui poussant, avec vivacité, la porte au nez. Ce garçon courut aussitôt rendre

compte à M. de Marbeuf de la réception qu'on venait de lui faire. Ce généreux protecteur, jaloux de connaître quelle cause assez importante retenait son protégé, n'hésita pas de monter chez lui. Il frappe à la porte: « Ouvrez, » me dit doucement Napoléon. Je lui obéis. M. de Marbeuf entre. Le jeune Corse reste à sa place, et, ses regards attentivement collés sur ses livres, ne se lèvent pas même sur son bienfaiteur; de la main gauche seulement, il fait signe d'attendre qu'il ait fini. M. de Marbeuf, plus qu'étonné d'un tel accueil, lui dit: « Eh bien! Monsieur, est-ce ainsi... » Le rusé matois, regardant alors son bienfaiteur, et faisant mine de sortir d'une profonde méditation, se relève avec vivacité, et s'écrie : « Ah! monsieur le comte! pardonnez, de grâce, à l'état dans le-

quel vous m'avez trouvé! perdu dans la solution d'un problème qui depuis long-temps m'embarrasse, je ne voyais plus, je n'entendais plus, l'univers enfin n'existait plus pour moi. Ah! sans doute il en était ainsi, puisque j'ai quelques momens méconnu mon bienfaiteur, l'homme généreux qui protége ma jeunesse! quels regrets seront les miens, si ce manque de respect involontaire m'enlève... »
—Non, jeune homme, lui répondit M. de Marbeuf, charmé de l'événement, votre oubli, loin de vous nuire dans ma pensée, me prouve au contraire que j'ai bien placé ma protection. Qui s'enfonce ainsi dans la profondeur de ses études, ne peut qu'en faire de très-bonnes. Continuez, mon ami, et je me ferai toujours un plaisir de vous être utile. »

Je crus alors devoir laisser en-

semble le protecteur et le protégé. Je me retirai dans ma chambre, encore étourdi du trait de charlatanisme dont je venais d'être témoin. Peut-on en effet mieux suivre un système de fourberies, que de tirer ainsi profit des plus minces incidens? quel homme ne serait point la dupe de celui qui, en se traçant un pareil plan, jure de ne s'en écarter jamais? Le génie même donnerait dans un tel piége.

M. de Marbeuf, après avoir conversé une heure avec Napoléon, le fit monter dans sa voiture, et sortit avec lui. Il le garda probablement jusqu'au soir, car je ne l'aperçus que le lendemain. «Eh bien! lui dis-je, comment vous trouvez-vous de la journée d'hier? — Bien, me répondit-il; fort bien! Certes, en me levant, je ne m'attendais pas à

cette aubaine. En vérité M. de Marbeuf, en me mettant en fonds, m'a prouvé que les plus petites choses produisent souvent d'heureux résultats. — Il faut avouer aussi que vous êtes des charlatans le charlatan le plus déterminé. — Injuriez-moi, Dangeais, j'y consens; j'ai d'ailleurs besoin de m'accoutumer aux épithètes des êtres infiniment petits qui ne peuvent et ne pourront jamais apprécier mes faits et dits à leur juste valeur. Si l'art de se créer des chances, de se donner du relief, de capter la bienveillance d'un puissant protecteur, de surveiller la circonstance, le jour, l'heure et la minute que l'on peut mettre à profit pour se procurer le bonheur physique et moral, si toutes ces choses, dis-je, constituent le charlatanisme, mon ami, je suis charlatan; je compte

l'être bien davantage, et je serai toujours glorieux de l'être. Cette épithète, grâce au ciel, n'est donnée que par les faibles et les dupes aux plus forts et aux plus rusés. Dites-moi maintenant quelle est de ces deux classes celle que l'on doit préférer ? Au surplus, voyez la chose ce qu'elle est naturellement, et je vous défie de me prouver en quoi elle nuit à la société; et moi je vous prouve combien elle m'est utile. Mon protecteur m'a de nouveau ouvert sa bourse, et je me suis placé très-haut dans son opinion. Devais-je mépriser ce double avantage ! N'est-il pas, comme tant d'autres heureux résultats de mon système, un acheminement aux prospérités que je me désire ? Enfin, monsieur, ou il faut vous taire en ma présence, ou rompre avec moi; ou, si vous l'aimez mieux, discutez mes

principes, mes actions même, mais gardez-vous bien de vous prononcer. Nécessairement je serais contraint de ne vous plus voir. — Ce ton, Buonaparte, n'est pas celui d'un compagnon d'étude.—Cela peut-être; mais c'est celui que je dois prendre avec vous, si je veux vous procurer l'avantage de vivre avec moi. — L'avantage... Napoléon, est-ce bien le mot? — Oui, monsieur; en douter est une injure, et je saurai me passer de votre société. » En disant ces mots, l'insolent jeune homme me tourna le dos et disparut. Je rentrai chez moi, à peu près satisfait de la fermeté que j'avais déployée dans cette affaire. Que l'incivil, me dis-je, se concentre dans son système de fourberie, je ne veux plus être le plastron de ses piquantes répliques. Je ne serai plus obligé de souscrire à ses fougues, à

ses sophismes. Qu'est-il, et qu'a-t-il au surplus pour réaliser ses espérances gigantesques ? Qu'il perde son protecteur, et ce grand homme présumé n'aura peut-être tout au plus que le génie et les moyens de se cacher dans la poussière d'un bureau. Il n'est pas sans énergie, je le sais ; mais le besoin et le défaut de moyens, voilà des massues qui assomment des têtes beaucoup mieux organisées que la sienne.

Ce petit aparté me maintint dans la résolution d'oublier l'intraitable ami que je m'étais donné.

Telles furent les dispositions dans lesquelles je me couchai, et cependant je ne fermai point la paupière pendant toute la nuit. Quand je me levai, je ne sais quoi manquait à mes désirs. Le dégoût et l'ennui me traînèrent en classe. Je crus pouvoir

échapper à ce malaise en m'associant aux jeux de mes camarades. Vain espoir, tout me paraissait insipide. Quelques jeunes élèves, ne me voyant pas avec Buonaparte, se doutèrent de notre rupture; et sur-le-champ on les vit se grouper autour de moi pour en connaître le motif. J'allais leur peindre Napoléon tel que je le connaissais, lorsque tout à coup il parut et m'élança un regard de mépris. M'insulte maintenant qui voudra; mais l'aspect inattendu de ce jeune homme, et le regard qu'il laissa tomber sur moi, me décomposèrent à tel point que je sentis la parole expirer sur mes lèvres. Une force inconnue m'arracha du milieu des élèves, étrangement surpris de mon silence et de ma retraite.

Aujourd'hui que quarante-cinq hivers ont passé sur ma tête, je ne

puis encore me rendre compte de cette faiblesse inconcevable, et que rien ne saurait motiver. Car enfin, Buonaparte était bien à cette époque ce qu'il fut dans la suite, l'être le plus orgueilleux et le moins liant que le globe ait jamais porté. Quoi qu'il en soit, si c'est d'après cet événement qu'en 1814 un journal et quelques pamphlétaires m'ont classé parmi les idiots que sa pantomime avait séduits, j'ose assurer, tout en méprisant leurs diatribes, qu'ils pouvaient s'exprimer plus honnêtement sur mon compte.

Si je m'attachai à la jeunesse de Buonaparte, si plus tard la fortune m'a fixé près de lui, je ne crois pas qu'il fût en France un homme moins partisan de son délire que moi. Et pourquoi ai-je plus qu'un autre répugné à ses principes? c'est que,

plus qu'un autre, j'ai pu les apprécier. Le plaisir de mesurer son ambition, d'en connaître l'aliment, et de voir de mes propres yeux où le conduiraient le gigantesque de ses projets, l'incohérence de ses idées, et l'acerbité de ses maximes, voilà les grands motifs qui me fixèrent près de lui à deux époques différentes. Celui-là croira volontiers à cette profession de foi de ma part, qui pourra se faire une juste idée des connaissances que m'ont procurées les jactances, les inégalités, les projets, les sophismes et les fureurs du prisonnier de Sainte-Hélène. En un mot, l'étude de ce *volcan baptisé* m'en a plus appris sur l'homme que tous les traités de morale, passés, présens et futurs.

Si en m'échappant du groupe que les élèves avaient formé autour de

moi, je me trouvai dans le vestibule du Nord et en face de Napoléon, ce fut le hasard qui nous mit en présence, car je n'avais nullement l'intention de le rencontrer; j'allais même rebrousser chemin, lorsqu'il me dit, beaucoup plus doucement que je ne l'aurais cru : « Dangeais, vous avez été près de vous déshonorer en publiant ce que je vous ai confié de mes principes et de mes espérances. Plus pour vous que pour moi, je vous félicite d'avoir échappé à cette lâcheté, qui, j'ose le dire, vous aurait perdu dans l'esprit de vos camarades. Ce retour sur vous-même me fait soupçonner que je puis avoir été trop vif à votre égard; mais, je vous le répète, c'est un caractère auquel devra se plier tout ce qui, désormais, voudra se lier avec moi. Je ne me sens ni la volonté ni la force de

mitiger l'âcreté de ma franchise. Pourquoi d'ailleurs osez-vous douter des avantages que ma société peut vous procurer? ah! mon ami, vous n'êtes plus un enfant, et tout ce qui se rattache à moi peut faire de vous un homme. Enfoncez-vous dans mes principes, décomposez mes actions et leurs résultats, et vous verrez que mon noble orgueil n'est point déplacé. »

Si Napoléon, en me parlant ainsi, faisait le premier pas vers une mutuelle réconciliation, ce n'en était pas moins le même orgueilleux jeune homme, l'être, enfin, pétri d'amour-propre et persuadé d'être en tout supérieur aux autres. Cédant néanmoins au penchant qui m'entraînait vers lui, je repris des liaisons qui depuis jetèrent sur ma vie une agréable variation.

Quelque temps après cette rupture d'un moment, le directeur de l'École militaire reçut l'ordre de former les listes des candidats à présenter pour l'arme du génie et de l'artillerie.

La confection de ces listes exigeait une écriture belle et nette ; et, sous ce rapport, je fus appelé à travailler sous la dictée de M. Daguille A côté du nom de chaque élève présenté comme candidat, s'écrivait en marge une note contenant ses mœurs, ses habitudes, son caractère, ses connaissances, et les espérances que l'on pouvait raisonnablement asseoir sur lui.

Tout le monde a vu, dans les archives de l'École militaire, celle qui fut écrite et maintenue à côté du nom de Buonaparte. Mais très-peu de personnes connaissent celle qui lui fut primitivement destinée, excepté

M. Mallet-du-Pan, qui, je crois, en avait pris copie chez madame de Staël. En voici l'original et le premier jet :

« Napoléon Buonaparte, corse de nation et de caractère, homme à part, studieux, dédaignant le plaisir pour le travail. Ami de lectures importantes et sévères. Appliqué aux sciences exactes, mixte pour les autres, fort en mathématiques, bon géographe, taciturne, solitaire, bizarre, dédaigneux, égoïste et tenace à l'excès, parlant peu, froidement laconique, dur en repartie, et difficile à vivre, d'un amour-propre excessif, ambitieux, jaloux, et tout en espérances. Ce jeune homme est à protéger et à surveiller. » . . .
. . . .

Cette pièce intéressante, bien faite et fort peu connue, n'a jamais été imprimée qu'en 1800 à Leyde en

Hollande, dans un ouvrage que l'autorité du pays fit mettre au pilon, craignant d'irriter le premier consul.

Quoique cette note fût à peu près ce qu'elle devait être, l'intérêt que je portais alors au jeune candidat me fit prier M. Daguille d'en adoucir les dernières épithètes. Il me répondit, qu'obligé de dire la vérité, il ne pouvait trop signaler un jeune homme dont les penchans pourraient un jour avoir besoin d'être mitigés.

Ce refus me fit d'autant plus de chagrin que je désirais vivement de voir Napoléon sur un autre théâtre. Là, me disais-je, celui dont je me suis, presque malgré moi, infatué, l'impétueux jeune homme qui fait mine aujourd'hui de vouloir tout englober dans le cercle illimité de son ambition, se trouvera peut-être trop heureux de vivre et mourir sous

l'épaulette d'un obscur sous-lieutenant.

Si je n'avais craint de me compromettre auprès de mon professeur, j'aurais fait part à Napoléon de la note que l'on venait d'accoler à son nom. C'eût été, néanmoins, peine inutile ; car M. de Marbeuf, à qui la note fut communiquée, eut assez de pouvoir pour la faire supprimer. On lui substitua celle-ci, que certains auteurs ont passablement défigurée.

« Corse d'origine et de caractère ; studieux, réfléchi, vif et opiniâtre : ce jeune homme ira loin si les circonstances le favorisent. »

Buonaparte m'avait fait promettre de lui montrer la note qui le concernerait, à condition qu'il me garderait le secret. Je la lui remis deux jours avant le départ des listes pour le conseil d'examen. « Cela, me dit-il, est

bien sec, bien étranglé; je n'y vois de réellement bon que cette dernière phrase : « Ce jeune homme ira loin, si les circonstances le favorisent. » Mais, enfin, quel que soit le laconisme de cette note, et puisqu'il faut m'en contenter, j'aime à croire qu'il est peu de candidats susceptibles d'être ainsi jugés. — Je pense à peu près de même, et cependant je craignais que cette note ne vous affligeât vivement. — Cela ne pouvait être. Ne m'y reconnaît-on pas un caractère. Or donc, c'est déjà quelque chose, puisqu'un caractère ne fut jamais l'apanage d'un homme nul et sans énergie. — En ce cas, Napoléon, je puis, sans courir les risques de vous chagriner, rompre le silence, et vous avouer qu'en premier lieu votre note avait été autrement conçue. — Quoi! se pourrait-il?.... Ah! Dangeais, ne

me privez pas du plaisir d'en connaître le contenu. » J'allai sur-le-champ lui en chercher l'original, qui, ne servant plus à rien, était facilement resté entre mes mains. Il le parcourut à plusieurs reprises avec une satisfaction qui se manifestait dans tous ses traits. « Quel est, me dit-il ensuite le maladroit, ou plutôt quel individu jaloux de mon bonheur et de mon avancement, fit supprimer cette note superbe pour y substituer celle que vous m'avez fait lire en premier ; quel qu'il soit, je ne balance pas à dire qu'il me fait plus de tort qu'il ne pense ; le malheureux ne connaît donc pas la richesse de cette expression, « *Homme à part ?* » est-il beaucoup de mortels qui méritent cette définition? elle seule vaut un volume d'éloges ; elle arrête l'imagination de qui la lit ; elle le fixe sur

le sujet qui la reçoit; enfin cette première note valait une apostille du roi de France. Vous ne pourriez pas, Dangeais, me faire restituer cette note, ou la remettre secrètement sur la liste des candidats?—Cette substitution, lui répondis-je, est totalement impossible, en ce que les listes ne sont plus à ma disposition. Supposons même qu'elles y fussent encore, votre projet n'en serait pas moins impraticable, par la raison qu'il compromettrait M. Daguille, auteur de la première note, et qui la supprima à la prière de M. de Marbeuf. »

Ce fut avec bien de la peine que Buonaparte souscrivit à ces raisons; et la suppression de cette première note lui fut d'autant plus sensible, qu'elle eût été, selon lui, le principe d'un rapide avancement.

Quiconque, après avoir lu cette

anecdote, n'avouerait pas que ce Napoléon aurait désorienté la tête la mieux organisée, et quelquefois lassé sa patience, aurait probablement glissé sur cette particularité de sa vie. Qui ne s'étonnerait en effet de voir un jeune homme en opposition avec les plus simples notions, qui vous trompe dans toutes vos conjectures, et ne pensé rien de ce qu'il est présumable qu'il pensera? M. de Marbeuf était certainement loin de croire qu'il affligerait son protégé, en faisant arracher d'auprès de son nom la note, un peu plus que sévère, qu'on y avait mise. Et moi aussi, je ne pensais pas que ce jeune homme s'affligerait de ce qui m'aurait fait, comme à tout autre, un véritable plaisir. Enfin, persuadé que ce serait perdre mon temps que de lui faire sentir toute la bizarrerie de son caractère

et de ses opinions, je préférai demeurer convaincu que sur le globe il n'était pas d'être plus inextricable.

Cinq semaines après la formation des listes, vingt-deux des candidats présentés furent choisis pour compléter les cadres des officiers d'artillerie. Buonaparte et moi nous en fîmes partie comme sous-lieutenans.

De tous ceux qui furent promus à ce grade, il n'en était pas un seul aussi complétement satisfait que le protégé de M. de Marbeuf.

Quelque sombre et réservé que fût d'ordinaire le fils de madame Lætitia, sa joie ne pût se concentrer dans son cœur; et la manière dont il me l'exprima avait quelque chose de puérile et d'étourdi. Cet oubli me parut si extraordinaire, que je lui en témoignai ma surprise. « Quoi! lui dis-je, c'est ainsi que Napoléon se

prostitue à l'aspect d'une très-simple épaulette ; quoi ! c'est là ce philosophe nébuleux qui passe toutes les actions de la vie au tamis de la réserve et de la sévérité ? Franchement, je le croirais déchu. S'il s'extasie d'une sous-lieutenance, il faudra probablement le lier quand il deviendra capitaine. Napoléon, votre ambition n'est point autant illimitée que vous avez bien voulu me le persuader. Grâce à de solides réflexions, vous serez plus facile à contenter que je ne l'aurais cru. Je vous en félicite ; car, qui trop désire n'obtient rien. Depuis longtemps je vous souhaite cette paisible modération. — Allons, Dangeais, prenez champ. Je suis d'autant mieux disposé à tolérer vos sarcasmes, que je ne me sens point du tout l'envie de me fâcher. C'est aujourd'hui le jour des grâces et de la tolérance.

Vos plaisanteries, malheureusement, me persuadent, plus que jamais, que vous êtes à cent piques des hommes et de la nature des choses. S'il en était autrement, vous vous avoueriez que ma joie doit être centuple de la vôtre, quoique nous soyons tous les deux promus au même grade. —Pourquoi cela, s'il vous plaît? —Pourquoi cela? eh bien! je vais vous le dire : écoutez-moi. De sous-lieutenant que désirez-vous être, lieutenant, capitaine, colonel? Ah! pour le coup, si vous arrivez à ce dernier grade, vous voilà de tous les mortels, le plus heureux, le plus satisfait. Eh bien, moi, supposez-moi colonel, avec la certitude de ne jamais être autre chose, je me fais sauter le crâne. — En vérité, Napoléon, vous extravaguez; que diable voulez-vous donc être? --- Je l'ignore; mais j'aspire à

être autre chose qu'un simple colonel. Or donc, souffrez que j'établisse une proportion dans la satisfaction que nous devons éprouver aujourd'hui l'un et l'autre.

« Votre nouveau grade doit vous inspirer autant de joie qu'un bon testament qui vous assurerait dans l'avenir quatre à cinq mille francs de rentes. Et moi, je dois fêter mon brevet de sous-lieutenant comme le contrat d'acquisition d'une ferme que bientôt je métamorphoserai en palais superbe. — C'en est fait, Buonaparte, votre timbre est fêlé. —Croyez-le, que m'importe. Je vous prouverai qu'en raffolant d'une sous-lieutenance, l'épaulette d'un colonel ne me fera pas perdre l'esprit. Est-ce bien vous, Dangeais, qui avez cru cela? Vîtes-vous jamais un jeune et brillant coursier prêt à se lancer dans l'arène? Il

frappe la terre, blanchit le mors de son écume et bondit, tant il est aise de se signaler. Est-il lancé? il fournit rapidement sa carrière. Est-il au but? il modère sa fougue, ne hennit plus, et se repose majestueusement. Dangeais, je m'agite aujourd'hui aussi bruyamment que ce coursier; comme lui je fournirai ma carrière; comme lui je me reposerai au but (1). — Napoléon, cet oracle est moins sûr que celui de Calchas. »

---

(1) Si, dans sa pensée, Buonaparte avait marqué ce but sur le rocher de Sainte-Hélène, je ne vois pas qu'il n'ait point fourni la carrière qu'il se promettait. Puisse-t-il aussi être forcé de s'en tenir au but qu'il vient d'atteindre! Puisse-t-il être contraint de s'y reposer toujours! Majestueusement ou non, que nous importe? pourvu qu'il ne se repose jamais chez nous. (*Note de l'Éditeur.*)

Je n'osai pas pousser plus loin cette amère plaisanterie, qui aurait pu dégénérer en dispute, et me brouiller de nouveau avec mon intraitable ami; rupture qui m'aurait peut-être privé du plaisir de l'observer dans la nouvelle carrière qu'il allait parcourir.

Nous commençâmes alors nos préparatifs de départ. Tandis que mon père fournissait à tous mes besoins, M. de Marbeuf s'occupait de ceux de Buonaparte avec une générosité sans exemple. Ce furent, je crois, les derniers services qu'il lui rendit, car la mort l'enleva quelque temps après.

Nous étions enfin l'un et l'autre en état de figurer honorablement parmi les officiers dont nous allions faire partie, lorsque nous reçûmes l'ordre de rejoindre notre corps, alors en garnison à la Fère, où nous arrivâmes le surlendemain.

CHAPITRE VII.

Voici donc le jeune Corse sur un nouveau théâtre. Sa pantomime y sera-t-elle la même, ou la modifiera-t-il suivant le rang, l'âge et l'humeur de ses nouveaux camarades? Y sera-t-il constamment fourbe, hypocrite et dissimulé? ses discours et ses principes seront-ils toujours exagérés? son ambition démésurée reconnaîtra-t-elle enfin le néant de ses gigantesques espérances? Telles étaient les demandes que je me faisais en secret, lorsque nous fûmes arrivés à la Fère.

Buonaparte avait probablement été recommandé par M. de Marbeuf au colonel du régiment, car il en fut

parfaitement bien reçu en présence de tout le corps d'officiers. Le colonel lui fit plusieurs demandes auxquelles il répondit avec beaucoup de réserve, et surtout fort laconiquement. Surpris de trouver aussi peu d'abandon dans un jeune homme que l'accueil qu'il lui faisait aurait dû mettre à l'aise, le colonel lui dit en riant. « Allons, monsieur Buonaparte, une garnison n'est pas un cloître, et de jeunes officiers ne sont point des Chartreux. Il faut ici réunir aux devoirs du métier les qualités de l'homme aimable et liant .» Cette espèce de reproche, qui aurait dû inspirer un peu plus d'épanchement au nouvel arrivé, ne lui fit aucune impression. « Je ferai, monsieur, répondit-il seulement, tout ce qu'il faudra faire pour mériter votre estime, votre amitié et celle de mes nouveaux camarades. ».

Je souffrais intérieurement de la tenue froide et réservée que mon ami affichait dans cette première entrevue. Tous les autres officiers avaient les yeux sur lui, et je craignais qu'ils n'en conçussent une mauvaise opinion. Je lui en fis l'observation, lorsque nous fûmes dans les chambres qui nous avaient été destinées au pavillon. « N'ayez aucune inquiétude, me dit-il, je suis au contraire infiniment satisfait de la conduite que j'ai tenue. Je suis maintenant sûr d'échapper à l'épithète de *blanc-bec*. Dorénavant je serai plus communicatif, mais en aucun temps je ne me livrerai trop. »

Sans être trop intimément lié avec ses nouveaux camarades, notre sous-lieutenant vivait assez bien avec eux. Une fois, seulement, il se prit de

mots avec le lieutenant Delorges; et voici pourquoi.

Buonaparte, extrême en tout, idolâtrait le rocher qui l'avait vu naître. La Corse, à l'entendre, était la pépinière des grands hommes. Parlait-il des deux Paoli? devant eux les héros anciens et modernes devaient baisser pavillon. Un jour que, dans un repas de corps, il portait aux nues et les Paoli et ses concitoyens, Delorges, probablement ennuyé de l'exagération, lui dit très-inconsidérément: « Avec tous ces hauts faits, et ces héros, vous seriez esclaves des Génois, si vous n'étiez nos tributaires. — Vos tributaires !...... lui réplique vivement l'impétueux sous-lieutenant, dites, monsieur, vos compagnons d'armes et de gloire; et certes nous n'aurions pas ce fatal honneur, si les Français n'eussent été dix contre un Corse. »

Cette dispute aurait probablement eu d'autres suites, si le colonel, étonné de l'inconséquence des deux jeunes officiers, ne leur eût imposé silence.

Depuis six mois nous étions à la Fère : Buonaparte travaillait constamment, et néanmoins je ne voyais rien qui eût le moindre trait à réaliser un jour les grandes prétentions que depuis long-temps il m'avait secrètement manifestées. Quelle proportion, en effet, pouvait-il exister entre un simple sous-lieutenant confiné dans l'obscurité d'une très-petite et très-ennuyeuse garnison, et l'immensité des désirs dont il m'avait paru dévoré ? Enfin, je demeurai persuadé qu'il était la montagne accouchant d'une souris : oubliant alors qu'il était encore bien jeune, je me préparais secrètement à le badiner sur ses espérances, lorsque mon père apprit qu'un

de mes oncles maternels, et dont j'étais l'unique héritier, venait de mourir à la Martinique. Ce parent me laissait de grands biens, et c'est pourquoi il fut conclu que je ferais le voyage d'Amérique avec mon père.

Si voyager pour recueillir une riche succession est nécessairement un plaisir que partagerait tout le monde, combien ce plaisir ne devait-il pas être mieux senti par un homme de mon âge ! Ma joie, néanmoins, fut quelque peu troublée par la nécessité d'abandonner mon ami et mon compagnon d'armes. Quoique rien ne me déguisât alors la distance que je voyais entre lui et de grandes choses, je ne sais quel sentiment secret me disait que ce jeune Corse ne croupirait point dans l'obscurité d'un régiment d'artillerie. Je ne chercherai pas davantage les causes de ce pressentiment,

le lecteur peut les supposer dans l'impression qu'avaient laissée au fond de mon cœur les discours et le caractère exalté de mon compagnon d'études. Quoi qu'il en soit, ce ne fut pas sans peine que je lui annonçai mon départ. « Les ordres d'un père, lui dis-je, et l'intérêt de ma fortune, m'enlèvent à votre société. Élevés ensemble, et maintenant sous les mêmes drapeaux, il m'eût été bien doux de nous pousser de compagnie dans la carrière de l'honneur et de la fortune. Je me fusse trouvé heureux de vous voir réaliser une partie de vos espérances (1); mais, et puisque le

(1) J'étais, sans doute, loin de prevoir les sanglans succès qu'il a obtenus; et si je mis autant d'onction dans cet adieu et dans la prière que je lui faisais, c'est que je tenais beaucoup à savoir ce qu'il deviendrait, et surtout à recevoir des nouvelles d'Europe.

sort en ordonne autrement, notre séparation sera moins douloureuse, si vous consentez à ce qu'une correspondance suivie m'apporte de vos nouvelles d'un hémisphère dans l'autre. »

Présumais-je trop en pensant que ces paroles amicales auraient attendri le compagnon de ma jeunesse? ne pouvais-je pas croire que sa réponse serait dans le sens de mon chagrin? Certes, tout autre, ainsi que moi, l'aurait cru. Eh bien! on se fût trompé. Napoléon, au lieu de partager mes regrets, ne me répondit que ces mots: « Que vous êtes heureux, vous autres! de riches parens vous laissent d'immenses héritages; et moi, les quatre cinquièmes du genre humain viendraient à mourir, que je n'hériterais pas de vingt-quatre sous; et tout serait à sa place sur

notre grain de sable ! non, sans doute, tout au contraire y serait insupportable pour certains individus, si la nature ne les avait organisés de manière à rectifier l'injuste distribution des biens de ce monde et de ses prospérités. » Ce mouvement d'une basse jalousie, et surtout le ton chagrin avec lequel elle me fut exprimée, aurait dû me faire perdre à jamais l'envie d'avoir quelque chose de commun avec Napoléon ; mais cette rupture n'était probablement point écrite dans le livre du destin ; car, après quelques minutes de réflexion, il me dit : « Vous avez raison, nous correspondrons ensemble ; aussi-bien je pense avoir beaucoup de choses à vous mander. Jurez-moi, par ce que vous avez de plus cher, que ma correspondance ne verra le jour qu'après ma mort ; mais non, ne faites

pas de sermens, je n'y crois pas ; promettez-moi seulement d'être discret par le tendre intérêt que vous m'avez toujours témoigné. Si le sort, néanmoins, me reléguait dans des contrées lointaines ou me descendait dans la tombe, alors publiez ma correspondance ; soyez mon historien : je ne mourrai pas, je suis sûr, tout entier. Mes lettres seront l'histoire de ma vie politique et morale, quel que soit le peu de temps que vous restiez en Amérique.

« Si l'honneur de mon nom et ma mémoire ne réclamaient ce grand sacrifice, certes je vous demanderais un silence éternel ; mais, je vous le répète, j'aimerais à ne pas périr corps et renommée, dût tout l'univers blâmer mon style, mes principes et mes actions ; chose qui probablement arrivera, car il est fort douteux que

mes contemporains soient à la hauteur de ma manière de voir et les hommes et les choses. » Buonaparte m'aurait beaucoup moins promis, que j'aurais été curieux d'être en commerce de lettres avec lui. Pouvais-je, en effet, ne pas vouloir connaître le traitement que ferait la fortune à un homme qui, dès sa plus tendre jeunesse, s'est flatté de l'enchaîner un jour? Oublier totalement cet être bizarre, c'eût été perdre le fruit de huit à neuf années d'observations, qui me coûtèrent souvent beaucoup de patience et de mécontentement. Or donc, je souscrivis à tout ce que voulut Buonaparte; et, le 5 septembre 1788, je le quittai pour me rendre à la Martinique, où j'arrivai sans accident, le 8 décembre de la même année.

CHAPITRE VIII.

Maintenant, et comme on le présume bien, ces mémoires vont éprouver un vide que leur imprimera mon absence, cette lacune de douzé ans, c'est-à-dire depuis le 5 septembre 1788, jour de mon départ pour la Martinique, jusqu'au 12 février 1800, époque de mon retour en France. Ce vide, néanmoins, serait imperceptible, si je pouvais donner au public toute la correspondance de Buonaparte avec moi pendant mon séjour en Amérique; mais, grâce au ministre de la police, et par conséquent au premier consul, cette satisfaction n'est plus en mon pouvoir. Je décrirai l'événement qui m'en prive en temps

et lieu. Il faut donc se contenter de ce que j'ai miraculeusement sauvé de cette correspondance. Quoique de nature à compromettre terriblement Napoléon, en le faisant connaître, il est probable que ces lettres ne furent pas aussitôt brûlées qu'elles me furent enlevées; car Murat, qui peut-être m'en soupçonnait encore, me dit, après un assez long entretien à ce sujet : « Si j'eusse été possesseur d'une pareille correspondance, je l'aurais cachée dans *ma peau.* » Une circonstance non moins étonnante, et qui prouve sans réplique que ces lettres me furent arrachées par ordre supérieur, c'est que le fameux Montgaillard en vit deux entre les mains, je crois, de l'imprimeur Hénée, ancienne maison Knapen. Montgaillard, frappé de l'écriture de Napoléon, qu'il connaissait mieux que

personne, demanda au typographe de qui il tenait ces lettres. Ce dernier, après bien des instances, lui répondit qu'il les avait achetées d'un brigadier de gendarmerie, mort depuis quelque temps. Montgaillard ne perdit point de temps, et courut chez Fouché lui conter la découverte qu'il avait faite. Le même jour, les lettres furent retirées des mains de l'imprimeur, qui, dit-on, fut dédommagé. Que conclure de cela? sinon que ce furent des gendarmes déguisés qui m'enlevèrent mes papiers, et qu'un d'entre eux s'était approprié les deux lettres que l'imprimeur avait achetées.

Parmi la correspondance qui me fut volée étaient les copies de mes réponses à Buonaparte. Cette perte, néanmoins, ne m'affecte pas, car le peu d'intérêt qu'elles comportent

m'aurait empêché de les livrer à l'impression. Quant à ce qui me reste de cette correspondance, le public voudra bien le recevoir tel qu'il fut écrit; je ne me suis point cru le droit d'y changer un seul mot. Dans ces lettres, cependant, Buonaparte se joue des règles de la syntaxe comme il s'est joué depuis des Constitutions qu'il avait jurées. Elles fourmillent de constructions bizarres, de néologismes, d'expressions gigantesques, et à lui seul. Quant aux principes qu'elles renferment, aux aperçus et aux projets dont elles se composent, c'est encore la même incohérence et la même *grandiosité*. Ces lettres, enfin, et si j'ose m'exprimer ainsi, sont la substance physique et morale de Napoléon; elles donneront encore la mesure des peines que dût éprouver, plus tard, Maret, duc de Bassano, lors-

qu'il fut chargé d'assouplir le style de son fougueux maître et seigneur. Ceci me rappelle une anecdote assez plaisante, et qui mit M. Maret à peu près dans le même embarras que Gilblas auprès de l'archevêque de Grenade.

Un jour d'hiver que Berthier, Pomereuil, Cambacérès et Regnault-d'Angély étaient au salon avec Buonaparte et Maret, on vint à parler littérature. « Maintenant, dit hardiment Napoléon, il ne peut être de style fixe; puisqu'on a révolutionné les hommes, il faut révolutionner les langues. » Il se fit alors un silence qui avait tout l'air d'une improbation; le consul ne s'y méprit point. « Il est plus aisé, messieurs, ajouta-t-il, d'improuver que de réfuter solidement: Eh bien ! moi, je prouve ce que j'avance. S'il est des principes fixes dans notre langue, il n'est plus aujour-

d'hui de style fixe et de modèle. J'en appelle aux éloges donnés à celui de M. de Châteaubriant. Si Bossuet, Racine et Fénélon sont des modèles dont on ne peut s'écarter sans faire un faux pas, que sont donc les œuvres de Châteaubriant ? Constamment poétique et brillantée, sa période construite d'après les règles d'une syntaxe imaginaire et torturée (1), affadie d'expressions vides de sens et hors nature, quoique élégamment attisées, égare le lecteur dans un monde

---

(1) Buonaparte aurait bien dû s'appliquer une partie de cette définition du style; car quelle diction fût plus que la sienne vide de sens et torturée? Il est vrai que pour écrire ainsi il avait ses raisons. « Aussi, disait-il à Cambacérès, il est des occasions où étourdir son auditoire vaut beaucoup mieux que de s'en faire comprendre. »

qui n'est pas, et parmi des sensations qu'une seconde voit naître et mourir. Là, rien n'est naturel, tout est fictif; et souvent, pour le comprendre, il faudrait être mythologue, poëte, astronome, naturaliste, voyageur et médecin. Démentez-moi, messieurs, si ce n'est pas là Châteaubriant? et cependant on le lit; or donc, le style n'a plus de fixité. — Qui vous a dit, reprit Maret, que Châteaubriant est un bon ecrivain? personne; au contraire, il est constant que qui le prendra pour modèle sera détestable, parce qu'il n'aura jamais ni son génie, ni son imagination. » Napoléon courut alors dans son cabinet, et en revint avec un papier plié. «Voyons, Maret, ce que vous penserez de ce que je vais vous lire. On me soutenait l'autre jour que le style en est sublime, et moi, je suis d'avis contraire.

Prononcez, je vous prie, d'après votre conscience. »

Buonaparte était, dans ce moment, près d'une console, et à quelque distance des autres personnages. Déployant alors le papier qu'il tenait à la main, il lit à haute voix, quoi? une des lettres qu'il m'avait écrites à la Martinique, ayant soin d'en déguiser les noms. Cette lettre, autant pour le style que pour les pensées, était précisément une des plus fougueuses et des plus incohérentes que jamais il eût écrites. La lecture en était à peine achevée, que le pauvre Maret lui dit : « Vous avez raison, ce style ne vaut rien; il est lardé d'expressions forcées, et l'on dirait que l'auteur écrivit cette lettre sur le cratère d'un volcan ou aux Petites-Maisons. »

A ces derniers mots, disait M. Re-

gnault-de-Saint-Jean-d'Angély ; qui, en 1814, racontait ce fait en ma présence, le consul ne fut pas maître de réprimer un réfrognement colérique de très-mauvais augure pour l'imprudent secrétaire. Napoléon devint successivement pourpre, blanc, jaune et vert. Froissant alors la lettre dans sa main, il dit à Maret, avec un accent sardonique : « Vous n'avez probablement jamais écrit sur le cratère d'un volcan ; j'en juge à la froideur et à la monotonie de vos lourdes rédactions ; » et il rentra brusquement dans son cabinet.

Cette insolente observation laissa les spectateurs dans un étonnement difficile à peindre ; mais chacun eut le mot de l'énigme, et l'auteur de la lettre ne fut plus méconnu. Quant au pauvre Maret, debout, l'œil fixe et la bouche béante, un coup de canon

l'eût seul décloué de sa place. « Voilà, lui dit Berthier en riant, ce qu'il arrive à vous autres grands politiques. Continuellement courbé sur les in-folios de la diplomatie, tout autres lectures vous paraissent insipides. Cependant, si vous aviez bien possédé votre *Lesage* et son *Santillane*, vous auriez su qu'il faut sagement se prononcer sur les écrits des grands et sur ceux qu'ils nous lisent ; car s'ils se donnent cette peine, c'est que l'ouvrage est le leur, quand bien même ils vous diraient le contraire ; mais rassurez-vous, je ferai votre paix. »

Il est probable, en effet, qu'il la fit, car le maître et le secrétaire vécurent depuis en assez bonne intelligence, sans préjudice des petites mercuriales que le dernier recevait de temps en temps.

On se doute bien que le secret de

cette aventure ne pouvait qu'être bien gardé, car le maître et roi était de force à mettre dans un cul de basse fosse l'indiscret qui en aurait publié les détails ; aussi ne fût-ce qu'après la restauration, que cette anecdote fut racontée en société.

J'oubliais de dire que la lettre sur laquelle Maret se prononça si inconsidérément, n'est point une de celles qui se trouvent ici. On peut, néanmoins s'en faire une idée par la lecture de celles qui suivent. Buonaparte n'avait qu'une manière d'être et un *faire* à lui. Dans ses lettres, les sujets seuls varient ; mais quant aux pensées, au style et à la morale, ce sont toujours les mêmes fougues, les mêmes écarts. Qu'on se garde bien d'attribuer à l'amitié qu'il me portait l'extrême abandon qu'il met dans ses lettres. S'il se dépouillait

ainsi devant moi de tous les secrets de son cœur, c'est qu'il ne pouvait les contenir. Buonaparte, et j'en appelle à ceux qui l'ont approché, était de tous les hommes le plus discret, et en même temps celui de qui les secrets échappaient le plus facilement. Était-il une fois livré à l'impétuosité de son caractère ? ou traitait-il un sujet qui l'intéressât ? alors il ne s'appartenait plus ; il oubliait les personnes qui l'environnaient. Ses terribles monologues, ou ses furieux aparté, vous ouvraient ses plus secrètes pensées; il ne vous disait rien, mais tout débondait de son cœur. Sans ces fougueuses débacles, Napoléon eût été dix fois plus dangereux.

On a vu plus haut que j'étais parti de France pour la Martinique, le dix février 1788. Ce ne fut que le 9 novembre 1789 que je reçus une pre-

mière lettre de Buonaparte : la voici, ou plutôt voici son chapitre.

De Guise, 3 septembre 1789.

« Dix-huit mois, Monsieur, se sont écoulés depuis votre départ, et cependant voici la première dépêche que vous recevrez de moi; je dis dépêche, car c'en sera plutôt que des lettres. Ce retard n'est pas négligence : je voulais vous écrire des faits et non des mots. J'ai fait un pas de plus : je suis lieutenant; est-ce bien quelque chose? je ne m'en suis pas apperçu. En vérité, plus mon uniforme s'embellit et plus mes désirs se multiplient. Je ne puis ni me comprendre ni m'approfondir, tant je suis *abîme*. D'une lieutenance à ma secrète ambition, la distance est de l'astre du jour au lumignon d'une chandelle qui s'éteint. L'hysope qui prétendrait

croître à la hauteur d'un cèdre, rendrait parfaitement mes futures espérances, mes secrètes pensées. Suis-je fondé dans mon espoir? Je dirai oui, et certes l'univers interrogé me répondrait non. Qui de nous deux aura raison? je l'ignore; c'est au temps à nous l'apprendre, et ce temps, mon ami, n'est plus dans les espaces imaginaires. Déjà je vois la carrière et il ne me manque plus que l'occasion, l'âge et l'aplomb pour me présenter en lice. Je ferai naître l'une, je prends de l'âge, je me donnerai de l'aplomb. Que d'événemens se sont passés depuis votre départ! les hommes et les choses, le maître et le valet, le sujet et le prince, ne sont plus les mêmes ni à la même place. Les cours souveraines, telles que le parlement de Bretagne et consors, ont voulu se *princiser* avec certains actes qu'ils

appelaient des remontrances. Chaque membre de ces corporations, a monté sur une borne, et a dit au peuple : « Les besoins de l'État contraignent le souverain à demander à chacun de vous dix sols d'impôts par ans; nous allons faire des remontrances et vous ne paierez que neuf sols et demi, comme autrefois. Allons, mes amis, pour ces deux liards par an, soutenez-nous dans notre révolte; appuyez nos remontrances; insultez aux délégués de l'autorité souveraine; assommez M. de Thiers et pendez M. Bertrand de Molleville (1). Que ne ferait-on pas pour s'exempter de donner deux

(1) Commissaires royaux envoyés à Rennes pour l'enregistrement des édits, et qui coururent risques d'être assommés. (*Note de l'Éditeur.*

liards de plus par an à l'État dans le besoin? » Ces respectueux appels à la population, assez souvent encline à manquer de respect à ses maîtres, se propagèrent des villes parlementaires au reste du royaume, et le peuple apprit que l'on pouvait faire des *remontrances* à ses chefs. Mais comme il s'arrête difficilement quand il est lancé, tandis que les parlemens faisaient des remontrances, il s'apprêtait à son tour, et en silence, à faire des réprimandes, même à ceux qui faisaient des remontrances. Voilà ce que c'est que de donner l'exemple. Il était aussi bien permis à vingt-cinq millions d'hommes de faire des réprimandes qu'à une poignée d'individus de faire publiquement des remontrances à son roi. Que faisait alors le prince? hélas! il faisait l'homme de bien, l'excellent père de

famille. Il parlait avec douceur et bonté à qui méritait les étrivières. J'aurais donné trois doigts de ma main pour être son ministre seulement un mois. Je n'ai que vingt-un ans, mon ami, mais j'aurais fait faire du chemin aux novateurs. Le prince aurait, je n'en doute pas, gémi de mon acerbité, car il aime trop : mais sa famille, ses fidèles serviteurs, et tout ce qu'il y avait de gens de bien en France, m'aurait secrètement remercié. Cette population même, que j'aurais peut-être un moment contrariée, m'aurait aujourd'hui la plus grande obligation ; car du train qu'elle y va, elle pourrait bien donner la dernière goutte de son sang après avoir donné son dernier petit écu ; et cependant pour arrêter le premier jet d'une source qui probablement deviendra un torrent capable d'entraîner l'Eu-

rope, il était peu de chose à faire. J'aurais chargé six régimens de cavalerie, et plus s'il l'eût fallu, de m'amener les parlementaires récalcitrans, et je leur aurais dit : « Messieurs, s'il est dans vos attributs de faire des remontrances au souverain, il n'était pas de votre devoir, je dirai même de votre dignité, d'imiter les marchands de chansons, et de monter sur une chaise à chaque coin de rue, pour chanter à la populace des couplets que le prince seul doit connaître (1). Vous n'avez pas seulement commis une erreur, mais bien un crime. Quoi qu'il en soit, le roi mon maître, aussi juste qu'indulgent,

(1) Le Napoléon de 1789 pensait de même que celui de 1813, lorsqu'il disait au corps législatif : « Ces affaires-là ne se traitent qu'en famille. »

prendra vos plaintes en considération et vous pardonne, à condition que vous ne le solliciterez plus que secrètement et ne parlerez jamais à la population. Si vous enfreignez cet ordre, préparez-vous à faire un traité de marine la rame à la main, de Marseille à Toulon, et de Toulon à Marseille; petite menace que j'aurais fidèlement et fortement mise à exécution si les absous avaient failli de nouveau. Cette remontrance amicale et secrète que j'aurais entourée de ce qui fait le succès de toutes les entreprises, d'une force imposante et toujours en action, aurait à coup sûr réprimé le zèle indiscret ou plutôt intéressé des faiseurs de remontrances; d'où il s'en serait suivi que le peuple n'eût point pensé à faire des réprimandes. Voilà, mon cher, la première étincelle de l'incendie qui

s'est allumé et qui croît toujours. Incendie dans les cendres duquel je pourrai bien réaliser une partie de mes espérances.

« La résistance des parlemens fut un coup de massue donné dans les portes d'un vieux temple où le dédain et la réflexion avaient enfermé deux prétendues divinités auxquelles le vrai sage ne croit pas, que les imbéciles pensent saisir, et que personne n'atteint. C'étaient la Liberté et l'Égalité. Ces deux déesses, je l'avoue, existèrent dans les premiers âges du monde. Ce furent deux jeunes vierges pudibondes qui s'enfuirent et ne reparurent plus, aussitôt que de criminels anarchistes osèrent attenter aux charmes de ces deux *houris* de la nature ; mais à peine furent-elles éclipsées que deux *malotrues*, filles du Désordre, du Crime

et de la Sédition, vinrent prendre leur place et leurs couleurs. Elles sourirent d'abord agréablement aux ambitieux, aux brouillons, aux hommes flétris, aux meurtriers, aux régicides. Ces diverses sortes de gens devinrent à l'instant même leurs sectateurs, et firent l'apologie de leur culte à la masse des peuples. Ceux-ci, séduits par les traits mâles et fortement prononcés des deux fausses idoles, se jetèrent à corps perdu dans les couloirs de leur temple. Mais, ô douleur! après s'être écrasés les uns les autres pour arriver dans le sanctuaire, ils reconnurent que ce n'était qu'un antre occupé par un vaste échafaud, sur lequel le père immolait son fils, le fils son père, l'ami son meilleur ami, le valet son maître, et le sujet son prince. Les hymnes en étaient des décrets de mort et des arrêts de proscription; les lévites des

bandits, le sacrificateur un bourreau, et les libations des torrens de sang humain. Les peuples, dupes alors de l'impulsion qu'on leur avait donnée, voulurent rétrograder; mais il fallut passer sur de nouveaux cadavres pour sortir du repaire et conquérir un culte plus calme et plus doux.

« La monarchie, mitigée par de sages lois, vint alors leur donner la main. Les plaies se cicatrisèrent, tout rentra dans l'ordre.

« Les deux dévergondées dont la multitude avait suivi la religion, se retirèrent dans leur temple qui subsista toujours, mais dont les portes furent constamment fermées par le bonheur et la tranquillité dont jouissaient principalement les peuples d'Europe.

« Voilà, Dangeais, l'historique des divinités apocryphes que nos trou-

bles ont mises en circulation. Les Français éprouveront probablement le même sort que le peuple qui s'abandonne sans ménagement aux suggestions des apôtres intéressés d'un pareil culte. Mais il n'est plus temps de les en avertir, ils sont lancés et croient l'être bien; et le conseil qu'on leur donnerait pourrait conduire le conseiller à la corde d'un réverbère. O mon ami! faut-il que tant de vertus, d'humanité et de douceur habitent le cœur du Roi? Pourquoi veut-il toujours être un bon père, tandis que des fils ingrats et rebelles machinent constamment sa perte. Que n'a-t-il pris le fouet de Louis XIV? que n'a-t-il couru sur le jeu de paume, à la tête de ses gardes? que n'en a-t-il expulsé les nouveaux hôtes? Ce coup d'éclat, soutenu de grands appareils et de quelques exécutions, eût tari le

mal à sa source; mais le vertueux Louis XVI veut être père avant d'être roi, et cependant il devrait aujourd'hui fortement se montrer roi pour ensuite être père.

« Celui-là qui le premier lui conseilla d'assembler les états-généraux mériterait le nom et le sort de Prométhée. Celui-ci empiéta sur la puissance céleste en animant une créature; celui-là donna un coup mortel à la royauté en animant le monstre dont les petits-enfans devaient le dévorer. Tous les élémens de la révolution existaient alors, a-t-on dit, et la convocation des états-généraux était indispensable. La première assertion est vraie, la seconde est complètement fausse. Les événemens existaient; mais l'autorité fortement et majestueusement développée sur tous les points, l'effervescence com-

primée dans les plus petites irruptions, les eussent empêchés de prendre feu, et détruits au moins de moitié pour le moment. De sages réformes ensuite, un meilleur plan de finances, des sacrifices de la part des classes privilégiées contraintes à les faire, les intérêts de tous les ordres sagement balancés, ces diverses choses enfin discutées en petit comité, et rapidement mises à exécution, eussent calmé les esprits, ramené insensiblement l'ordre, déconcerté toutes les espérances de l'ambition, et donné le temps de raffermir les côtés faibles de la monarchie, ou de la reconstruire sur des bases plus appropriées aux mœurs, aux lumières et aux besoins des peuples.

« Je ne doute pas que, pour atteindre un tel but, il eût été nécessaire de faire monter à cheval. Il y aurait

eu des victimes, des châtimens exemplaires; peut-être même eût-on passé, pendant un mois ou deux, pour un prince dur, inhumain, insensible? Qu'est-ce que tout cela, comparé à l'abîme qui vient de s'ouvrir sous le trône et le peuple? Le bien que les réformes auraient apporté, le rétablissement de la paix, la popularité dont le souverain aurait fait preuve, eussent certainement fait oublier le passé. Cela est si vrai qu'un roi qui le voudrait pourrait assommer la moitié de son peuple, et se faire adorer de l'autre; le tout est de savoir s'y prendre. Cette proposition, Dangeais, vous paraîtra sans doute bien hardie; mais soumettez-là au creuset de la réflexion, et vous serez convaincu que jamais vérité ne fut plus constante. Nous sommes, au surplus, construits de manière à ce que cela

soit. Un peuple heureux, qui voit journellement accroître sa richesse et son bonheur, est incapable de condamner les moyens qu'employa l'auteur de ses prospérités. Il les possède, il en jouit, et ne demande rien de plus. Voilà l'homme et le peuple de tous les climats et de tous les siècles.

« Ce que j'avais prédit des états-généraux se réalisa plus rapidement encore que je ne l'avais pensé.

« Cette grande réunion d'hommes, toujours impolitique et dangereuse dans les momens d'effervescence, mit toutes les passions sous les armes. Tel qui ne pensa jamais à prendre un rôle dans la législation de l'état, s'agita de mille manières pour être inscrit parmi les acteurs du drame politique qui se préparait. Tel autre qui chargeait le pistolet destiné à terminer

son existence, son infamie, et à payer ses dettes, le jetait loin de soi, réalisait quelques fonds et venait s'embarquer dans la capitale, décidé à mettre le couteau sous la gorge au premier événement qui pourrait le sortir d'embarras.

« Cette première assemblée était néanmoins composée d'hommes de beaucoup de mérite, et dont l'éducation politique n'avait rien de routinier. Ce faisceau de lumières sera malheureusement ce qui perdra la France, et peut-être le trône. Cette assertion peut, au premier coup d'œil, paraître hasardée, et néanmoins elle est, selon moi, d'une vérité que le temps réalisera. La constituante ne dressera pas des échafauds, n'insultera point à la souveraine puissance, mais elle préparera les élémens de ces atrocités : ses discussions lu-

mineuses sur des problêmes politiques dont la solution ne devrait jamais arriver jusqu'aux masses, donneront l'éveil à des milliers de factieux de toutes les espèces. De là naîtront d'autres assemblées dont les talens et les principes seront en raison inverse des principes et des talens de leurs prédécesseurs. Là se glisseront d'ambitieux mandataires qui poignarderont, élimineront, ou pervertiront leurs collègues. Les masses alors prendront les couleurs et les principes de leurs coupables commettans, et tout sera perdu. La constituante, enfin, n'aura pas démoli l'édifice de la monarchie, mais elle en aura la première indiqué la démolition.

« Que tu perds, Dangeais, à n'être pas comme moi sur les lieux! chaque jour t'apporterait un événement nouveau. La patrie que tu as laissée, et

les compatriotes que tu as quittés, n'existent plus moralement. Ce sont d'autres lois, d'autres gens, d'autres mœurs. Une jeunesse armée est sortie de terre comme par enchantement. Quelle riche mine que cette France pour l'habile homme qui saura l'exploiter, quand des milliers d'exploiteurs bons ou mauvais auront péri en lui découvrant les filons! Tu sourirais, mon ami, au mouvement que se donne la population française; tel qui n'a pas de pain chez lui va perdre sa journée pour assister à de belles séances politiques. On a jeté devant la populace un mot qu'elle ne comprend pas, et que cependant elle a ramassé pour accrocher à la première lanterne ou sabrer qui ne lui convient pas; c'est le mot *aristocrate;* petit arrêt de mort qui se met sur-le-champ à exécution, sauf à vérifier

ensuite si réellement vous l'avez mérité. Le conseiller-d'état Foulon, et Berthier, intendant de Paris, ont été assassinés le 22 juillet dernier, en vertu de ce nom incivique ou diabolique, comme tu le voudras bien.

« Cette patriotique populace ne se borne pas toujours à d'aussi minces exploits. On lui avait lu le roman des cachots de la Bastille, et aussitôt elle a marché sur cette prison d'état.

« Le gouverneur, M. Delaunay, qui aurait dû ouvrir paisiblement les portes aux assiégeans, ou les mitrailler tous, a eu la tête coupée par le citoyen Denot, cuisinier de son état; et Flesselles, prévôt des marchands, a fini ses jours sous les coups d'un sieur Moraire, orfèvre à Charleville. Enfin, mon ami, je te passerai une trentaine de petites pièces dramatiques en ce genre, représentées pa-

triotiquement, de temps à autres, dans tous les carrefours de la capitale, tandis que, dans les autres provinces, il s'en exécute de pareilles.

« Cet aperçu, quoique léger, de la position où se trouve maintenant la nation française, vous affligera probablement, monsieur l'héritier d'un oncle excessivement riche! rien n'est plus naturel : celui qui aime à vivre en paix, et que la fortune charge de ses dons, ne verra jamais de bon œil les chocs politiques. Si tout ce qui prend part aujourd'hui à la révolution avait fait comme vous, heureux Dangeais, une immense succession, je vous réponds que la révolution n'aurait point lieu, que le monarque serait honoré, et ses sujets heureux et tranquilles.

« On a beaucoup assigné de causes aux révolutions ; mais, selon moi,

la principale, la cause primitive et déterminative, c'est le mal-être physique ou moral d'une classe quelconque ou de plusieurs classes ensemble. Là où éclate une révolution, sont à coup sûr des êtres souffrans. Aussi, qui ne gémit point, qui n'est point ambitieux, car l'ambition est aussi une souffrance, qui voit prospérer ses affaires et sa famille, est ennemi juré de toute révolution, et en cela il pense fort bien; mais ce n'est pas une raison pour que tout le monde soit de son avis, et j'en suis un exemple.

« Vous m'avez vu plaindre le monarque, et rendre justice à ses vertus; vous m'avez entendu lui désirer l'énergie, la fermeté, l'insensibilité même dont il a maintenant besoin pour réprimer l'audace incalculable de quelques-uns de ses sujets. Eh

bien! si je me suis ainsi prononcé dans le sens de ses intérêts, c'est que je m'identifiais à son titre, à la puissance qu'il devrait posséder dans toute sa plénitude, et qu'il se laisse ravir par trop de bonté. Je me plaçais en un mot sur son trône, et je gémissais de ce qu'il ne faisait point ce qu'en pareil cas je ferais avec tant de plaisir. Mais, hors de cette idée-là, je vois avec une joie indicible et la trop grande indulgence du monarque et la trop insolente audace des sujets.

« Il en est de même de mes opinions sur les travaux des mandataires convoqués par le Roi; même chose encore, des flétrissures que j'imprime aux fureurs et aux orgies de la populace; et cependant je serais aux désespoir si toutes ces monstruosités n'existaient pas. Il me semble que la

foudre seule peut me soulever du tertre imperceptible qui me porte, pour me mettre en évidence, et me donner les moyens de réaliser l'espoir que je caresse dès mes plus tendres ans.

« Quelle que soit, néanmoins, la teinte hideuse des nuages politiques qui se roulent au-dessus du sol français, croiriez-vous, mon ami, que ce n'est encore qu'un grain précurseur de plus horribles tempêtes? Oui, Dangeais, le vaisseau de la France est menacé de tourmentes affreuses et de naufrages multipliés. Je ne crois plus qu'il soit au pouvoir des hommes d'écarter les autans qui grondent sur lui de toutes parts. Un Dieu seul peut le faire heureusement surgir au port.

« Ce pressentiment des convulsions auxquelles notre patrie ne saurait

échapper, me grandit de dix pieds. Il me semble que la fortune veut réaliser la note mise à côté de mon nom, sur la liste des candidats de l'École-Militaire (1). Oui, j'irai loin; et les circonstances, n'en doutons plus maintenant, me favoriseront. Dangeais, alors tu te ressouviendras des conversations de notre jeunesse, de mes premiers désirs, de mes espérances, et des sentimens que je confie à cette dépêche. Tu te diras, *chaque jour de son présent l'entretenait de son avenir; et mon ami ne faisait point un rêve.* Puisse aussi mon premier cahier te prouver que je me rapproche insensiblement du but. »

. . . .

Je ne crois pas avoir jamais rien

(1) Voy. la page 172.

lu qui m'ait aussi péniblement affecté que la lecture de cette dépêche. Quoi ! cette France, naguère si belle, si riche, si courue des étrangers attirés par les beaux-arts dont elle est le centre, et par l'urbanité de ses habitans auxquels nul autre peuple n'est à comparer, la France, dis-je, ce plus beau fleuron du globe, est maintenant en proie aux horreurs de la guerre civile ! des sujets cités comme des modèles d'amour et de fidélité envers leurs princes, s'excitaient à persécuter le leur ! et quel souverain !.... Ah ! si son éloge échappe à ma plume, que les méchans de notre siècle ne le suppose point intéressé dans ma bouche, il n'est pas de moi : trop jeune pour avoir pu apprécier le vertueux Louis XVI, si j'en parle avec le respect et l'affection qui lui sont dus, l'éloge est

pris dans la bouche de mon vieux père, qui fut assez heureux pour approcher quelquefois l'illustre martyr du 21 janvier.

L'auteur de mes jours m'aurait peint cet infortuné monarque avec des traits moins suaves et moins doux, que la dépêche de Buonaparte m'aurait fait vénérer ses malheurs et maudire ses sujets ingrats.

J'étais bien déjà quelque peu instruit des troubles de notre patrie; mais j'étais loin d'imaginer l'ampleur qu'ils avaient prise, et l'accroissement dont ils étaient susceptibles.

Combien ces détails auraient comporté plus d'intérêts si le fougueux jeune homme qui me les communiquait ne les eut point entremêlés de ses ténébreuses réflexions! quelque curieux que je fusse de connaître jusqu'à quel point il s'égarerait

dans le tourbillon de son ambition, ses projets, ses principes, le désir qu'il exprimait de voir se multiplier les fléaux de notre patrie, toutes ces choses, dis-je, m'inspiraient pour lui certain éloignement qui, je n'en doute pas, nous aurait fait rompre, si je n'avais réfléchi que jamais ses moyens ne seraient proportionnés à ses désirs. Cette conviction, néanmoins, ne m'empêcha point de laisser percer dans ma réponse l'improbation formelle que je donnais, tant à ses principes, qu'aux vœux qu'il manifestait. Si la police ne m'avait fait enlever mes papiers, le public trouverait ici la seconde lettre que Napoléon m'écrivit. On y verrait combien il prit en mauvaise part les observations que je lui fis sur l'incohérence de ses ambitieux projets. Suivraient aussi les trois dé-

pêches qu'il m'adressa depuis, et dans lesquelles il me rendait compte à sa manière des principaux événemens qui se succédèrent en France, de 1790 au 26 juillet 1793, jour auquel Pétion, maire de Paris, donna un grand dîner aux Marseillais. La dépêche qui se trouve plus bas ferait suite, et nulle lacune n'existerait. Ce n'est pas que les événemens qu'il décrit ne se trouvent dans une foule de livres et dans toutes les bouches; mais la manière originale dont il les raconte n'appartient qu'à lui; les idées qu'il y ajuste, les jugemens qu'il en porte, leur donnent une teinte de nouveauté qui fait que l'on croit les lire pour la première fois. Ajoutez à ce grand intérêt, l'intérêt non moindre de voir Napoléon Buonaparte, qui plus tard usurpa le trône

de Henri IV, juger les fauteurs d'une révolution qui lui donna ce même trône. Si, dis-je, on se pénètre bien de l'importance historique de ces pièces enlevées et perdues, Fouché cumulera sur sa tête un ressentiment national de plus.

De Toulon, le 17 décembre 1793.

Le général d'artillerie, Napoléon BUONAPARTE, *à M. Dangeais.*

« Voilà je crois, Monsieur, un titre, un grade, du commandement, des espérances, et un assez gentil à-compte de la fortune sur les promesses dont elle m'a toujours meublé le cerveau.

« Eh bien! Dangeais, répétez donc,
« *Buonaparte, vous n'y pensez pas*
« *vous avez le timbre fêlé; vos*
« *moyens ne seront jamais en*
« *proportion avec vos désirs.* »
Pauvre ami d'un homme que l'on

ne rencontre guères, avouez que cette proportion de moyens n'est déjà pas mal ébauchée ; ébauchée, c'est le mot. Ah ! si c'était le complément de mes destinées, je m'assiérais sur le premier obus que j'enverrais à l'ennemi. Ne suis-je pas au surplus recevable dans mes prétentions, aujourd'hui que le plus mince oripeau de la population se proclame législateur et gouvernant ? Ah ! mon ami, quel gouffre que notre révolution ! que de victimes y descendront ! que de victimes y sont descendues ! Grâce au ciel j'ai l'espoir de surnager à la surface; mais je vous parle de cet abîme, et garde le silence sur les personnages et les événemens qui le creusent tous les jours. Je vous dois ces détails; précisez bien où j'en suis resté dans ma dernière dépêche; ne vous attendez point surtout à des faits suivis.

Je crayonnerai les principaux sujets de ce vaste et lugubre tableau, bien moins pour vous en faire juge, que pour vous donner la conviction de mon caractère, et vous imprimer l'idée que je ne m'exagère pas en me croyant digne d'aspirer à tout. C'est ainsi que ces dépêches transmises à la postérité seront pour elle l'histoire impartiale de mon existence politique et morale.

« Je vous parlais, dans ma dernière, d'un dîner donné à des Marseillais. Savez-vous, mon ami, ce que c'est qu'un Marseillais? c'est un bandit, qui, fier de ce que l'autorité ne le livre pas au bourreau, se proclame le juge et le bourreau de toutes les autorités. Le sabre à la main, la menace à la bouche, le trouble est sa passion, et le meurtre son élément. Je ne pardonnerai jamais aux Parisiens de n'avoir pas couru sur le pre-

mier de ces tigres. Que je voudrais bien avoir de pareils êtres à mitrailler ! (1) Je mettrais moi-même le feu à la pièce.... Qu'ai-je dit ? quelle sortie m'est échappée contre des gens dont, à tout prendre, les atrocités

---

(1) Un philosophe indien, Pilpai, savait donc bien ce qu'il disait en proclamant cette maxime : *Le méchant n'a pas de plus cruel ennemi et de juge plus sévère que le méchant qui lui ressemble.* Napoléon désirant pouvoir mitrailler les Marseillais, et, sans pitié, les classant parmi les tigres, ne prévoyait point, sans doute, que quelques années plus tard, et seulement pour satisfaire son insatiable ambition, il jetterait impitoyablement toute la jeunesse française dans les champs du carnage. Ce jugement porté sur les Marseillais, et généralement tous ceux qu'il porte dans sa correspondance sur les sicaires de la révolution, sont de terribles argumens contre lui.

(*Note de M. B. Constant.*)

me préparent les voïes. Que les misérables pervertissent donc la nation, et sèment le désordre partout, puisque je n'ai pas besoin de voir mes compatriotes vertueux et tranquilles !

« Si, par hasard, le bonheur de votre pays était votre chimère, si vous n'étiez persuadé qu'en révolution l'homme de bien est tous les jours exposé à tomber sous le stilet de l'ambitieux ; ne vous enfoncez pas plus avant dans la lecture de ces dépêches. Ce n'est point un récit vulgaire que vous avez à parcourir. Ce sont des sujets neufs, terribles, et tels qu'il en est peu dans les annales des peuples policés. Si néanmoins vous continuez à lire, ne vous étonnez pas si je scelle d'une *expression de bronze* certains faits, certains personnages. Dans des actes aussi peu naturels, aussi convulsionnaires, je ne saurais être naturel et

tranquille. Mon style méritera une partie des reproches donnés aux actes qu'il transmet. Sachez aussi que l'opinion que je porte sur les hommes et sur les choses n'influera jamais sur ma conduite à venir. Deux êtres existent en moi ; l'homme et l'ambitieux. Le premier, qui n'est pas aussi défectueux qu'on le pense, juge paisiblement, et rend justice à qui de droit. Le second, plus maître, plus despote, tout entier à ses désirs, méprise et le droit et la forme pour ne s'emparer que des résultats. Tout ce qui n'est pas son intérêt n'existe pas ou ne doit point exister pour lui. *La jeune et belle vierge*, *qui lui ôte ou l'arrête*, lui paraît momentanément hideuse, *près du bourreau qui lui donne et l'avance*. Me voilà : voilà le compagnon de votre jeune âge, Napoléon, ambitieux. Aimez le pre-

mier, étonnez-vous de l'existence du second. Averti que vous êtes, ne soyez point surpris de mes disparates.

« J'arrivai de Besançon à Paris le 10 septembre 1792. C'était une ville neuve, une pépinière de brouillons, d'ambitieux, de coupe-jarrets, et de citadins imbéciles que le crime poussait au crime, et laissait ensuite dans la boue. Cette reconnaissance, poussée dans ce gouffre, me convint assez. Le 22 du même mois, les suppléans à la royauté l'abolirent; la république fut décrétée : *je me crispai d'espérances*, et cette convulsion avait de bons motifs; les brutes seules n'ont point de pressentimens.

« Nous étions au mois de décembre, et j'étais à Paris pour solliciter de l'avancement. Tout le temps que je ne donnai point à mes sollicitations, je l'employai à *tamiser* les hommes

et les choses, et je ne pouvais m'occuper plus lucrativement. Je fréquentais avec assiduité les séances de la convention; là il me fut prouvé que le philosophe et l'observateur ne sont déplacés nulle part, et que, parfois, ils puisent plus de connaissances dans un volcan que dans un parterre. Un demi-siècle d'études et tout ce qui fut imprimé ne m'eussent point donné la centième partie des précieuses notions que j'acquis dans le sein de ce chaos représentatif. Tous les élémens du mal y étaient, je crois, en fermentation. Si la crainte y retenait encore quelques gens de bien, chose très-probable, je ne doute point qu'ils y fussent sur des charbons.

« Le 9 décembre, l'avocat Target m'apprend que le vertueux Louis XVI serait traduit le 11 à la barre de la

convention. A cette nouvelle, la moitié de mon corps tressaille d'espoir, et l'autre moitié se glace d'épouvante. Français ! depuis Pharamond jusqu'à ce jour, qu'avez-vous vu ? rien : la fortune nous avait réservés pour les grands événemens.

« Un roi juste et bienfaisant, n'ayant à se reprocher que son extrême clémence, traduit tout à coup devant ses sujets, qui se sont constitués ses juges pour être ensuite ses bourreaux ; un tel homme, dis-je, obligé de décliner son nom, son âge, et de taire son rang et ses titres, est un de ces spectacles terribles et déchirans pour l'homme de bien et le sujet fidèle, imposant et pénible pour le philosophe, ravissant et sublime pour l'ambitieux. Pour peu que l'on soit homme, on acheterait au prix de son

sang le droit d'assister à de pareilles séances.

« J'arrive à la convention ; je me place; le monarque entre. O nature! qui t'a commandé d'imprimer sur le front des souverains légitimes tant de grandeur et de noblesse? que ne m'est-il donné d'être ainsi pourvu! que cette majesté conviendrait bien à mes projets! mais non : prodigue pour cette classe préférée, tu n'es qu'une marâtre pour les autres. Dangeais, je vous en fais l'aveu; telles furent les réflexions jalouses qui m'assaillirent à l'aspect du roi de France; mais qu'un retour sur moi-même m'eut bientôt rendu à de plus doux sentimens. La nature a raison, me dis-je, de distinguer ces classes privilégiées. Qui captera ses faveurs et sa bienveillance, si ce n'est l'homme

qui commande à ses semblables? ce titre-là, bien acquis ou non, suffit pour nous concilier la protection des êtres surnaturels et divins.

« Mes regards se portèrent de nouveau sur l'auguste accusé. Le calme de son ame se lisait sur son front serein et tranquille, son innocence était empreinte dans ses moindres mouvemens, et le banc des criminels, sur lequel le crime et l'ambition l'avaient assis, me parut un trône resplendissant de gloire et de majesté. Pardonnez-moi, mon ami, si pour vous rendre ces grandes scènes je me sers du style de l'épopée; mais, vous le savez, tout ce qui me frappe prend dans mon esprit la hauteur d'un cèdre. Je pense grandement; je ne puis qu'exprimer de même, et ce qui serait ridicule dans un autre n'est que naturel chez moi.

« Le roi parla ; il fut à la fois simple et sublime. Je crus un moment que ses juges allaient se précipiter à ses genoux ; mais non : il avaient du crime l'audace et l'énergie. Silencieux, ils regardaient le roi et ne frémissaient pas. Le rang de l'accusé, son innocence, dont aucun d'eux ne pouvait douter, la sérénité de son front, et l'auguste ensemble de toute sa personne, rien de tous ces avantages n'eut de prise sur le cœur de bronze de ces hommes décidés à braver les foudres célestes et les vengeances humaines. Tant d'audace les releva dans mon esprit. Ils sont au moins, me dis-je, à la hauteur de leur rôle, et leur criminelle impassibilité les rend recommandables.

« Ainsi que la vertu, le crime a ses héros. »

« Ferai-je enfin un terrible aveu ?

oui : eh bien ! ces grands coupables me firent une telle impression, que, s'il eût dépendu de moi ou d'être simple témoin de l'arrêt solennel qu'ils allaient prononcer, ou d'être un de ceux qui le condamnèrent, mon choix n'eût point été douteux : sujet du prince, je prenais place parmi ses juges. Mais là, mon ambition se fût prescrit un but, je travaillais à ma fortune, à ma gloire; je me prononçais hardiment en faveur du monarque, et peut-être l'aurais-je sauvé. Si je m'abuse, c'est un rêve que j'ai long-temps caressé. Voici, Dangeais, comment j'aurais conduit ma nacelle sur ces dangereux parages; je me serais, avant tout, préparé les moyens de fuir; car n'est héros qu'à demi qui tombe sur ses lauriers. Cette importante précaution une fois prise, je m'élançais à la

tribune, non pour y réfuter l'accusation intentée au roi de France, dont la mort était secrètement jurée, et que l'on faisait comparaître seulement pour la forme, mais bien pour brusquer les bienséances et proclamer les intentions secrètes des coupables mandataires. Je me serais exprimé ainsi :

« Représentans, que fait ici le roi de France? pourquoi préluder à sa mort par des formes judiciaires? pourquoi vous imposer la tâche pénible de soutenir la majesté de ses regards, la sérénité de son front, le sublime ensemble de son innocence? pourquoi vous torturer pour lui trouver des crimes? pourquoi lui demander qu'il se justifie, lorsque l'arrêt irrévocable de son supplice est écrit dans tous vos cœurs? Vous qui mîtes sous les pieds toutes les bienséances,

vous qui avez rompu tous les liens et déchiré toutes les chartes, quoi ! vous descendez à feindre, à singer la justice ? Mandataires, vous manquez votre rôle. Aux termes où vous en êtes, votre souverain ne peut plus exister : vous le pensez, et n'osez le proclamer, comme si vous n'étiez rompus à braver l'indignation des autres peuples. Au nom de votre terrible renommée, ne mollissez plus; soyez grands et sincères dans ce meurtre suprême; qu'un de vous, sublime régicide, dise à Louis XVI : « Successeur de Henri-le-Grand, désormais la France n'obéira plus à un seul roi; nous lui donnons sept cents souverains, donc, tu ne peux plus vivre, marche à la mort. »

« Croyez-vous, mon ami, qu'un tel discours n'eût pas changé la face des affaires ? Les tribunes l'auraient-elles

entendu de sang froid ? n'eût-il pas enfin réveillé l'énergie de ceux qui, dans la Convention, penchaient pour le prince ? J'ose croire que la foule de sensations qu'il aurait produites eût amené un meilleur ordre de choses. Quant à moi, prenant sagement la fuite sitôt après la séance, je me refugiais auprès des princes français qui, sans doute, eussent pris soin de ma fortune et de mon avancement.

« Tels étaient, mon ami, les châteaux en Espagne que fabriquait mon imagination au milieu de la tourbe populaire placée dans les tribunes. On annonce enfin au monarque qu'il ait à se pourvoir d'un défenseur, et ses gardes le reconduisent au Temple.

« J'appris le lendemain que l'avocat Target avait refusé son ministère à son souverain. C'était, dans toute la

force du terme, se rayer des annales de l'immortalité. Mais ce lâche, par prudence, répondait à cela : *Quand je risquerais ma vie, je ne sauverais pas la sienne.* Sous ce rapport, il avait raison, et, à sa place j'aurais peut-être agi de même; car, franchement, j'aime à vivre. Malesherbes, Tronchet et Desèze, sujets dévoués, que je n'imiterais pas, mais que je placerais à ma droite si j'étais roi, se sont coalisés pour défendre le petit-fils de Saint-Louis. S'il survivent à ce trait de courage, je ne passerai point devant eux sans me découvrir.

« Appelé par mes affaires à Versailles, je ne rentrai à Paris que le 16 janvier. J'avais conséquemment perdu trois ou quatre scènes de cette ambitieuse tragédie; mais je me trouvai le 18 à la Convention. Ah! Dangeais, quoi qu'en aient dit les éner-

gumènes de la révolution, un roi n'est pas tout simplement un homme. Sa tête tombe, il est vrai, comme celle d'un berger; mais qui commande ce meurtre, frémit intérieurement; et si les grands motifs qui le dirigent ne l'étourdissaient, l'arrêt resterait sur ses lèvres.

«Je contemplais avidemment les intrépides mortels qui allaient prononcer sur les jours de leur vertueux souverain; je me plaçais dans leurs regards, je me descendais dans leurs cœurs. La grandeur et l'importance du forfait les soutenaient seules. Le nom et le rang de la victime les épouvantaient secrètement, et s'ils eussent pu rétrograder, le prince était sauvé. Malheureusement ils s'étaient dit: « Si cette tête ne tombe aujourd'hui, la nôtre roulera plus tard sous le fer d'un bourreau. » Cette idée, plus que

tout autre chose, dicta les votes. Quelle plume assez habile pourrait bien rendre la situation des tribunes? Mornes, silencieuses, osant à peine respirer, leurs regards englobaient l'accusé, le juge et le défenseur. Chose unique, circonstance épouvantable! d'Orléans dit : *La mort!* L'électricité produit une moins rapide explosion. Mandataires et tribunes se lèvent épouvantés, et l'enceinte vibre d'un murmure d'horreur. Un seul homme, impassible comme le roc, était resté sur son banc. Cet homme, c'était moi! J'osai me demander raison de cette indifférence : j'en trouvai la cause dans mon ambition; et comme ambitieux, l'action du duc d'Orléans ne me parut que très-naturelle. Cet homme voulait un trône qui ne lui appartenait pas, et certes on ne fait

pas de telles acquisitions avec des vertus et l'estime générale.

Maintenant, mon ami, je *laconise;* je n'aime pas à déployer un crêpe. Le roi fut condamné à mort; et le 21 du même mois, si le nom français fut entaché d'une odieuse épithète, le martyrologe fut grossi d'un nom superbe.

« Quelle ville, Dangeais, que Paris dans ce jour suprême! La populace n'était plus canaille, elle était stupide; elle se regardait sombrement, ne se disait mot ou fuyait. Les rues étaient désertes, et cependant toute la population était inactive. Maisons et palais s'étaient changés en tombeaux. L'air même, l'air avait *une odeur de bourreau.* Enfin, le petit-fils de Saint-Louis fut conduit à la mort, à travers deux rangs de lugubres automates, naguère ses sujets.

« Si quelqu'un, fût-ce même ton père, était présent quand tu liras cette dépêche, cache lui bien ce qui suit, mon ami, c'est une tache dans l'étoffe de mon caractère. Napoléon Buonaparte, douloureusement ému de la destruction d'un mortel, et contraint de se mettre au lit des suites de cette impression, est un fait incroyable quoique vrai, un événement extraordinaire que je ne puis m'avouer sans rougir et me mépriser (1). Oui, Dangeais, j'ai eu cette faiblesse, glorieuse pour un autre, mais flétrissante pour moi, qui déjà ne voulais rien avoir de commun avec les mollesses du cœur humain.

(1) Buonaparte oublie sans doute que, plus que tout autre, il devait s'attendrir sur le sort de l'infortuné monarque. Ce prince n'était-il pas son bienfaiteur? N'avait-il pas fait les frais de son éducation?

« La nuit du 20 au 21 janvier, je n'avais pu fermer la paupière, sans pouvoir me rendre compte de cette insomnie. Je me levai de bonne heure; je courus partout où la force armée se déployait; j'admirai, ou plutôt je méprisai l'imbécile complaisance de quarante mille gardes nationaux, dont les neuf dixièmes se faisaient machinalement valets de bourreau. Je rencontrai Santerre à la porte St.-Denis : un nombreux état-major le suivait. J'aurais bien voulu lui couper les oreilles; mais ne pouvant mieux faire, je crachai sur lui. Ce misérable me paraissait indigne de sa mission : le duc d'Orléans m'aurait beaucoup mieux convenu dans ce poste : celui-là au moins se serait déshonoré; il visait à une couronne, et chacun sait qu'un tel motif fait passer sur bien des choses.

«Je traverse les boulevards, j'arrive à la place de la Révolution. Je ne connaissais point la fatale invention du docteur Guillotin. Une sueur froide me courut tout le corps en l'apercevant. Un étranger, placé à côté de moi, attribuant ma pâleur à l'intérêt que je prenais au roi de France, me dit : « rassurez-vous, il ne périra pas. La convention ne veut que lui prouver sa puissance : sa grâce l'attend au pied de l'échafaud.—Si cela est, lui répondis-je, messieurs les conventionnels sentent le gibet d'une lieue, et jamais coupables ne l'auront mieux mérité. Qui s'attaque au lion et ne veut point en être déchiré, doit, non le blesser, mais le jeter mort sur la place. « Un bruit sourd et cadavéreux se fait entendre : c'est l'auguste victime. Je me presse, je heurte, je suis heurté,

j'approche enfin autant près que faire se pouvait : vains efforts, l'échafaud m'était caché par la force armée. Un roulement de tambours trouble tout à coup le lugubre silence d'une immense population. « C'est le signal de sa grâce, me dit encore l'étranger. —Et par contre-coup, lui répliquai-je, l'arrêt de mort de ses bourreaux est manqué. En pareil cas, un demi-crime est un triple forfait. » Il se fait un moment de silence : soudain quelque chose de lourd tombe sur l'échafaud. Ce bruit m'avait brisé le cœur : j'en demandai la cause à un gendarme. « C'est la chute du couteau, me répondit-il. — Le roi n'est donc pas sauvé? — *Il est mort !...* — Il est mort !... » Je prononçai dix fois ces mots, *il est mort!* Je cessai de m'appartenir quelques instans, et sans savoir qui m'avait arraché de la foule, je me trou-

vai sur le quai des Théatins. Là, je me reconnus quelque peu ; mais je ne pouvais articuler d'autres mots : *Il est mort !...* J'arrivai chez moi dans un état pitoyable, et ce ne fut qu'une heure après que je retrouvai ma raison. Tant de faiblesse et de pusillanimité me parut dangereux pour mes projets à venir. Je me fis intérieurement une mercuriale, telle que je ne l'aurais point soufferte de toute autre personne.

« Pour me distraire et me réconforter, j'allai chez le député Barbaroux, que je fréquentais assez souvent. Mais, ô spectacle inattendu ! sa famille était en larmes, et je trouvai ce malheureux dans une aliénation complète, suite des remords que lui faisait éprouver le vote fatal qu'il avait émis contre son souverain : de même qu'un empereur romain redemandait ses lé-

gions, de même le député redemandait Louis XVI à tout ce qui l'approchait. Tant de faiblesse m'indigna contre lui. J'oubliai que moi, qui n'avais pas les mêmes reproches à me faire, je m'étais, à peu de chose près, trouvé en pareil état. Quoi! me disje, ce sont de telles femmelettes qui se lançent dans l'arène des éclatantes atrocités! « Que le malheureux ne restait-il en paix au milieu de ses pénates! » J'allais me retirer lorsque Fouché et Carnot entrèrent. C'étaient au moins là des hommes, de francs régicides! nulle impulsion étrangère à leurs ambitieux projets ne les avait entraînés à voter la mort. Ils avaient raisonné leur délit. Dans leurs actions comme dans leurs discours, perçait constamment la ténacité de leurs opinions. Si ces deux hommes, enfin, avaient péché, c'était certaine-

ment avec connaissance de cause et réflexion.

« L'un et l'autre haussèrent les épaules à la vue de leur collègue en délire. C'était pour la première fois que je voyais Fouché ; mais à son air et à ses discours, il me fut aisé de pressentir qu'il ferait passablement son chemin. Je sortis de chez Barbaroux, bien résolu de ne plus voir un homme assez ambitieux pour commettre un grand crime, et assez lâche pour s'en repentir. Quiconque, en pareil cas, ne peut se débarrasser d'un souvenir accusateur, se donne la mort et ne gémit point comme une femme. Barbaroux ne crut pas, sans doute, devoir prendre ce dernier parti, car on le vit paraître de nouveau sur la scène politique, d'où un bourreau et un coup de hache le descendirent quelque temps après.

Pardonnez, mon ami, si j'ai rapidement glissé sur cette terrible catastrophe : mon dessein n'est pas de vous donner l'histoire détaillée de notre révolution ; je veux seulement vous en préciser les faits principaux, afin de vous mettre au courant des événemens ; et ce qui me flatte encore le plus, c'est de vous exprimer avec sincérité ce que je suis, et ce que je pense de ces convulsions politiques. Vous pourrez facilement rassembler tous les traits épars dans ces dépêches, et en composer un tout qui vous donnera la mesure et les proportions de mon être. Si quelques-unes de mes propositions vous semblent de hardis paradoxes, je vous préviens que vous en avez bien d'autres à dévorer : j'ajoute néanmoins que ces prétendus paradoxes cessent d'en être sitôt que l'on voit les choses ce

que réellement elles sont. Scrutez ce qui suit, et vous en serez bientôt convaincu.

«Si l'ambition du pouvoir et l'amour des richesses, chez quelques hommes, avaient conduit Louis XVI à l'échafaud, ces deux mêmes passions lui trouvèrent des vengeurs dans la personne même de ses bourreaux. Des milliers de factions naquirent au milieu de la grande faction nationale, et s'égorgèrent successivement les unes les autres. Je ne vous promènerai point sur ce fleuve de sang; j'ai besoin de vous fixer sur quelque chose de plus noble, de plus grand, sur moi. Que j'étais grand, en effet, à mes propres yeux! la France sanglante et déchirée poussait de longs gémissemens et je nageais secrètement dans la joie: allégresse d'autant moins condamnable qu'elle était involontaire. Oui, Dangeais,

votre ami était heureux malgré lui. Il ne raisonnait point les causes de sa joie; il la recevait doucement. Chaque faction, tombant sous la hache d'un code de factieux, lui semblait une opposition de moins aux nobles espérances que l'ambition enfonçait malgré lui dans son cœur. Mépris complet à qui condamnerait des sentimens qu'il ne pouvait remplacer par d'autres!

« Je n'eusse point été ambitieux, que mon peu de fortune et les désordres de mon pays m'eussent commandé de mettre à profit les circonstances; cependant, et la cause royale étant complètement perdue, j'étais indécis sur le choix de la faction à laquelle je voulais me dévouer. Là, Dangeais, je dois placer une des circonstances les plus douloureuses de ma vie, circonstance que j'aurais dû narrer avant

la mort du roi, et que je n'ai reculée que par la honte de l'avouer.

« Qui pouvait en effet, et à cette époque, m'affliger plus sensiblement que l'indifférence ou le mépris d'un homme quel qu'il fût ? Moi, descendre à écrire et rester sans réponse !.. Vous me connaissez, mon ami ? vous savez quelle haute opinion j'ai de moi ? Ai-je besoin après cela de vous dire quel ressentiment je gardai à M. Montmorin ? Mais ce fait a besoin d'être plus amplement détaillé : l'histoire et la morale y gagneront nécessairement.

« Ayant toujours apprécié les hommes, quels qu'ils fussent, en proportion du rang qu'ils occupent dans la société, et du pouvoir qu'ils exercent sur leurs semblables, il est certain qu'au commencement de la révolution, j'aurais préféré la cause du souverain à celle des sujets. Mais que

d'obstacles refoulaient en moi ce penchant naturel! Sans appui, sans naissance, sans fortune, étranger à la cour, totalement inconnu du monarque, et trop ambitieux pour le servir en subalterne, quels moyens employer pour m'en faire connaître et percer la foule? Le malheur même et la nécessité ne rendent pas les grands plus perspicaces; et combien en est-il qui tombent près du simple individu dont le bras ou les conseils les soutiendraient ou les feraient vaincre? Or donc, plus je réfléchissais aux moyens à mettre en œuvre pour servir la cour en premier rang, et moins je les apercevais. Cet obstacle une fois reconnu invincible, je plaçai mes espérances dans la prétendue cause du peuple, ou pour mieux dire, dans les excès auxquels on le porterait indubitablement. Je ne voulus point toutefois me livrer à

ce parti sans essayer de me faire connaître aux ministres, et de les engager à mettre à profit l'enthousiasme de ma jeunesse et de mon ambition, pour opérer un nouvel ordre de choses.

« Nous étions au commencement de 1792 : j'étais capitaine, et j'avais atteint vingt-quatre ans (1).

« Chaque jour le monarque français voyait diminuer sa puissance et les constituans accroître la leur. Beaucoup moins affligé des malheurs

---

(1) Cet aveu rectifiera sans doute l'erreur généralement copiée que Napoléon Buonaparte naquit le 15 août 1793; la politique seule lui fit donner cet âge. La Corse ayant définitivement été réunie à la France sur la fin de 1768, il crut, en se donnant une année de moins, se dérober au reproche de n'être point né français, ou plutôt sujet du roi de France. C'était, comme on voit, un homme qui n'oubliait rien. (*Note communiquée.*)

du roi que jaloux du pouvoir colossal de ses oppresseurs, qui, du haut de leur grandeur éphémère, daignaient à peine regarder un simple officier; jaloux, dis-je, de la distance que ces audacieux mettaient entre eux et mes pareils, j'osai concevoir le projet de les culbuter de leurs chaises curules. Ce projet fut-il d'un homme sage ou d'un fougueux étourdi? le plan en était-il bon ou mauvais? eût-il échoué ou réussi? ce sont toutes choses dont aujourd'hui je ne m'inquiète guère: il suffit de savoir que ce dessein n'en fut pas moins conçu.

« Mon premier projet fut d'en écrire directement au roi; mais, considérant qu'il aimait tendrement son peuple, que son indulgence et sa piété lui avaient toujours donné de l'aversion pour les partis extrêmes, je demeurai convaincu que l'acer-

bité des moyens que je proposerais les lui ferait non-seulement rejeter, mais qu'elle lui laisserait peut-être encore une mauvaise opinion de ma personne et de mes principes.

« J'arrêtai donc de présenter mon mémoire à l'un de ses ministres : restait à savoir auquel de ces messieurs je m'adresserais.

« Clavière, financier systématique, sans être homme d'état, m'aurait traité de visionnaire. Roland, républicain de la fabrique de son épouse, aurait pu me faire un mauvais parti. M. de Narbonne, républico-royaliste, courait alors sur deux chevaux à la fois, au risque de s'écraser entre eux. Ce ministre était d'ailleurs trop acharné contre M. Bertrand de Molleville, qu'il dénigrait et traversait en tout et partout. Bertrand de Molleville, homme dur, sévère, et

surtout fort enclin aux grandes mesures, était bien le ministre qu'il me fallait; mais quelques renseignemens pris sur son compte, m'apprirent que dévoré d'amour-propre, il n'estimait et ne protégeait que ce qui venait de lui. Restait M. Montmorin : plusieurs raisons me déterminèrent en sa faveur. Il aimait sincèrement le roi; il en possédait la confiance; et, plus que tout autre, il était convaincu des périls dont la famille royale était menacée.

«Cependant, qui croirait que, malgré ces bonnes dispositions, il ne fut point à la hauteur de mes projets? que trop homme de bien, et trop peu homme d'état, il ne prit point en considération un plan dont la mise à exécution eût, j'ose le croire, amené un meilleur ordre de choses, et sauvé le monarque et les

siens. C'est pourtant ce qui arriva. Le ministre ne répondit point à mon mémoire. Peut-être même en méprisa-t-il l'auteur, c'est au moins ce que je puis présumer d'après son silence à mon égard; mais les conventionnels, en traînant au supplice le plus vertueux des rois, ne m'ont que trop vengé de l'indifférence de son ministre.

« Vous allez juger, mon ami, si l'amour-propre m'égare, et si M. Montmorin ne fit point alors une faute grave, en ne prenant pas en considération le plan que je lui avais soumis. Vainement me dira-t-on que le roi n'y aurait point acquiescé. A cela je réponds, sans crainte d'être démenti, que les dangers de ce monarque avaient pris un tel accroissement, qu'il n'était plus de ménagemens à garder; que qui voulait servir

efficacement le roi, devait prendre beaucoup sur soi, et même lui désobéir pour le sauver. Pareille conduite, je le sais, pouvait perdre son auteur. Eh bien ! c'est précisément en cela que consistaient la gloire et le mérite que M. Montmorin pouvait acquérir. Qui nierait ces vérités ne connaîtrait point l'époque dont je parle. M. Montmorin au surplus n'était-il pas préparé à de grands sacrifices; puisqu'il dit à M. le duc de Lessart, en acceptant le ministère : « Monsieur, je fais abnégation de la vie, car je suis persuadé que pour bien servir le roi, il faut maintenant s'exposer à la mort. » Pourquoi donc, avec une pareille conviction, n'a-t-il pas essayé de mon énergie et de mes projets ? pouvait-il en arriver de plus grands malheurs que ceux dont nous

avons été les témoins ? je ne le crois pas.

« Maintenant, Dangeais, de toutes les pièces que vous avez de moi, celle qui suit est la plus importante : veuillez soigneusement la conserver. Si M. Montmorin n'a pas anéanti l'original, et qu'il existe encore dans quelque portefeuille, la copie que vous en aurez servira à confronter ce même original, s'il arrive qu'il soit publié. J'ai de grandes raisons pour qu'en pareil cas il ne soit point tronqué : réservez-vous donc l'unique moyen de pouvoir donner un démenti à qui se permettrait d'en changer une seule expression. Ce n'est point précisément un mémoire détaillé ; il eût fallu un volume, et j'aimai toujours mieux agir que parler. Je ne doute point aussi que la contexture et les principes ne vous

en déplaisent; vous aurez cela de commun avec les quatre cinquièmes de ceux qui le liraient s'il était destiné à devenir public. Néanmoins j'ose croire que cela ne serait pas, si l'on se pénétrait des terribles circonstances pendant lesquelles il fut écrit, et surtout qu'il n'est rien à ménager quand tout est à peu près perdu. Mais j'ai peut-être une fausse idée du jugement que le public porterait sur mon factum. Le lecteur ne pourrait-il pas se dire, en s'appuyant de la mort du roi, et des autres horreurs qui l'accompagnèrent : « Il avait raison de vouloir sortir des bornes ordinaires. Il savait qu'il est des occasions où prudence, circonspection, et tâtonnement, sont des erreurs, surtout en politique. » Quoi qu'il en soit, que le public approuvât ou condamnât le projet que

j'avais conçu, et les moyens que je voulais mettre en œuvre pour en assurer l'exécution, il ne serait pas un seul véritable ami du malheureux Louis XVI qui ne regrettât d'avoir vu mépriser mes avis.

« Il est cependant un reproche que l'on pourrait me faire, parce qu'on ignore quelle était ma pensée ultérieure. Ce serait de n'avoir pas assez développé mes idées et marqué toutes les chances de mon projet. A cela je réponds, que je me réservais le plaisir de m'en expliquer avec le ministre, et d'entrer avec lui dans les plus petits détails. Quant au style, il est le mien, et sa couleur dans ce mémoire n'est pas sans intention. Chaque peintre à son coloris, sa manière; les inhabiles seuls copient les autres teintes. »

Aperçu des Dangers qui menacent le trône et le souverain. Seuls moyens de sauver l'un et l'autre.

A M. MONTMORIN,

MINISTRE D'ÉTAT, etc., etc.

MONSIEUR,

« Vous destiner le présent, c'est rendre justice à l'attachement sincère que vous portez aux intérêts et à la personne de Sa Majesté. Si je lui eusse connu un sujet plus fidèle et un ministre plus dévoué, je me serais adressé à lui. Veuillez donc me prêter toute votre attention ; car si le sujet que je traite vous paraît de la plus grande importance, la manière dont je le traite ne vous semblera pas moins singulière.

« La bonté du monarque, son indulgence, sa modération et sa piété ont usé ses prospérités, et grossi le torrent des détracteurs de son autorité légitime. De là suit que le ministre qui veut sincèrement sauver le trône et la France, doit momentanément fermer l'oreille à la modération, repousser les demi-mesures, tenter un coup immense et décisif, dût-il tout perdre, et lui et les autres. Cette proposition, terrible et mal pensée en tout autre temps, est aujourd'hui de la raison écrite ; car, ne nous le dissimulons pas, tout est perdu, et le trône, et le roi, et ses défenseurs, et peut-être la France. En douter est faiblesse, le nier est un crime envers le souverain. Pardonnez, monsieur, la crudité des mots ; comme je pense et je vois, je m'exprime ; et, sous ce rapport, je

vois et je pense bien. Le mal est-il sans remède? — Non. — Quel est-il ce remède? — Grand, immense, terrible — Est-il infaillible?—Oui, si le dévouement sans bornes, le courage, l'intrépidité, la patience, la ténacité, la vigilance, la sévérité, le fer et la mort, se chargent de l'administrer. Que la clémence approche quelquefois des opposans, mais que ce ne soit toujours qu'à l'instant où ils ne seront plus à craindre; que la sagesse préside aux coups à porter, mais qu'elle arrête rarement le bras. Depuis trois ans, le monarque fait inutilement un coucher de fleurs et de clémence à ses ennemis; obtenons de lui que nous leur fassions un lit de dards et de châtimens; faisons plus, prenons sur nous d'outre-passer ses ordres, de lui désobéir même, pour le

sauver d'une perte certaine. L'heure est sonnée, il n'est pas une minute à perdre, formons-nous donc comme la foudre ; comme elle, tombons, écrasons, et dispersons.

« Ce début, monsieur, n'est encore que la situation dans laquelle se trouvent le monarque et la monarchie; et, de l'idée de la célérité et de l'énergie qu'il faudra mettre dans les opérations, je passe maintenant aux ressources et aux moyens de les faire valoir. Avec de l'énergie, de la fermeté, des sacrifices, et le consentement du roi, ces ressources seront encore nombreuses et susceptibles de produire d'heureux résultats. Avec de la mollesse, et l'indulgence prolongée du souverain, elles se réduiront à rien, et tout est perdu, prince et sujets. Je vais

analyser ces ressources, et indiquer les moyens d'en tirer parti.

« L'or est aujourd'hui plus que jamais le mobile de tout. Dans les mains d'un roi il peut raffermir son trône ébranlé ; dans les mains des ennemis du trône, il est le principal instrument dont ils se servent pour le faire crouler. Or donc, que le roi se fasse, avant tout, un trésor.

« Impossible, me dira-t-on, ses coffres sont vides, et les nouvelles lois lui donnent à peine de quoi subsister. » Voilà qui serait bien répondu si mon projet n'était qu'un appel fait à des efforts vulgaires; mais ceux que j'indique sont aussi vastes, aussi extraordinaires que les maux qu'ils sont appelés à guérir. Qu'il soit formé sur-le-champ une commission secrètement autorisée par le roi, pour emprunter en son nom, en France,

chez l'étranger, dans tout l'univers, s'il le faut. Louis XVI a de fidèles sujets et de véritables amis dans les trois classes de l'état. Que tous le lui prouvent en se pressurant pour lui faire des avances considérables. Que chaque prêteur reçoive pour garantie de son prêt un *bon* signé de la main du prince, et quelque chose de flatteur en *post-scriptum*. Quel Français, s'il n'est révolutionnaire, ne ferait de grands sacrifices pour être possesseur d'un tel billet? des milliers ne réclameraient point leurs avances, pour ne point restituer cette précieuse signature; des milliers la conserveraient comme un titre de famille à transmettre à leurs neveux. Cette mesure opérerait plus efficacement sur le tiers resté fidèle au souverain. Le sacerdoce et la noblesse, plus intéressés que tout autre à la

conservation du trône, seraient invités plus spécialement à se cotiser en faveur de leur prince malheureux. Des paroles de bonté, des promesses de sa part, seraient données à tous. La reine saisirait toutes les occasions de faire un doux accueil à qui l'approcherait; elle montrerait son jeune fils, et parlerait de leurs communs malheurs. Je connais le Français; facile à séduire par la grandeur et la noblesse en larmes qui ne répugne point à lui faire part de ses infortunes, il se croirait trop heureux des espérances que l'on aurait placées sur lui; en pareil cas il se saignerait. L'amante détacherait gaiement sa girandole; l'épouse quitterait ses diamans; l'officier remplacerait par un pommeau de fer le pommeau d'or qui enrichit son épée; et ces diverses richesses aideraient le mo-

narque à ressaisir des rênes prètes à lui échapper.

« Les assertions, contenues dans ce paragraphe, pourront sembler chimériques à plusieurs sortes de gens, et surtout à ceux qui se sentent incapables de se priver de la moindre chose. Quoi qu'il en soit, que de sang froid on y réfléchisse; on sera tout étonné de trouver ces suppositions faciles à réaliser. Certes, ces mesures, et plusieurs autres que je ne circonstancie pas pour l'instant, auraient bientôt formé un trésor immense au souverain. Que ne fait-on pas avec de l'or, et surtout un roi?

« Louis XVI a donc des trésors déposés en mains sûres; calculons maintenant les forces qu'il peut réunir, et sur le dévouement desquelles il doit compter.

« Les Suisses, ses gardes-du-corps, certains gardes nationaux qui lui sont entièrement dévoués, les officiers de sa maison, les hommes de bonne volonté au service des personnes attachées à la cour, gens dont, à prix d'or, on achèterait aisément le secret et les bras. Quelques-uns des intrépides royalistes épars dans les départemens en paix, et qui, secrètement récompensés, viendraient, sous divers prétextes, s'établir à Paris ou dans les environs. Ces diverses classes réunies, peuvent fournir un total de vingt mille hommes prêts à s'assembler au premier signal, et sur l'intrépidité desquels pourra se reposer celui qui les commandera. Cette phalange secrète restera provisoirement dans l'inaction. Passons ensuite aux grands noyaux de la contre-révolution : il

en est quatre sur lesquels on est autorisé à fonder les plus grandes espérances. La Vendée, le Vivarais, les bonnes dispositions de Lyon et d'une partie du midi. Quant au quatrième j'en parlerai plus bas.

« La Vendée est en feu, les armées républicaines y sont fortement occupées, et souvent battues ; et par qui ? par de malheureux habitans, la plupart mal armés, sans artillerie, sans discipline, souvent sans munitions, sans vêtemens et sans pain, conduits par des chefs braves, il est vrai, mais constamment désunis, opérant sans nul ensemble, et jaloux de s'entre-nuire.

« Le Vivarais, moins redoutable, peut le devenir autant, et peut-être plus s'il se sentait soutenu.

« Lyon recèle dans son sein tous les élémens d'une puissante insurrec-

tion; qu'il s'aperçoive de quelque mouvement bien ordonné, et il éclate.

«Que manque-t-il donc à ces divers insurgés, ou gens prêts à le devenir? des chefs; et c'est là le quatrième noyau dont j'ai parlé, et sur lequel j'ai promis de revenir.

«Si les Vendéens mal armés, mal pourvus, sans ordre, sans discipline, conduits par des chefs désunis entre eux, jaloux de leurs mutuels succès (1), et la plupart sortis des classes phébéiennes; si, dis-je, les Vendéens, malgré ces graves obstacles, menacent l'existence de la convention, occupent ses troupes,

(1) Buonaparte aurait pu ajouter, « et qui, parfois, s'entregorgent; » car M. de Marigny fut indignement mis à mort par MM. Stofflet et Charette. (*Note communiquée.*)

les usent et les dispersent, que sera-ce donc lorsqu'ils auront un frère du roi à leur tête, lorsqu'ils verront les princes du sang et toute la noblesse française dans leurs rangs? probablement qu'alors, leurs succès seront incalculables.

«Qu'il soit donc ordonné à Monsieur de rester seul en Allemagne, pour y suivre les négociations entamées avec les cours étrangères, pour en surveiller la politique, et accélérer les secours qu'il pourrait en obtenir. Qu'il prenne alors toutes les précautions nécessaires pour que M. le comte d'Artois, ses fils, le prince de Condé, et autres princes du sang, se fassent suivre aux armées royales de la Vendée par tous les Français émigrés sans exception. Cet ordre sera d'autant mieux suivi par les princes, et la noblesse émigrée,

qu'ils ne peuvent se dissimuler l'indifférence des puissances étrangères et le peu de chaleur qu'elles mettent à les secourir.

« Un habile homme se rendra en Angleterre pour en obtenir des armes et des munitions.

« Aussitôt que les princes seront arrivés dans la Vendée, on leur fera passer une forte somme d'argent. Ils prendront sur-le-champ le commandement des troupes. Ils inviteront au nom du roi, les chefs désunis à se réconcilier. S'ils ne parviennent pas à ce but, ils surveilleront leurs haines de manière à ce qu'elles n'influent pas sur les opérations militaires. De nombreux agens se dissémineront sur la surface des départemens, pour y propager la nouvelle que M. le comte d'Artois, ses fils, Condé, d'Enghein, et toute la no-

blesse fr[illegible]se, sont à la tête des armées r[illegible]es.

« Un app[illegible] sera fait à tous les sujets fidèles au souverain de se rendre sous ses drapeaux.

« Le prince commandant l'armée en fera aussitôt le recensement. Il les formera en compagnies, en bataillons, sans néanmoins les assujétir aux mêmes lois que des troupes réglées. Il n'entreprendra pas plus de les former au maniement des armes. J'insiste sur ces deux points; car, en agir autrement, ce serait vouloir fatiguer inutilement et dégoûter de simples habitans qui n'ont pas l'intention d'être long-temps soldats, et dans lesquels l'art du braconnier et la justesse du tir font le principal mérite.

« Le prince, cependant, fera un appel volontaire à tous les citoyens

qui ont servi dans la ligne, et qui sont encore aptes aux manœuvres et au maniement des armes. Il en formera deux phalanges dans lesquelles il intercalera sa noblesse, et les jeunes intrépides qui voudront en faire partie. Il commandera l'une, ayant ses fils sous ses ordres; le prince de Condé et le duc d'Enghien conduiront l'autre. Ces deux corps seront les bataillons sacrés. Véritables troupes de lignes, ils manœuvreront régulièrement devant les troupes régulières des républicains, suivant les lieux, les occasions, et le genre d'attaque de leurs ennemis. Ils se porteront par tout où sera le danger. Ils protégeront, rameneront au combat, et donneront l'exemple. Ces deux phalanges, enfin, qui, à n'en pas douter, grossiront tous les jours, seront l'ame et le chef de

l'armée ; et quiconque saura les faire valoir, et mettre à profit les ressources qu'elles présentent, peut compter sur de grands succès.

« La cavalerie deviendra ensuite l'objet des soins du général. Il s'en formera autant que les circonstances le lui permettront.

« Reste donc l'artillerie ; et cette arme, plus particulièrement que tout autre, doit captiver l'attention du prince dans la guerre qu'il va faire, et contre le genre de soldats qu'il va combattre.

« Les deux phalanges dont j'ai parlé, roulant chacune à leur centre dix pièces de canon et deux obusiers, et marchant de front dans les grands terrains sur les colonnes républicaines, les refouleraient rapidement dans la capitale. Il ne serait donc pas de sacrifices que le roi ne dût

faire pour fournir à son frère les moyens de se procurer de l'artillerie, soit en France ou chez l'étranger.

« Maintenant il faut penser au Vivarais dont les deux tiers des habitans sont calcinés de royalisme. Presque tous sont braconniers, et les montagnards ne tirent qu'à coup sûr. Le pays, abondant et riche, entrecoupé de montagnes et de ravins, peut être avantageusement défendu avec peu de monde contre des troupes supérieures. Un prince du sang dans ces contrées, se verrait bientôt à la tête de forces imposantes. Il étendrait ses relations dans le midi, et ses intrigues prépareraient les royalistes de Lyon à le seconder. Il trouverait dans les autorités de ces provinces les meilleures dispositions en faveur de la cause royale, car elles sont, à peu près

toutes, composées de personnages ennemis secrets de la révolution, surtout celles de Privas et d'Aubenas. Il y trouverait encore un bon nombre de gentilshommes et de notables qui figurèrent au camp de Jalès, et qui le serviraient de tous leurs moyens.

« Ces dispositions étant faites, et dans la Vendée, et dans le Vivarais, le prince commandant les Vendéens se formera un plan d'opérations militaires dont toutes les parties auront un centre commun. Il correspondra avec l'armée du Vivarais qui, autant que faire se pourra, se dirigera dans le même sens et en même temps. Le comte d'Artois ne manœuvrera que dans une seule direction, sur Paris. Le premier fait d'armes de cette grande opération doit être un coup de tonnerre, une bataille décisive, dont le succès sera garanti par toutes

les précautions qu'il est donné à l'homme de prendre. Rien ne sera laissé à la fortune de ce qu'on pourra lui ravir par la prudence. L'armée sera préparée à ce grand œuvre par de douces paroles, de brillantes promesses, et quelques distributions. La gloire qui attend le soldat s'il est vainqueur, et le supplice que lui destinent les républicains s'il est vaincu, seront deux tableaux présentés à chaque peloton, à chaque homme. Que tout le monde alors, officiers et soldats, sachent qu'il n'est point de retraite, et que, donner la mort ou la recevoir sont les deux seules choses entre lesquelles ils ont à choisir. Cette conviction une fois bien acquise par l'armée, M. le comte d'Artois peut compter sur la perte complète de ses ennemis : l'expérience est pour cette assertion. Les

troupes ainsi préoccupées, le prince dépose momentanément l'humanité qui caractérise les Bourbons, il donne le signal et fait impétueusement marcher à l'ennemi : il l'attaque moins qu'il ne se jette dessus. Que tout coup porte, et que personne, excepté quelques tirailleurs, ne fasse feu qu'à brûle-pourpoint. Surtout point de combats partiels, point de fusillades isolées, qu'on aborde en masse, rapidement, et sans compter ceux qui tombent (1); le prince fera deux corps d'une des phalanges régulières. Il les couronnera de toute l'artillerie dont il pourra disposer. Ces deux masses de braves se rouleront comme la foudre sur tous les

(1) Voilà bien le guerrier fougueux et sans pitié qui commandait à la boucherie d'Eylau. (*Note d'un témoin oculaire.*)

points faibles, et donneront tête baissée sur tous les corps résistans; lui-même, placé en réserve avec son autre phalange, la dirigera partout où la victoire serait chancelante; enfin, monsieur, sur dix attaques ainsi combinées, et surtout aussi impétueusement mises à exécution avec des forces à peu près proportionnées, neuf au moins seraient des victoires complètes. J'ose assurer que si cette tactique est exactement mise en usage dans le premier combat que livreront les Vendéens, ils seront en quinze jours à Étampes, et la monarchie sera sauvée. Ce grand résultat serait, je crois, une réponse victorieuse à ceux qui voudraient réclamer les droits de l'humanité, momentanément mise en oubli, pour mettre fin aux outrages multipliés qui lui sont faits. Un tel combat,

enfin, serait un peu plus de sang répandu momentanément, pour empêcher qu'il n'en soit versé des torrens.

« Là ne se borneraient pas les moyens du prince; il ne coucherait point sur le champ de bataille, il suivrait rapidement l'ennemi; ne lui donnerait pas le temps de se reconnaître, et par conséquent de se reformer. Les troupes, battues et en fuite, porteraient nécessairement le désordre et la consternation dans les bataillons qui seraient envoyés à leur secours. Qui pourrait calculer les résultats de cette dernière circonstance ?

« Un tel avantage serait à peine remporté qu'il faudrait en instruire la France, monsieur, et toute l'Europe. Les puissances étrangères, rassurées par cette puissante diversion, ordonneraient à leurs généraux

de redoubler d'efforts contre l'armée républicaine; il en résulterait que la convention ne pourrait en distraire un seul régiment pour l'opposer aux Vendéens. Le Vivarais, stimulé par l'état des choses, en agirait à peu près de même que l'armée vendéenne, et réussirait de même. Lyon alors se déclarerait, et les armées royales, semblables au bloc de neige qui roule d'une montagne dans la plaine, se grossiraient dans leurs courses de toutes les personnes que la terreur empêchait de se déclarer pour le souverain.

«Me voici donc arrivé à ce qui me concerne plus particulièrement. C'est là, monsieur, que j'ai besoin de toute votre confiance; car, si je ne l'obtiens, mon projet et mes moyens ne seront point compris.

«J'ai dit plus haut et j'ai prouvé que

le roi avait pu s'environner en secret d'un corps de vingt mille hommes, en partie cachés à Paris ou dans les environs : ces vingt mille hommes sont donc disponibles. Il est plus que probable que les rapides succès du comte d'Artois auront changé la direction des esprits. La convention pourra les comprimer encore, mais ils ne seront plus aussi aptes à la servir. La crainte chez les uns, l'amour du roi chez les autres, marqueront le déclin de sa puissance. Elle-même sera peut-être moins rigoureuse envers le monarque ; qu'importe? l'armée vendéenne approche, il faut se porter à sa rencontre, il faut y conduire le roi, qu'un coup désespéré des conventionnels peut frapper au moment d'être libre et puissant.

« Sortir le roi et sa famille de la

capitale est assurément un coup de maître ; l'exécution d'un tel projet ne doit être confié qu'à un homme qui réponde du succès sur sa tête. Je dirai plus, cet homme doit avoir de grands moyens, et prévu toutes les chances. Il doit être plus sûr de réussir qu'il n'est sûr du jour en plein midi. De quel dépôt en effet ne se charge-t-il pas ? le roi de France, son épouse, son fils, l'héritier présomptif de la couronne ! en voilà dix fois plus qu'il ne faut pour soumettre au plus sévère examen le mortel qui se prononcerait hardiment capable de conduire un tel projet à bien, et qui en cautionnerait de sa vie l'heureuse exécution.

« Il est encore autour du roi des hommes intrépides et dévoués à sa personne ; près de lui sont encore d'excellens militaires rompus aux

feintes et aux obstacles. Ce sera probablement sur ces personnages que les ministres jetteront les yeux pour ce grand œuvre, si toutefois on ne dédaigne le plan que j'ai tracé. Eh bien! et j'ose le dire avec conviction, parmi ces hommes intrépides et dévoués, parmi ces militaires blanchis au service, ne se trouvera pas l'homme capable d'assurer le succès de cet important projet. A celui-là seul qui le conçut, qui le mûrit, appartient cette tâche difficile, impossible pour tout autre. Lui seul est dans le secret des moyens à mettre en œuvre pour assurer cette retraite. Ce secret est tel, qu'il ne peut, quand bien même il le voudrait, le communiquer à d'autres. Il ne serait pas compris, ni dans l'ensemble, ni dans les détails; lui seul enfin, et c'est l'essentiel, possède la tactique

qu'il faut déployer dans ce moment suprême, et en cas d'attaque de la part de la population, tactique qui la repousserait, fût-elle double de ce qu'elle est. C'est vous dire, monsieur, qu'auteur du projet, je m'en nomme d'autorité le directeur. Là, et j'en suis certain, vous posez le mémoire, indigné de mon audace et de ma présomption. « Quel est donc, vous dites-vous, l'impudent, le téméraire, qui ose ainsi vouloir empiéter sur les droits des antiques défenseurs de la monarchie ? quel est son âge, son nom, son rang, ses titres, et ses cicatrices? » Je vais vous satisfaire, M. Montmorin ; cet impudent, ce téméraire, est un jeune homme de vingt-quatre ans, simple officier, totalement inconnu, sans considération, sans famille et sans titres....... Vous prenez feu,

monsieur, calmez-vous. Ce simple officier, c'est Napoléon Buonaparte, mortel capable de tout entreprendre, et de réussir en tout (1), parce que tout ce qu'il entreprendra sera préparé, long-temps médité et passé au tamis d'une sévère réflexion. Or donc, qui le verra à la tête d'une entreprise, peut à coup sûr en proclamer la réussite. Pardon, monsieur, à la jactance de ce style. S'il était d'un fanfaron sous la plume de tout autre, sous la mienne il est ce qu'il doit être. Ma personne et mon nom ne sont jamais venus jusqu'à vous. Qui captera votre attention, si ce n'est la hardiesse de mon début? j'ai besoin

(1) Et on ferait un crime à M. de Montmorin de n'avoir pas pris ce mémoire en considération? Combien de ministres à sa place en auraient fait autant? (*Note de l'Éditeur.*)

de vous étonner pour vous séduire et me faire écouter, sauf à moi de justifier par des succès que vous fîtes fort bien de m'entendre, et que vous fûtes séduit à bon droit. Si vous méprisez mes offres et que je me jette dans un autre parti, vous direz de moi ce que Louis XIV dit de l'abbé de Savoie : *Ah! la belle perte que nous faisons-là !* et cependant cet abbé devint le prince Eugène. Exemple immortel, leçon terrible donnée aux monarques et aux ministres.

«Quant aux moyens que je mettrais en œuvre pour sortir en toute sûreté le roi et sa famille de la capitale, veuillez que je les taise ici, me réservant de vous en circonstancier tous les détails dans une conférence particulière. Sachez seulement qu'avec les vingt mille hommes qui forme-

raient l'escorte du roi et de sa famille, et les moyens extraordinaires qui sont à ma disposition, je les conduirais impunément sur la frontière (1).

« Ne fût-ce que pour rendre justice à mes bonnes dispositions, j'aime à croire, monsieur le ministre, que vous ne laisserez point sans réponse un officier tout à ses devoirs, et qui se dit particulièrement de vous,

Monsieur le ministre,

Le très-humble serviteur,

NAPOLÉON BUONAPARTE. »

Paris, ce 2 avril 1792.

---

(1) Il est fâcheux que Buonaparte ne veuille point donner l'exposé de ces moyens dits eraordinaires. Cependant, pour peu que l'on connaisse Napoléon, on se doute bien de ce qu'ils peuvent être; on peut même répondre que l'humanité n'en avait point fait le choix. (*Note de l'Editeur.*)

FIN DU PREMIER VOLUME.





